FÉLICIEN CHALLAYE

CONTES ET LÉGENDES DU JAPON

FERNAND NATHAN

Contes et légendes de tous pays

CONTES ET LÉGENDES DU JAPON

par
Félicien Challaye

Illustrations de René Péron
Éditions : NATHAN

Préface

Une maison japonaise, en bois, à un seul étage, précédée de quelques marches, sur lesquelles on s'assied pour se déchausser avant d'entrer. Une chambre japonaise, toute nue, où les meubles n'apparaissent que pendant le temps qu'ils sont utiles, mais où ne manquent jamais un ou deux objets de beauté ; entre des cloisons de papier opaque, des nattes d'une propreté étincelante ; pour sièges, des coussins, sur lesquels mes amis japonais sont agenouillés, et moi (en dépit des convenances), assis à la turque. C'est dans ce cadre exquis que j'ai, pour la première fois, entendu quelques-uns des contes réunis en ce livre.

D'autres ont été lus par moi en quelque ouvrage plus ou moins ancien, à Tôkyô ou à Kyôto, pendant l'un ou l'autre des trois séjours que j'ai eu la joie de faire au cher Japon.

Aucun des récits que contient ce livre n'est entièrement inventé. Le thème en est toujours authentiquement japonais. Il est emprunté parfois au plus antique texte sacré de la plus vieille religion, le Kojiki, *ou bien à un livre d'inspiration chinoise adopté par les moralistes japonais, les* Vingt-Quatre modèles de la piété filiale ; *parfois aux magnifiques drames lyriques des XIVe et XVe siècles* (nô) *que jouent des acteurs souvent masqués, accompagnés d'un petit orchestre et d'un chœur, et aussi aux comédies qu'on mêle à ces drames, pour distraire un public que l'excès d'attention pourrait lasser* (kyôgen). *D'autres sujets sont empruntés à certains drames et à certains romans populaires. C'est aussi de l'imagination populaire que proviennent directement certains thèmes notés, il y a une cinquantaine d'années, par l'Anglais A. B. Mitford, auteur d'un célèbre recueil de contes, ou par Lafcadio Hearn, cet Irlando-Grec naturalisé Japonais, qui a écrit, en anglais, sur le Japon d'alors, tant d'études subtiles et profondes.*

Mais, si aucun de ces récits n'est entièrement inventé, aucun non plus n'est purement et simplement traduit ou reproduit. Toutes ces légendes, tous ces contes sont recomposés et parfois modifiés, en toute indépendance, librement récrits ou écrits, toujours adaptés de manière à être mieux compris par de grands enfants ou de jeunes adolescents d'Europe, ou même par certains adultes qui auraient conservé une fraîcheur d'âme enfantine, une juvénile curiosité.

Les premières de ces légendes sont des légendes shintos. Le Shintoïsme est la plus ancienne des religions du Japon. C'est l'adoration des esprits des morts, et aussi de nombreuses divinités. Cette religion primitive, spécialement japonaise, est encore aujourd'hui le culte officiel du Japon, même modernisé.

Ensuite vient une légende confucéenne. Le Confucianisme est une religion, ou plutôt une philosophie, d'origine chinoise, introduite au Japon dès le début de l'ère chrétienne. Il néglige la considération des choses du Ciel, s'intéresse uniquement aux choses de la terre. Il recommande la reconnaissance envers les ancêtres, l'obéissance aux supérieurs, surtout l'amour des parents, la piété filiale.

Les contes suivants sont des contes bouddhiques. Le Bouddhisme, la grande religion asiatique, est venu des Indes par la Chine et la Corée jusqu'au Japon, où il a pénétré au sixième siècle de l'ère chrétienne. Aux Indes, le Bouddhisme est une profonde conception philosophique, soutenant que l'homme passe par une infinité d'existences avant d'entrer dans le Nirvana, où s'anéantit l'individualité. Le Bouddhisme japonais est surtout une doctrine morale, recommandant la résignation et la pitié.

Après ces récits inspirés par les grandes religions japonaises viennent des contes et légendes provenant les uns du Moyen Âge, les autres des temps modernes.

L'orthographe des noms propres et des quelques noms communs cités soulève un problème délicat qui se pose en tout livre consacré au Japon. On a conservé ici l'orthographe la plus généralement adoptée. Celui qui lirait ces contes à haute voix devrait s'accoutumer à prononcer é *les* e *muets,* ou *les* u, oû *les* w ; ç *le* s *entre deux consonnes,* ch *le* sh, dj *le* j, dz *le* z, gu *le* g.

Par exemple, shinto *se prononcera* chineto ; Izanagi, Idzanagui ; Awaji, Aouadji ; Izumo, Idzoumo ; Susanoo, Souçanoho ; Amaterasu, Amatéraçou ; Uzume, Oudzoumé ; Kunisada, Kouniçada ; sake, saké ; daimyo, daïmyo ; samurai, samouraille ; *etc., etc.*

Si après la lecture de ces Contes *et* Légendes, *on se posait, sur l'âme et la littérature du Japon, sur sa vie et sur sa culture, des questions auxquelles ce petit livre n'a pas la prétention de répondre, on pourrait trouver quelques essais de solutions dans d'autres ouvrages de l'auteur.* Le Cœur japonais (Paris, Payot, 1927) *et* Japon illustré (Paris, Larousse, 1re édition en 1915).

Tels quels, ces Contes et Légendes *suffiront peut-être à suggérer l'impression que l'imagination et la sensibilité japonaises sont étonnamment riches, complexes et originales. Si quelque jeune lecteur avait, en ouvrant cet ouvrage, l'idée préconçue que seuls son pays et sa race ont quelque valeur en ce monde, peut-être devrait-il, au cours de cette lecture, renoncer à ce préjugé. Peut-être pourrait-il acquérir, en ce petit livre, le sentiment que d'autres peuples, d'autres races, méritent d'être étudiés avec intérêt, d'être admirés et d'être aimés.*

LÉGENDES SHINTOS

La création du monde

LE ciel ; l'immensité bleue, où passent de doux nuages blancs.

C'est là que vivent les Dieux.

Les Dieux ressemblent aux hommes ; mais ils sont plus puissants, plus grands, plus forts, plus légers, plus beaux. Ils marchent comme les oiseaux volent. Leurs pieds n'ont pas besoin de se poser sur la terre. D'ailleurs, au moment où ce récit commence, il n'y a sur la mer qu'une sorte d'huile flottante ; la terre, la véritable terre qu'habitent les humains, n'existe pas encore.

Dans le ciel, une plaine vaste, sans limites, toute blanche, blanche comme le lait (on l'a nommée depuis, la Voie lactée).

C'est là qu'un jour inoubliable, un jour entre les jours, se réunissent les plus anciens des Dieux.

Il s'agit de prendre une grave résolution : il s'agit de créer le monde.

Étrange décision, après tout ; pourquoi faut-il que le monde soit, qu'il y ait des êtres et des choses ? Pourquoi les Dieux ne se satisfont-ils pas de la pureté du non-être ? Serait-ce que, exempts d'envie, ils désirent avoir d'autres êtres qu'eux à aimer ? Ou est-ce que, s'ennuyant dans la monotonie de leur existence trop parfaite, ils aspirent à se distraire au spectacle des êtres humains agissant parmi les choses terrestres ?…

Réunis sur la Voie lactée, les Dieux décident de créer le monde.

Ils confient cette tâche à deux Divinités charmantes, un jeune Dieu, Izanagi, une jeune Déesse, Izanami.

Les peintres et les graveurs japonais ont parfois représenté ces deux Divinités. Izanagi apparaît comme un homme jeune et fort, aux longs cheveux, à la barbe abondante entourant tout le visage ; il est vêtu d'un manteau de couleur sombre. Izanami ressemble à une jolie Japonaise aux grands yeux étonnés, à la belle chevelure retombant sur les épaules ; son corps est enveloppé d'une étoffe blanche…

« Aimez-vous, – leur disent les autres Dieux.

— Mariez-vous. Croissez et multipliez. Nous vous promettons que vous aurez les plus beaux de tous les enfants. »

Izanagi et Izanami acceptent la glorieuse mission qui leur est confiée. Ils partent joyeux.

Izanagi tient en main une lance d'or, parée de pierres précieuses.

Les deux Divinités arrivent à un pont merveilleux, immense demi-cercle jeté en plein ciel. La base en est violette ; au-dessus, une couche bleu foncé, puis bleu clair, puis verte, puis jaune vert, puis jaune rouge, dont les nuances sont si douces que l'on passe par des transitions insensibles de l'une à l'autre. La surface du pont est rouge comme un beau laque. Ce pont merveilleux, c'est un arc-en-ciel.

Les deux Divinités s'arrêtent au sommet du pont semi-circulaire. Au-dessous il y a la mer immense, animée d'un mouvement éternel, le délicieux azur agité sans répit de petites vagues d'argent.

Izanagi plonge sa lance dans les flots salés, il les agite, les agite, les agite : *Koworo, Koworo.*

Et voici que s'accomplit un premier miracle : lorsque Izanagi retire sa lance, il en tombe une sorte de mousse qui s'épaissit, se fixe, se solidifie, devient terre. C'est la première terre qui ait apparu sous le vaste ciel ; une petite, très petite terre ; une très petite terre entourée d'eau : l'île Onogoro.

Comme des mouettes gracieusement descendent sur un rocher, Izanagi et Izanami se posent sur la petite île. Ô joie d'être tous les deux, tout seuls, sur la première terre qu'il y ait au monde !

La jeune Déesse surtout savoure cette volupté unique. Elle oublie le monde des Dieux dont elle vient de descendre. Elle oublie tout ce qui n'est point l'exquise minute présente. « Nous n'aurons plus jamais notre âme de ce matin », se dit-elle. Ses yeux brillent, fixés sur les yeux, sur les cheveux,

sur la bouche, sur les bras, sur les jambes, sur tout le corps musclé de son compagnon charmant.

« Veux-tu que nous nous mariions ? » dit la jeune fille.

Les deux Divinités se contemplent, comme si elles se voyaient pour la première fois. Le sourire répond au sourire. Sur les yeux de l'un et de l'autre passe la même buée de tendresse.

Izanagi et Izanami décident de devenir époux.

Et ils attendent les beaux enfants annoncés par les Dieux.

Hélas ! leur premier enfant est un monstre, une sorte d'énorme sangsue. Ils ne veulent pas garder cet être horrible ; ils placent le bébé-sangsue au fond d'un bateau fait de roseaux entrelacés, et ils l'abandonnent au hasard des flots.

Nouvel enfant, nouvelle déception ; cette fois, c'est comme une île d'écume, une sorte de monstrueuse méduse. Les jeunes Dieux refusent de la reconnaître pour leur descendant.

Désolés, Izanagi et Izanami décident d'aller demander aux autres Dieux l'explication de ce navrant mystère. Ils interrogent les plus vieux des Dieux, ceux qui connaissent les secrets de la vie, ceux qui sont particulièrement chargés de maintenir les règles de la plus antique morale :

« Pourquoi n'avons-nous pas les beaux enfants que vous nous avez promis ? »

Les Dieux leur répondent :

« C'est l'homme qui doit demander la femme en mariage. Telle est la volonté du Ciel… or c'est Izanami qui a parlé la première ; c'est elle qui a proposé à Izanagi de l'épouser… Voilà pourquoi vous n'avez pas les beaux enfants annoncés. » Izanagi et Izanami n'ont rien à répondre. Ils s'inclinent devant le blâme des anciens Dieux. Ils quittent le ciel, et retournent à leur île.

Izanami n'ose plus regarder Izanagi ni lui adresser la parole. Elle s'avance, tête baissée, bouche close. Mais Izanagi se sent fier et joyeux de la beauté de sa compagne. Il contemple avec délices ses cheveux, ses yeux, ses lèvres, ses bras, tout son corps si tendre.

« Veux-tu toujours que nous soyons mari et femme ? » lui demande-t-il.

Elle accepte en souriant.

Les jeunes Divinités ont obéi aux anciens Dieux : c'est l'homme qui a parlé le premier. De leur obéissance ils vont être récompensés.

Maintenant ils ont des enfants ; et quels enfants ! les plus beaux enfants du monde !

Car leurs enfants, ce sont les îles japonaises !

Oui, les îles japonaises elles-mêmes, avec leur sol, leurs rochers, leurs montagnes, leurs fleuves, leurs pins, leurs cerisiers, leurs habitants, animaux, et hommes, ce sont les enfants d’Izanami et d'Izanagi !

Ô joie d'être tous les deux, tout seuls, sur la première terre qu'il y ait au monde !

La descente aux Enfers

ZANAGI et Izanami ont créé ces quatre mille êtres divins, les îles japonaises. Ils ont créé encore un grand nombre d'autres Divinités.

Mais leur dernier-né est le Dieu du Feu. Il brûle si gravement sa pauvre mère que celle-ci meurt, au cours d'un accès de fièvre terrible.

Les Dieux japonais diffèrent des Dieux d'autres peuples et se rapprochent des hommes en ce qu'ils peuvent mourir.

Izanagi s'afflige de ne plus avoir à ses côtés celle qui a été la compagne de toute sa vie. Leurs deux existences ont été si intimement mêlées qu'il se sent à demi mort lui-même, alors qu'elle continue à vivre dans sa mémoire et dans son cœur. Les souvenirs des belles heures passées ensemble sont particulièrement déchirants. Ô la joie d'être seul avec elle sur la première terre qu'il y ait eu au monde ! Ô matin des matins ! Et maintenant c'est le soir des soirs…

Avec Izanami, Izanagi a perdu toute joie, toute raison de vivre. Il est accablé, anéanti. Il pousse de profonds soupirs. Des larmes amères coulent de ses yeux divins.

Le Dieu humanisé souffre d'une douleur humaine. Mais il connaît des vérités que beaucoup d'hommes ignorent. Il sait que les morts ne sont point anéantis ; que s'ils quittent le monde des vivants, c'est pour aller vivre une nouvelle existence au séjour des morts, en des Enfers qui ne sont point un lieu de punition ; car les bons s'y rendent aussi bien que les méchants.

Izanagi sait que Izanami est descendue au souterrain royaume. Il sait qu'il l'y retrouvera un jour. Mais ce jour peut fort tarder à venir… Pourquoi ne pas aller dès maintenant la rejoindre ? Pourquoi même ne pas tenter de la reprendre et de la ramener sur la douce terre ?

Il y a quelque part, en la province d'Izumo, un lieu écarté, recouvert de pins si sombres qu'ils paraissent noirs et semblent sinistres. Des blocs de pierre sont répandus sur ce sol sauvage. Sous un rocher aux formes étranges se dissimule une ouverture mystérieuse, une sorte de caverne dont nul ne pourrait apercevoir le fond.

Izanagi sait que c'est ici l'entrée du Pays des ténèbres. Devant le trou sombre, il s'arrête un instant ; il assujettit la guirlande qui entoure sa tête, fixe son peigne de bois dans sa noire chevelure, met la main à la poignée de son sabre, puis, hardiment, pénètre aux Enfers.

Plus il avance, plus s'affaiblit la lumière qui vient de la terre. Maintenant l'obscurité est complète. Le Dieu marche d'un pas intrépide, dans la nuit.

Par le premier des gardiens qu'il rencontre, il se fait conduire au palais souterrain qu'habite Izanami. Il se tient devant la porte, bouleversé du désir de retrouver l'aimée. Tout à coup, il entend la plus douce des voix lui dire :

« Ô mon auguste et cher époux, quel honneur pour moi que tu sois venu au Pays des ténèbres, afin de me rencontrer ! Quel honneur, et quel bonheur !

— Ma chère, chère épouse, je ne suis pas seulement venu pour te rencontrer ; je suis venu pour te reprendre, pour te ramener à la lumière. Que de joies nous attendent encore sur la terre, et que de nobles tâches ! L'œuvre de création que nous avons entreprise ensemble n'est point achevée. Reviens, je t'en supplie, reviens.

— Hélas ! hélas ! quel dommage que tu ne sois pas venu plus tôt ! Aucun être ne peut retourner à la lumière s'il a goûté aux aliments du monde souterrain. Et moi j'ai déjà mangé aux Enfers. Hélas ! hélas !

— Mais toi, ô mon épouse aimée, désires-tu revenir auprès de moi, comme moi j'aspire à retrouver ta chère présence ?

— Oh oui, moi aussi, je désire revoir la terre ; je désire redevenir ta femme au pays de la lumière.

— Eh bien ! va prier les Divinités infernales ; supplie-les de te rendre à la terre, et de te rendre à moi.

— J'y vais, ô mon doux et charmant époux ! J'y vais. Mais promets-moi d'attendre ici, avec patience, la décision des Dieux infernaux. Promets-moi, tant qu'ils ne l'auront pas permis, de ne point chercher à me revoir. La règle est formelle, absolue : promets-moi d'y obéir.

— Je promets, ô femme tendre et délicieuse ! Je promets ! Va et reviens ; reviens vite ! »

Quelle douceur c’est, pour Izanagi, d’avoir retrouvé Izanami ! Elle était là, il y a un instant, l’épouse aimée, invisible et présente. Joie, joie, pleurs de joie…

Devant la porte du palais d’Izanami, Izanagi attend, plein d’espoir, convaincu que les Dieux infernaux ne s’opposeront point au désir des deux Divinités célestes et terrestres.

Il attend. Il attend. Mais le temps s’écoule avec une désolante lenteur. Attend-il des minutes ; des heures ; des jours ? Peut-être des minutes qui semblent des heures, ou des heures qui paraissent des jours…

Une fois de plus, les souvenirs du cher passé reparaissent en son esprit. Délicieuse Izanami ! C’est avec elle qu’il a quitté le séjour des Dieux pour aller créer le monde. Qu’elle était belle, lorsqu’ils étaient tous deux seuls dans l’île tombée de la lance divine ! Qu’elle était belle ! Est-elle toujours aussi belle ? Oh ! la revoir, même un bref instant ! la revoir, tout de suite !

À ce désir passionné, Izanagi ne résiste plus. En dépit de sa promesse, il pénètre au palais d’Izanami. Il ôte le peigne enfoui dans sa chevelure, en brise une dent, et y met le feu.

L’Enfer, un instant, s’illumine ; mais pour quel atroce spectacle !

Pendant que brûle la dent du peigne, Izanami s’écroule sur le sol, et, instantanément, se putréfie. Du visage verdâtre les cheveux tombent à poignées. Les yeux ouverts perdent tout éclat. Les vers grouillent sur le corps jadis si beau.

« Arrière, misérable ! – crie la cadavérique Izanami.

— Tu m’as trompée, tu me déshonores ! » Son corps s’enveloppe d’éclairs : les huit Dieux du tonnerre se détachent de sa tête, de ses seins, de son ventre, de ses mains et de ses pieds.

Izanagi recule, épouvanté. Il n’a plus qu’à quitter les Enfers. Il s’enfuit…

Mais, à la demande d’Izanami, de hideuses mégères infernales s’élancent derrière lui.

Izanagi court de toute la vitesse de ses jambes. Il jette à ces monstrueuses femelles la guirlande entourant sa tête ; cette guirlande se change en grappes de raisins : comme des bêtes, les sorcières s’arrêtent pour en manger les grains succulents.

Puis elles reprennent leur chasse. De nouveau, le Dieu entend derrière lui le hideux galop des femelles infernales. Cette fois, il prend son peigne, le brise, en jette derrière lui les morceaux, qui se changent en pousses de bambou. Les monstres affamés s’arrêtent pour les arracher et les dévorer.

Maintenant ce sont les huit Dieux du tonnerre et mille cinq cents guerriers des enfers qui continuent la poursuite. Le Dieu tire son sabre, et, toujours fuyant, sans se retourner, l'agite derrière lui, écartant ses ennemis.

Il court. Il court. Voici que l'obscurité devient moins sombre. Très loin, là-bas, c'est la lumière, c'est le doux monde des vivants.

Izanagi croit être sauvé. Et c'est justement alors qu'il est rejoint par ses ennemis. Il va succomber quand il aperçoit trois fruits de cet arbre magique, le pêcher. Il jette les trois pêches à ceux qui viennent de l'atteindre ; et ceux-ci s'arrêtent, puis retournent, s'enfuient en arrière.

Izanagi dit alors aux pêches : « Comme vous m'avez secouru, secourez aussi les hommes quand ils seront dans l'embarras : je vous nomme les *fruits divins.* »

Mais une dernière apparition se dresse derrière le fugitif : c'est le vivant cadavre d'Izanami. De ses bras décharnés, elle tente de le retenir. D'un bond, il atteint le monde de la lumière. Il soulève un rocher que dix mille hommes n'auraient pu porter ; et il obstrue le chemin conduisant aux Enfers.

Désormais, le monde des morts et celui des vivants seront définitivement séparés…

« Adieu ! – crie-t-il à Izanami. – Adieu ! Tout est fini entre nous.

— Si tu m'abandonnes ainsi, ô mon auguste époux, – répond Izanami, – j'étranglerai, je ferai mourir en un seul jour un millier d'hommes sur la terre.

— Et moi, je ferai naître en un seul jour mille cinq cents petits enfants… Adieu ! Adieu ! ô toi qui seras désormais la Grande Divinité des Enfers ! »

Izanagi cherche une source, où il puisse baigner son visage humide de sueur, et se purifier des souillures qu'il a contractées au contact des morts.

Il découvre, dans l'île Kyushu, l'exquise Rivière des Orangers. Il y pratique de longues ablutions.

Et voici que de nouveaux miracles s'accomplissent. D'une goutte d'eau tombant de son nez provient Susanoo, le Dieu de la Tempête. D'une goutte d'eau tombant de son œil droit naît Tsuki-no-kami, le Dieu de la Lune. D'une goutte d'eau tombant de son œil gauche naît Amaterasu, la Déesse du Soleil.

Izanagi prend dans ses bras le bébé qui va devenir une grande Déesse. Connaîtra-t-elle des joies et des peines comparables à celles par lesquelles a passé la chère Izanami ?

« Maintenant, c’est au tour de la pauvre petite », se dit le Dieu, mélancoliquement.

La grande colère de la Déesse du Soleil

De leur père Izanagi, Amaterasu (la Déesse du Soleil) a reçu pour domaine le monde du Ciel ; Tsuki-no-kami (le Dieu de la Lune) le Royaume des Nuits ; Susanoo (le Dieu de la Tempête) la Plaine des mers aux huit cent mille vagues.

Une femme aux formes pleines, à la longue chevelure, aux yeux éblouissants, au corps entouré de mille rayons lumineux : c'est Amaterasu, la Déesse du Soleil.

Voici qu'apparaît devant elle un messager divin.

« Ô noble Déesse, j'accours vous dire que votre frère, l'illustre Dieu de la Tempête, se dirige à pas rapides vers votre Royaume. Il pousse de grands cris. Il brandit un long sabre. Tout est bouleversé sur son passage… Chacun se demande pourquoi le Dieu s'élance ainsi vers le Ciel, quittant la Plaine de l'Océan… »

La puissante Déesse fronce ses augustes sourcils. Son bruyant frère l'a toujours inquiétée ; il la trouble encore davantage aujourd'hui : que signifie cette nouvelle aventure ?

« La raison pour laquelle mon noble frère monte au Ciel ne doit pas être une raison louable, – dit-elle. – Sans doute il veut m'arracher mon royaume. Mais je suis prête à lui résister. »

La Déesse se dirige vers la tranquille rivière du Ciel. Elle s'arrête à l'un de ses bords. Elle suspend à son dos deux carquois contenant un millier de flèches ; elle protège ses avant-bras de gantelets ; elle brandit un arc immense et le fiche en terre devant elle ; puis, écartant le sol comme nous écartons la neige, elle s'y enfonce jusqu'aux cuisses.

Elle est prête, maintenant, à la lutte contre le plus redoutable adversaire.

Voici maintenant que son frère apparaît, formidable, agitant sa chevelure abondante, poussant de grands cris. Ce n'est pas sans raison qu'on le nomme *le Mâle impétueux.*

Il s’arrête de l’autre côté de la rivière du Ciel. Amaterasu lui crie :

« Susanoo, pourquoi n’es-tu pas resté dans ton domaine ? pourquoi es-tu monté ici sans y être appelé ?

— Pourquoi ? mais pour te rendre visite, ô ma chère et brillante sœur ! »

Et le Dieu éclate d’un rire jovial.

La Déesse reste méfiante. Il faut que Susanoo insiste. Il prend un ton plus sérieux pour dire :

« J’ai voulu te voir, ô ma sœur auguste ! C’est la seule raison de ma venue… Pourquoi ces préparatifs de guerre ? pourquoi ces armes ? Échangeons-les ; détruisons-les… La paix ne vaut-elle pas mieux que la guerre ? Promettons-nous la paix, et aimons-nous fraternellement. »

Il tend son épée. Amaterasu la brise en trois morceaux. Elle jette ses armes à son frère, qui souffle dessus et les fait se dissoudre dans les airs.

Susanoo sera désormais accueilli comme un hôte au Ciel de la Déesse. Mais quel hôte mal élevé, encombrant et grossier !

Le Dieu de la Tempête démolit tout sur son passage, détruit les barrières séparant les rizières, comble les fossés d’irrigation, bouleverse même le palais de la grande Déesse.

Amaterasu est excédée ; mais elle cache sa colère au plus profond de son cœur.

Un nouvel incident, plus grave, va faire éclater son indignation.

Un jour, la Déesse siège dans la salle de couture céleste : elle surveille la préparation des vêtements destinés aux Dieux. Ses suivantes filent, tissent, chantent en travaillant.

Tout à coup un vacarme effroyable interrompt le chœur des fileuses. Du toit de la salle tombe un poulain sanglant, entièrement dépouillé de sa peau.

Les ouvrières se lèvent en désordre, se blessent avec leurs navettes ; quelques-unes meurent.

C’est encore une nouvelle plaisanterie, répugnante et scandaleuse, de Susanoo !

Amaterasu ne dissimule plus la fureur dans laquelle la jettent les excès de son frère. Elle serre les poings, et rougit de colère ; ses yeux étincellent, ses narines se dilatent. D’une voix rauque elle annonce sa décision de se cacher tant que les autres Dieux toléreront parmi eux la présence d’un être aussi grossier que Susanoo.

Elle se retire dans la céleste demeure de rochers qu’elle habite au Ciel ; elle fixe solidement la porte de la caverne.

Le soleil a disparu du monde. Plus de lumière au Ciel ni sur la terre. C’est l’éternelle nuit.

Les Dieux décident de tenir conseil, de se réunir dans *la plaine blanche comme du lait (la Voie lactée).*

À tâtons, un Dieu y arrive ; puis deux, puis trois, puis quatre, puis cinq. Maintenant ils sont dix ; ils sont cent ; ils sont mille ; ils sont cent mille ; ils sont un million ; ils sont huit millions.

Les huit millions de Dieux sont réunis sur la voie céleste, bourdonnant comme mouches en été.

Ils se demandent comment faire pour que se montre à nouveau la Déesse du Soleil.

Ils interrogent Taka-mi-musubi, le *Dieu qui accumule les pensées*, le Dieu de la ruse.

« Peut-être, – répond Taka-mi-musubi, – la Déesse se montrerait-elle si, comme d’habitude le matin, elle entendait les coqs chanter… »

On dresse des montants de bois reliés par une traverse ; sur ces perchoirs on place des coqs aux étincelantes couleurs et aux gosiers puissants.

Les coqs chantent clair ; mais on attend en vain la douce lumière du jour que, chaque matin, amène leur chant. La Déesse ne se montre point…

Le Dieu de la ruse conçoit un autre plan. Il réfléchit qu’après tout la Déesse est femme… Peut-être pourrait-on agir sur elle en éveillant sa curiosité, suscitant sa jalousie, utilisant sa coquetterie.

Les Dieux font venir le divin forgeron à l’œil unique, et le chargent de confectionner un miroir. On met devant la caverne, juste en face de la porte, un miroir magnifique. Sur ce miroir, on place un collier de joyaux, et d’autres offrandes, étoffes blanches, étoffes bleues.

Près de la caverne, on installe une planche sur des tréteaux, et l’on demande à la déesse Uzume d’y danser.

Quelque lumière filtre-t-elle de la caverne ensoleillée ? ou bien les yeux des Divinités célestes se sont-ils peu à peu habitués à l’obscurité ?

En tout cas, tous aperçoivent la joyeuse Déesse. Et déjà tous sourient en voyant apparaître son visage hilare et rond, aux yeux amusés, aux grosses joues percées de fossettes.

Sur le tréteau, Uzume danse.

Elle danse une danse comique, de plus en plus comique. Et les Dieux s’amusent de plus en plus.

Un immense éclat de rire retentit et paraît secouer toute la Voie lactée.

Amaterasu entend ce bruit formidable. Elle s’en étonne. La curiosité commence à troubler son âme.

La Déesse se décide à entrouvrir un peu la porte de sa caverne. Elle crie :

« Je pensais que mon départ vous attristerait tous. D’où vient que vous vous réjouissiez en mon absence ? D’où vient que vous riiez ainsi tous ensemble, ô vous les huit millions de Dieux ? » L’astucieuse Uzume ne réfléchit pas longuement avant de trouver une réponse. Pleine d’à-propos, elle s’écrie :

« Pourquoi sommes-nous gais ? Pourquoi nous réjouissons-nous ? Parce qu’il y a parmi nous une Divinité nouvelle, d’une beauté qui surpasse encore celle de ton auguste personne ! »

La curiosité de la divine prisonnière s’avive encore, et se nuance d’inquiétude. La jalousie mord le cœur et pince les lèvres d’Amaterasu.

Une Déesse nouvelle, et plus belle ? Comment peut-elle être ?… La Déesse du Soleil voudrait bien contempler cette rivale. Elle ouvre encore plus la porte de la caverne.

Qu’aperçoit-elle ?… Dans le miroir placé en face d’elle brille l’image magique d’une étincelante Divinité. Cette Déesse si belle, n’est-ce pas sa propre personne ?…

La coquetterie l’emporte sur la prudence et sur la mauvaise humeur. Amaterasu se rapproche de son image enchanteresse. Alors un Dieu la prend par la main ; et un autre jette derrière elle une corde de paille destinée à l’empêcher de retourner en arrière. La lumière est rendue au monde !

Amaterasu consent à rester parmi les Dieux si ceux-ci châtient son frère Susanoo. Alors les huit cents myriades de Dieu lui coupent la barbe, lui arrachent les ongles des mains et des pieds, l’expulsent du Ciel, l’envoient sur la terre.

Susanoo et le dragon à huit têtes

PAUVRE vieux ! et pauvre vieille ! comme ils sont tristes et inquiets ! Leur visage est convulsé ; leurs lèvres tremblent ; des larmes coulent sans fin sur leurs joues ridées.

Entre eux, devant leur modeste maison au bord de la rivière, une belle jeune fille, pâle et frémissante. Son opulente chevelure tombe en désordre sur ses épaules. Ses yeux, largement ouverts sous des sourcils relevés, semblent prêts à contempler un spectacle extraordinaire et terrifiant.

Qu'attendent, que redoutent la belle jeune fille et ses vieux parents ?…

Un bruit de pas, – de pas humains, ou divins, − se fait entendre. Un être s'approche : sans doute ce n'est point celui que craignaient de voir apparaître les trois malheureux. Car ils semblent plutôt satisfaits de ne plus se trouver tout seuls en face du désastre menaçant.

L'être qui surgit ainsi, c'est le Dieu de la Tempête, Susanoo. Il s'avance, puissant et jovial, une longue épée à la ceinture. Il agite les bras et chantonne. Chassé du Ciel, sur la demande de la Déesse du Soleil, descendu sur la terre, il voyage en la province d'Izumo. Il a vu flotter sur la rivière un de ces bâtonnets dont les Japonais se servent pour prendre leur nourriture ; il en a conclu qu'en remontant le cours d'eau, il rencontrerait des êtres humains. C'est la circonstance qui l'amène en face des deux vieillards et de la jeune fille.

Le Dieu a jadis commis les sottises qui l'ont fait bannir du Ciel. Mais sur terre, vivant parmi les hommes, il s'est humanisé. Il éprouve, pour la douleur des trois personnes qu'il rencontre, une immédiate sympathie.

« Honorable vieillard, qui êtes-vous ? » demande-t-il sur un ton d'assurance divine.

Le vieillard salue courtoisement, et répond :

« Ton serviteur se nomme Asinazuci ; il est l’enfant du Dieu de la Grande Montagne. Ma femme s’appelle Tenazuci. Ma fille est la princesse Kunisada. »

Susanoo s’incline, et il ajoute, d’un ton cordial qui sollicite une confidence :

« Pourquoi pleurez-vous ?

— Nous pleurons, – répond le vieillard, – parce que le moment est venu où le dragon à huit têtes va venir enlever notre huitième fille. »

… Le nombre *huit* jouait un rôle particulier dans le Japon d’alors…

Le pauvre vieillard et sa femme recommencent à sangloter. La princesse Kunisada fixe Susanoo d’un regard brillant.

« Calmez-vous, – dit Susanoo. – Expliquez-moi ce que vous redoutez. »

Le vieillard reprend :

« J’avais huit enfants, huit filles. Chaque année, le dragon à huit têtes vient enlever l’une d’elles, et la dévore. Déjà sept sont mortes ainsi. La huitième va subir, elle aussi, le même horrible sort. Avec elle, c’est toute la joie de notre vie qui disparaîtra. Et nous n’aurons plus de petits-enfants pour garder notre souvenir après notre mort, et nous rendre les honneurs funèbres. »

Les larmes recommencent à couler de ses yeux.

« Comment est ce dragon ? – dit Susanoo.

— Il est immense ; il s’étend sur huit vallées et huit collines. Il a huit têtes et huit queues. Ses yeux sont rouges comme cerises mûres. Son ventre paraît sanglant et jette des flammes.

— Son corps, – ajoute la vieille femme, – est couvert de mousse, de pins, de cèdres géants. »

Susanoo ne poursuit pas, sur ce point, l’entretien. D’un geste vif, il montre Kunisada :

« Si cette princesse est votre fille, voulez-vous me la donner en mariage ? »

Oh ! quel éclair a lui dans les beaux yeux noirs de Kunisada, avant que, pudiquement, elle ne baisse les paupières ! Comme sa poitrine se soulève ! Comme son cœur bat ! Comme elle se réjouit d’avoir désormais, contre le monstre, un tel défenseur !

Mais il n’est point d’usage de marier une fille sans quelques renseignements préalables.

Le vieillard dit à Susanoo :

« Excusez mon indiscrétion. Mais permettez-moi de vous dire que je ne sais pas qui vous êtes. Je ne connais pas encore votre honorable nom.

— Je suis Susanoo, le frère de la Déesse du Soleil. Je viens de descendre sur la terre. »

(Il ne dit pas dans quelles conditions !)

Les deux vieillards s'inclinent. Ils se consultent tout bas. Puis Asinazuci dit d'une voix tremblante :

« Nous avons l'honneur de vous offrir respectueusement notre fille. »

Susanoo met la main sur l'épaule de la jeune vierge, et magiquement, la change en un peigne aux dents nombreuses, qu'il enfouit dans son abondante chevelure. Puis, d'un mot, il rassure les deux vieillards :

« Maintenant, je vais m'occuper du monstre ».

Il réfléchit. Il touche la poignée de son épée, qu'il sait longue, solide, vaillante. Mais comment lutter, même avec une telle arme, contre un être dont le corps s'étend sur huit vallées et huit collines ? Il convient d'employer la ruse.

« Suivez mes conseils, – dit Susanoo aux vieillards.

— Faites élever une clôture solide, qui protège votre maison du côté d'où viendra le monstre. Faites-y percer huit portes. Devant ces huit portes, faites placer huit piédestaux, sur lesquels vous poserez huit vases. Dans chacun de ces huit vases, versez du sake huit fois fort. (Le sake est de l'alcool de riz.) Puis, attendez. »

Les vieillards obéissent aux ordres du puissant Dieu. Ils attendent. Susanoo attend aussi. Il caresse son épée. Parfois il assujettit son peigne. Étrange destinée que de se préparer à combattre pour une bien-aimée que l'on sent, sous les espèces d'un peigne, fixée en sa chevelure !

Tout d'un coup, on découvre au loin l'éclat de seize lumières rouges : les yeux de chacune des huit têtes. On entend des branches voler en éclats, des arbres se briser. De plus en plus distinctement, on voit s'avancer un corps immense : c'est comme une montagne mouvante.

Le dragon s'approche avec une vitesse que l'on n'attendrait point d'une telle masse. Il convoite la chair fraîche de la jeune vierge…

Mais il est, aussi, avide d'alcool. L'odeur du sake flatte ses énormes narines.

Le monstre plonge ses huit têtes dans les huit vases ; et il boit, il boit, il boit.

Il boit tant qu'il s'enivre. Il s'enivre tant qu'il s'endort. Son corps immense repose devant la cloison entourant la demeure d'Asinazuci.

Alors Susanoo tire sa grande épée ; il la plonge dans le flanc gauche du dragon. Oh ! quel jet de sang ! quelle rouge fontaine ! Le monstre se secoue et grogne, mais il ne se réveille point.

Susanoo plonge son épée dans le flanc droit de la bête. Un ruisseau de sang jaillit, coule jusqu'à la rivière dont les flots changent de couleur.

Le monstre paraît sans vie. Pour plus de sûreté, Susanoo enfonce son épée au milieu du corps immense. Voici que son épée se brise… Heureusement le dragon est vraiment mort.

Stupéfait, désireux de savoir à quel obstacle s'est heurtée sa lame, Susanoo fend le corps du monstre, comme on ouvre un melon mûr. À l'intérieur, il découvre une longue épée effilée.

De cette épée mystérieuse, il fera présent à la Déesse du Soleil.

Susanoo tire, de son épaisse chevelure, son précieux peigne aux dents nombreuses, et, par une nouvelle opération magique, il le transforme en la belle Kunisada.

Oh ! comme la gracieuse princesse est reconnaissante à celui qui l'a sauvée du dragon à huit têtes ! comme elle aime le jeune Dieu !

Tous deux vont habiter le palais de Suga, que huit épais nuages entourent, comme une barrière protégeant contre d'indiscrets regards l'asile nuptial.

Ils y vécurent de nombreuses années, furent heureux, et eurent beaucoup d'enfants.

Le pêcheur Urashima Tarô

U centre des îles japonaises s'étend la Mer Intérieure. Elle offre des paysages d'une extrême variété et d'un charme délicat : grandes îles aux rocs jaunis, aux terres rougeâtres, parfois dénudées ; petites îles couvertes de pins ; des roches de toutes formes, en nombre infini ; sur la côte, de petits villages de pêcheurs, blottis au fond de baies paisibles.

Il y a vingt-cinq siècles, par un clair matin d'été, Urashima Tarô quitte l'un de ces villages, sur une barque de bois, plate et sans gouvernail.

C'est un beau garçon, au visage régulier et doux, aux yeux brillants, au corps élancé.

Ce matin-là il pêche longtemps sans rien prendre.

Tout à coup il sent sa ligne s'enfoncer sous le poids de quelque animal ; il la retire. C'est une petite tortue de mer qu'il vient de capturer.

La tortue est considérée au Japon comme capable de vivre dix mille ans. Elle est particulièrement consacrée au Dragon-Dieu de la mer. Deux raisons expliquent qu'il serait mal de tuer une jeune tortue.

Urashima connaît son devoir ; il ôte délicatement l'hameçon, caresse la petite bête, lui parle gentiment, comme à un bébé :

« Petite tortue imprudente, qu'adviendrait-il de toi si tu étais tombée entre les mains d'un homme méchant comme il y en a malheureusement trop ! Il te tuerait, et il te ferait cuire pour le plaisir de manger ta chair. Ce serait dommage que ton existence soit si brusquement interrompue ; car tu as encore peut-être un siècle, plusieurs siècles à vivre… Je vais te rendre au Dieu de la mer, auquel tu es vouée. À l'occasion, présente-lui mes plus respectueux hommages. »

Il remet à l'eau la petite bête, heureuse d'être libre. Maintenant, il n'a plus de goût à la pêche ; il se sent distrait, rêveur. Il s'étend sur le dos au

fond de sa barque, contemple le ciel bleu, à la fois lumineux et tendre, où passent de doux nuages blancs.

Toutes sortes de souvenirs animent sa rêverie. Il se rappelle son village, Yura, le petit port abritant des barques toutes semblables à la sienne, les maisons de bois entourées de jardinets, le temple shinto, proche de la mer, le cimetière où reposent les ancêtres. Il évoque son père et sa mère, qui ont entouré de tendres soins son enfance, et qui n'ont pas cessé de rendre son adolescence particulièrement heureuse…

C'est midi. L'atmosphère devient plus tiède. Aucun bruit dans l'air ni sur la mer. Dans la chaleur et le silence, le bateau flotte à la dérive. Urashima Tarô s'endort…

Une douce caresse sur sa main le réveille en sursaut. Il ouvre les yeux. Il a devant lui une ravissante jeune fille, vêtue de pourpre et d'azur ; sa longue chevelure noire, rejetée sur les épaules, pend jusqu'à ses pieds (c'était la mode d'alors).

Elle est venue à lui, en glissant sur les flots. Elle l'a éveillé pour lui dire, d'une voix qui lui semble la plus exquise musique :

« Ne soyez point surpris… Je suis la fille du Dragon-Roi de la mer. Mon père vous remercie d'avoir libéré la petite tortue ; il vous félicite de votre bon cœur. Il voudrait vous récompenser… Venez avec moi au palais de mon père : c'est le Royaume du perpétuel été et de l'éternel bonheur… Si vous le désirez, je serai votre femme ; et nous vivrons heureux là-bas, toujours… »

Urashima la contemple, ravi. Jamais encore il n'a rencontré de femme aussi belle. Il ne peut s'empêcher de l'aimer, dès ses premiers regards. Mais il est tellement ému qu'il ne trouve rien à dire.

Sans attendre sa réponse, elle s'assied dans la barque, devant lui. Elle prend l'une des rames. Il prend l'autre. Tous deux rament ensemble, doucement, délicieusement. Le silence de la mer bleue n'est troublé que par le bruit cadencé des rames frappant les flots harmonieux.

La barque atteint les Îles fortunées, où nul mortel ne pénétra jamais.

Parmi de merveilleux jardins aux fleurs multicolores s'élève un palais de marbre, constellé de pierres précieuses. Cent serviteurs et cent servantes s'avancent pour accueillir la princesse et son fiancé ; ils les conduisent, par des couloirs où l'air est embaumé de parfums exquis, jusqu'à la salle dorée

où le Roi de la mer siège sur un trône de diamant. Le Dragon divin bénit leur mariage.

La main dans la main, Urashima et la princesse se dirigent vers leur chambre, aux murs d'argent, aux meubles d'opale. C'est là que se passera leur vie ; – leur vie, qui doit être constamment heureuse, et ne finir jamais…

Au palais du Dieu de la mer, Urashima Tarô goûte un bonheur surnaturel. Ce bonheur pourtant n'est pas absolu. Il s'y mêle, parfois, quelque tristesse, une tristesse humaine, et quelque remords.

Il se dit à lui-même :

« Comme mes parents doivent souffrir, de ne pas savoir ce qu'est devenu leur fils chéri ! Comme ils seraient heureux, s'ils connaissaient la vie merveilleuse que je mène ici ! La seule joie qui me manque, c'est celle de penser qu'ils participent, en esprit, à mon bonheur… Depuis combien de temps suis-je au palais du Dieu de la mer ? Deux ans, trois ans, peut-être… Il n'y a pas, ici, de saisons différentes permettant de faire aisément le calcul. Ces deux ou trois années d'inquiétude ont dû leur paraître terriblement longues… Je ne peux plus supporter cette idée… Je vais prier ma délicieuse épouse de me laisser retourner quelques jours auprès de mes parents. Dès que je leur aurai révélé ma situation actuelle, je m'empresserai de revenir. »

Il expose son désir à sa femme. Celle-ci pour la première fois de son existence, connaît la douleur. À la pensée de se séparer ainsi de celui qu'elle aime, elle pleure. Elle pleure longtemps, silencieusement.

Urashima cherche à dissiper sa tristesse :

« Je vous promets de revenir vite, vite auprès de vous… Quand on est aussi parfaitement heureux que je le suis, comment n'aurait-on pas grand-hâte à retourner vers son bonheur ? »

À la fin la princesse lui dit :

« Puisque vous désirez partir, vous devez partir. Je ne puis vous empêcher de faire ce que vous considérez comme un devoir… Mais j'ai peur, oh ! oui ! j'ai peur. Je crains que nous ne nous revoyions jamais… Cependant il y a peut-être un moyen pour que nous ne soyons pas éternellement séparés. Je vais vous faire un présent qui vous aidera à revenir auprès de moi, si vous le désirez… »

Elle lui tend une petite boîte laquée, fermée par une cordelette de soie (au temple de Kanagawa, les prêtres conservent cette boîte, ainsi que la canne à pêche d'Urashima).

« Prenez cette boîte, dit la princesse. Ne la perdez pas. Surtout ne l'ouvrez pas, quoi qu'il arrive. Si vous l'ouvriez, vous ne pourriez revenir ici ; jamais vous ne me reverriez. »

Elle essuie quelques larmes.

« Ma chère femme, n'ayez aucune crainte, – répond Urashima. – Je vous promets solennellement de ne jamais dénouer cette cordelette, de ne jamais ouvrir cette boîte… Quand j'aurai accompli mon devoir, quand j'aurai apaisé la douleur de mes parents, je reviendrai en toute hâte ; quelle joie merveilleuse, alors, de retrouver mon épouse aimée ! »

La barque d'Urashima a été conservée dans une dépendance du palais divin. On la remet à la mer. Le pêcheur y prend place : il dépose soigneusement à ses côtés le précieux présent donné par sa femme.

Il rame, tournant le dos aux Îles fortunées, mais jetant souvent un regard sur la boîte mystérieuse.

Il rame longtemps, longtemps. Enfin, il voit apparaître les montagnes bleutées qui dominent les îles japonaises. Il découvre le cadre de collines entourant son village. Il descend à terre.

Impression singulière… Sur le sol natal il se sent comme étranger. Il ne reconnaît rien ; rien que la forme des collines et le bruit du torrent traversant le village. Les maisons sont changées ; beaucoup sont plus larges, certaines sont toutes neuves. Les rizières ont été déplacées. Le temple shinto, qui se trouvait jadis au bord de la mer, a été reconstruit sur une hauteur. À l'endroit où se dressait la maison de ses parents, c'est maintenant un petit bois de pins qui s'élève.

Les passants regardent avec étonnement le jeune pêcheur. Jadis il connaissait tous les habitants ; maintenant tous les visages sont ceux d'étrangers.

Passe un vieillard courbé sur son bâton. Nul ne pourra mieux que cet ancêtre fournir des renseignements sur la destinée du village, pense le pêcheur :

« Pardon, vénérable vieillard. Pourriez-vous me dire où habite maintenant la famille d'Urashima Tarô ?

— Vous dites ?
— Urashima Tarô.
— Comment ?
— Urashima Tarô. »

Le pêcheur pense que le vieillard est peut-être sourd, ou dur d'oreille. Il lui crie :

« Urashima Tarô ! Urashima Tarô ! Où habite maintenant la famille d'Urashima Tarô ?

— Êtes-vous fou ? – répond le vieillard. – Ou bien d'où pouvez-vous venir pour ignorer cette histoire ? Urashima Tarô ! Urashima Tarô ! Vous ne savez pas que c'est le nom d'un pêcheur qui s'est noyé il y a quatre siècles, par une mer calme, et dont on n'a retrouvé ni le cadavre ni la barque ? Urashima Tarô ? On lui a élevé un monument funéraire au cimetière ; je veux dire, à l'ancien cimetière ; à celui qu'on n'utilise plus depuis cinquante ans. Vous pouvez aller l'y voir, si cela vous intéresse. Comment pouvez-vous être assez mal informé pour me demander où habite la famille d'Urashima Tarô ? »

Le vieillard dodeline de la tête ; la simplicité de son interlocuteur le fait sourire…

Urashima Tarô se dirige vers le vieux cimetière. Il finit par y découvrir sa propre tombe, et la tombe de son père, et celle de sa mère, et celles de nombreux descendants. Les pierres tombales sont toutes rongées de mousse, et si vieilles qu'il est difficile de déchiffrer les noms.

Le pêcheur se sent la victime d'une illusion qu'il ne s'explique point. Il tient toujours en main la précieuse petite boîte que lui a donnée la fille du Dieu de la mer.

Il se dit :

« Qui sait si ce n'est point cette boîte qui, par une opération magique, transforme tout autour de moi ? Ou peut-être est-ce en elle que je trouverai l'explication du mystère qui m'enveloppe de toute part… Si je l'ouvrais ?… J'ai promis à ma femme de ne pas dénouer la cordelette de soie ; mais je referai le nœud exactement comme elle l'a fait elle-même : elle ne se doutera de rien… Oui, il faut absolument que je comprenne ce qui se passe, et je le comprendrai sans doute quand j'aurai ouvert la boîte mystérieuse… »

Il dénoue la cordelette, soulève le couvercle. De la boîte s’élève une vapeur blanchâtre qui s’enfuit vers le Sud, dans la direction de l’Île fortunée où réside le Dieu de la mer. C’est tout ce qu’il y avait dans la boîte…

Urashima Tarô comprend tout d’un coup le mal qu’il vient de faire, la honteuse perfidie qu’il a commise. Il en devine les conséquences : jamais plus il ne pourra retourner auprès de sa belle épouse ; jamais plus il ne connaîtra le merveilleux bonheur de jadis…

Il pleure. Il se lamente… il se lamente… quelques instants…

Quelques instants : car voici que son sang se glace dans ses veines ; ses membres se dessèchent ; ses cheveux blanchissent ; ses dents tombent. Ses forces l’abandonnent… Il s’écroule sur le sol… Les quatre siècles qu’il a vécus au palais du Roi de la mer pèsent brusquement tout d’un coup sur le pêcheur, qui cesse d’être éternellement jeune.

Ainsi meurt Urashima Tarô.

La Déesse Benten et le dragon d’Enoshima

QUEL délicieux lieu de promenade qu’Enoshima près de Yokohama ! C’est une île qui devient presqu’île quand la mer est assez basse pour laisser apparaître un étroit banc de sable. De loin, on dirait un grand chien couché, le museau tourné vers la terre.

L’île est toute verte, au sein d’une mer toute bleue. De magnifiques forêts la recouvrent, que traversent des sentiers sinueux. Çà et là, aux endroits les plus pittoresques, des maisons de thé, où les visiteurs, accroupis sur des nattes, contemplent la beauté de paysages harmonieux.

Dans le village même, des auberges fameuses pour leurs spécialités culinaires, coquillages et fruits de mer, crabes et langoustes. Des boutiques remplies d’ouvrages de nacre, offrant au choix les plus jolis *myage* (souvenirs de voyage).

On ne passe pas à Enoshima sans rendre hommage à la Déesse Benten en visitant la grotte qui lui est consacrée. La Déesse Benten est l’une des sept Divinités du Bonheur, la seule femme de cet aimable groupe… Pourquoi les visiteurs d’Enoshima lui expriment-ils leur reconnaissance ?

Il y a une quinzaine de siècles, l’île n’avait pas surgi des eaux. La grotte seule existait, recouverte par la mer. Elle abritait un dragon, le plus terrible des dragons.

Un corps énorme, et pourtant souple, apte à nager comme à courir. Une bouche, ou plutôt une gueule, aux dents pointues et innombrables. Avec cette mâchoire, ce que le monstre aimait à saisir, c’était la tendre chair des petits enfants.

Il rôdait sous la surface de l’eau, tout le long de la côte. Dès qu’il voyait les petits se baigner, ou jouer au bord de la mer, il nageait vers eux, ou

courait sur eux, s’en emparait, les croquait, les avalait.

Que de deuils, à cause de lui ! que de larmes dans les yeux des mères et des pères ! que de crainte chez ceux des enfants qui n’avaient pas encore été les victimes du monstre !

La Déesse Benten voulut mettre fin à ces souffrances. Divinité du Bonheur, elle voulait tous les êtres heureux.

Oui, tous les êtres… Même les plus méchants… Même le dragon mangeur de chair…

« S’il est méchant, cruel, se disait-elle, c’est sans doute parce qu’il n’est pas heureux… »

Un jour, au-dessus de la grotte où le monstre vivait s’accumulèrent les nuages. Sur l’un d’eux s’assit la bonne Déesse : elle penchait vers la mer sa tête toute ronde, fendue par de petits yeux obliques, et par une bouche minuscule aux coins tournés vers le haut.

Par la volonté de la Déesse, le sol se souleva. La grotte du dragon apparut au-dessus des flots. Autour d’elle, la terre s’étendit, se couvrit de forêts. C’était l’île d’Enoshima qui venait d’émerger des flots.

Le dragon, devant sa grotte, contemplait ce prodigieux spectacle. Il vit la Déesse descendre du Ciel, sur la terre nouvellement apparue.

Elle s’avança dans sa direction, toujours souriante, de plus en plus souriante.

Elle lui adressa la parole :

« Vous vivez tout seul dans votre grotte ? ne vous y ennuyez-vous point ?… Aucun être n’est fait pour vivre sans affection ; malheur à celui qui reste seul !… Voulez-vous que nous nous mariions ? Nous serons heureux ensemble… Nous aurons des enfants. Vous aimerez vos enfants… Alors… alors vous cesserez d’aller manger les enfants des autres… »

Le dragon consentit. Tout se passa comme l’avait annoncé Benten. Le calme revint sur les côtes proches d’Enoshima.

Depuis, les pieux Japonais ne cessèrent point de rendre hommage à Benten, l’heureuse et bienfaisante Déesse, la gentille créatrice de joies.

LÉGENDE CONFUCÉENNE

Un modèle de piété filiale

TOUT petit déjà Komatzu Seichi avait pour ses parents une affection, un respect et une reconnaissance sans bornes.

Il se gardait de leur infliger la moindre peine. Il obéissait à tous leurs ordres sans aucune hésitation ; il s'attachait à satisfaire tous leurs désirs. Il les aidait dans tous les détails de la vie familiale. Il faisait obligeamment leurs commissions, il assistait sa mère à la cuisine ou dans les travaux du ménage, avec une affectueuse gentillesse.

Que de fois on le vit rapporter, de chez le marchand, le poisson ou les pousses de bambou qui devaient servir à la nourriture de la famille ; souffler sur les charbons du brasero chauffant la chambre ; essuyer, à la salle de bains, le corps ruisselant de son père ; ou bien mener à la promenade son petit frère ou sa jeune sœur, attaché sur son dos, suivant l'usage du pays !

À mesure qu'il grandissait, il se rendait mieux compte encore de tout ce que ses parents avaient fait pour lui, des sacrifices qu'ils s'étaient imposés pour lui rendre la vie douce, depuis la plus petite enfance. Sa mère ne l'avait-elle pas allaité jusqu'à ce qu'il eût trois ans ? Son père, malgré la modicité de ses ressources, ne lui avait-il pas toujours offert tous les jouets

par lui désirés : cerf-volant, échasses, masque, et ce grand chien en carton-pâte qui fut longtemps son plus cher trésor ?

À l'égard d'une telle mère et d'un tel père, Komatzu avait le juste sentiment d'une dette infinie qu'il serait incapable de payer jamais.

Jeune homme, il se plongeait avec délices dans les livres des moralistes chinois, fort étudiés en certains milieux japonais. Ces moralistes ont exposé jusque dans les moindres détails quels doivent être les attitudes et les gestes des enfants en face de leurs parents. Les enfants, disent-ils, ne doivent ni cracher, ni bâiller, ni tousser, ni éternuer devant leurs parents ; ils doivent les regarder sans les fixer, les gratter respectueusement si ceux-ci ont des démangeaisons, être contents de manger leurs restes.

Komatzu s'intéressait surtout passionnément à ces *modèles de piété filiale* que glorifie la morale de tout l'Extrême-Orient.

L'un était un jeune homme à la peau délicate, qui, cependant, reposait la nuit sans moustiquaire pour attirer sur lui tous les moustiques de la maison, et pour assurer ainsi à ses parents un sommeil sans trouble.

Un autre avait une belle-mère gourmande, qui adorait le poisson, et s'affligeait de n'en point avoir en hiver, quand les lacs étaient gelés. Alors il allait s'étendre tout nu à la surface gelée d'un lac ; la chaleur de son corps faisait fondre la glace ; les poissons approchaient pour mieux respirer ; il s'en emparait et les portait à sa belle-mère.

Komatzu se plaisait surtout à la légende chinoise d'Adorable, la fille du grand mandarin Kouen Yu, *Plume-Étendue.* L'empereur de Chine avait ordonné à ce mandarin de faire fondre une cloche si puissante que son tintement s'entendît au loin. Plume-Étendue fit venir les plus célèbres fondeurs ; il fit mêler au cuivre de l'or, pour que la voix de la cloche fut plus profonde, et de l'argent, pour qu'elle fut plus douce. Pourtant les résultats furent lamentables. Le mandarin reçut de l'empereur l'avis que, si sa tentative échouait une troisième fois, sa tête serait tranchée.

Alors Adorable, en secret, vendit quelques bijoux, pour avoir les moyens de consulter un astrologue. Celui-ci, après minutieuse consultation des livres mystiques, après étude des signes du zodiaque, répondit que l'or, l'argent et le cuivre de la cloche ne s'uniraient point tant que la chair d'une jeune fille ne serait point dissoute dans le même creuset, tant que le sang d'une vierge ne serait pas mêlé aux métaux en fusion.

Lors de la troisième tentative, Adorable déclara qu'elle voulait contempler de près le travail de la fonte. Brusquement, elle se jeta dans la

fournaise, en criant : « Pour l'amour de toi, mon père ! » Cette fois la cloche fut parfaite, d'une forme admirable, d'une couleur magnifique ; ses sons étaient plus puissants et plus doux que ceux d'aucune autre cloche. Mais parfois, il s'y mêlait une plainte, un sanglot, un gémissement…

Komatzu aimait ces belles légendes. Comme il aurait voulu être, à son tour, le héros d'une aventure semblable ! Quelle joie, s'il avait pu devenir, lui aussi, un modèle de piété filiale !

Mais la vie s'écoulait sans que l'occasion se présentât…

À soixante-quinze ans, Komatzu n'avait pas encore pu accomplir l'action d'éclat qui l'aurait placé au nombre des héros familiaux auxquels il avait voué une admiration passionnée.

Il avait, en tout cas, la joie d'avoir encore conservé ses chers parents, âgés eux-mêmes de plus de cent ans.

Malgré l'affection et les égards dont ils étaient entourés, les deux centenaires s'affligeaient de leur extrême vieillesse.

Comme ils se sentaient diminués quand ils se rappelaient leur passé ! Leur taille même s'était réduite, et leur poids, amoindri. Leurs forces avaient disparu. Les yeux voyaient mal ; les oreilles n'entendaient plus.

Ils n'osaient plus regarder dans un miroir leur pauvre visage à la peau sèche et ridée, au teint couleur de vieil ivoire.

Et ils se sentaient incapables de prendre une décision, de lier deux idées l'une à l'autre, de dire une parole sensée. Ils découvraient avec horreur qu'ils étaient sur la pente de la folie…

Komatzu avait, durant toute sa longue vie, toujours essayé d'apaiser les moindres souffrances de ses parents. Mais comment faire pour détruire en eux la douleur de vieillir ?

Il chercha. Il chercha longtemps. Un jour, il trouva, ou crut trouver.

On le vit aller acheter, dans un bazar d'objets pour enfants, un tambour, un jeu de volant, un lapin en carton-pâte.

Il se procura aussi un *kimono* aux teintes roses. Le kimono est la robe aux larges manches que portent Japonais et Japonaises comme costume

national. La couleur en est généralement sobre. Seuls les petits garçons et les fillettes sont vêtus de teintes claires.

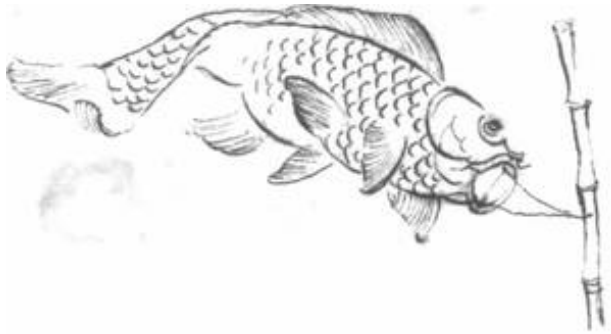
Komatzu fit alors dresser devant la maison familiale un mât de bambou portant, attaché à son sommet, un de ces poissons de papier aux couleurs étincelantes, que le vent gonfle et agite. Au Japon, le jour de la *fête des garçons*, les parents suspendent à ce mât autant de poissons qu'ils ont d'enfants mâles ayant moins de sept ans. On veut, par ce symbole, exprimer le souhait que les enfants remonteront le cours de la vie malgré les obstacles, comme la carpe remonte les rivières malgré le courant.

Les parents centenaires de Komatzu furent étonnés de voir se dresser devant leur demeure le mât de bambou au poisson de papier.

Mais ils furent bien plus stupéfaits quand ils aperçurent leur fils (en dépit de ses soixante-quinze ans) vêtu d'un kimono rose analogue à celui que portent les petits enfants, se traînant sur le sol comme s'il ne pouvait encore bien marcher, agitant ses lèvres comme un bébé qui balbutie, jouant avec un tambour et un lapin en carton !

Komatzu avait voulu suggérer à ses parents l'illusion bienfaisante qu'ayant un enfant si jeune, ils ne pouvaient être très vieux !

Cette ingénieuse invention, d'une imaginative tendresse, l'a fait enfin considérer comme un modèle de piété filiale !



CONTES BOUDDHIQUES

Les arbres-nains

UNE des créations les plus originales de l'arboriculture japonaise, ce sont les arbres-nains.

Certains d'entre eux peuvent avoir cinquante ou cent ans, cent cinquante ou deux cents ans même, ils gardent cependant une taille minuscule, bien qu'ils aient conservé tous les éléments essentiels d'un grand arbre, tronc, racine, branches, feuilles, fleurs.

On place les graines qui doivent donner naissance aux arbres-nains dans de très petits pots ; on les y fait germer ; on attend que les racines se multipliant aient absorbé presque toute la terre.

Alors on transplante le jeune végétal dans un pot à peine plus grand. Et ainsi de suite. En nourrissant aussi mal l'arbre, on atrophie une partie des racines. En même temps on agit sur les rameaux ; on les attache soit entre eux soit au tronc de telle sorte que tronc et rameaux se développent difficilement.

Par ces procédés, et d'autres encore, on obtient des arbres qui, en dépit de leur grand âge, ne s'élèvent pas à plus de cinquante centimètres, et n'ont qu'un diamètre de quatre, huit ou dix centimètres.

Ces arbres-nains sont fort estimés des connaisseurs.

Tomonari et sa femme avaient pour toute richesse trois arbres-nains : un thuya âgé de cent ans, un pin âgé de cent vingt ans, un érable âgé de deux cents ans.

Tous deux prodiguaient à ces plantes les soins les plus attentifs. Ils les époussetaient avec la brosse la plus fine. Ils les caressaient doucement. Ils passaient de longues heures à les contempler, comme l’avare son trésor, ou la mère son enfant.

Il frappe à coups redoublés sur le spectre.

Très pauvres, manquant parfois du nécessaire, ils n’auraient jamais songé à vendre les arbres-nains, dont ils auraient cependant pu tirer un bon prix.

Au jour où se passe ce récit, Tomonari et sa femme étaient dans la pire misère. Ils n’avaient mangé qu’une galette de millet, réservant pour le lendemain une autre galette desséchée, leur seule nourriture. Ils avaient froid. Au-dehors, depuis le matin, tombait la neige, à gros flocons.

Voici qu’on frappe à la porte… Qui donc peut rendre visite aux deux malheureux, abandonnés de tous ?

Ils ouvrent. Ils voient devant eux un moine-mendiant, dont la robe brune disparaît sous la neige :

« Excusez-moi, – leur dit le moine. – Je meurs de faim et de froid. Pouvez-vous m’accorder l’hospitalité pendant quelques heures ?

— C’est impossible, – répond Tomonari. – Tout à fait impossible. Nous sommes si pauvres que nous ne pouvons recevoir personne, et que nous n’avons rien à vous donner… Nous-mêmes, souffrons aussi de la faim et du froid…

— Je vous demandais l’hospitalité au nom du Bouddha notre Maître… Mais puisque vous ne pouvez pas m’accueillir… »

Le moine salue et s’en va sous la neige qui, maintenant, tombe en rafales.

Les deux époux se regardent, humiliés.

« N’avons-nous pas eu tort de repousser ce pauvre moine ? – dit la femme. – S’il allait vraiment mourir de faim et de froid à notre porte, quel remords nous aurions ensuite, pendant toute notre vie !

— Que pouvions-nous faire ? – dit Tomonari.

— Après tout, – répond la femme, – il est encore plus à plaindre que nous : il est sans abri, par cette terrible tempête… Tu devrais courir après lui, le ramener… Nous verrions alors ce que nous pourrions faire pour lui. »

Tomonari accepte la proposition de sa femme. Vite il met aux pieds ces espèces de patins, planchettes montées sur deux morceaux de bois, que les Japonais utilisent les jours de mauvais temps. Et il se hâte sur la route par laquelle s’en est allé le visiteur.

Il n’a pas à marcher longtemps : près de la maison, le pauvre moine est étendu sur une couche de neige sur laquelle il s’est laissé tomber, épuisé.

Tomonari le relève, le ramène chez lui, le fait asseoir dans leur chambre.

« Qu’allons-nous lui donner à manger ? – dit-il à sa femme.

— Il ne reste que la galette de millet mise de côté pour demain. Donnons-lui cette galette. »

Médiocre nourriture ; le moine, affamé, la dévore avidement.

Tomonari s’aperçoit que son hôte grelotte de froid.

« Il faudrait faire du feu, – dit-il à sa femme.

— Mais je n’ai plus rien pour faire du feu, absolument rien, – dit-elle, désolée.

— Nous ne pouvons pas ne pas faire du feu à ce malheureux, – répète Tomonari.

— Mais je n’ai pas de bois… pas le plus petit morceau de bois… À moins que…

— À moins que… ?

— À moins que nous ne brûlions les arbres-nains ! »

Les arbres-nains ! il n’est rien auquel tous les deux soient plus attachés !

Mais le Bouddha n’a-t-il pas commandé de n’avoir aucun attachement égoïste pour ce qui existe en ce monde d’illusion ? N’a-t-il pas montré en exemple à ses disciples ce petit lièvre qui, n’ayant rien à offrir en aumône, offrit son propre corps, et se fit volontairement rôtir, pour nourrir un mendiant ? Ce ne sera pas tout à fait leur corps, mais ce sera une large part de leur cœur qu’ils sacrifieront, s’ils renoncent à leurs arbres-nains.

« Nous ne pouvons pas laisser mourir de froid ce pauvre homme, – dit, la gorge serrée, Tomonari. – Il faut brûler les arbres-nains. »

Alors la femme va chercher le thuya centenaire ; essuyant ses larmes, elle le met en pièces, en fait du feu…

Elle voudrait sauver les deux autres plantes. Mais le feu a vite consumé ce peu de bois. Il faut l’alimenter avec le pin.

On tâchera de garder l’érable.

Hélas ! c’est impossible ! Le feu va s’éteindre avant que le moine ne soit réchauffé.

Il faut jeter au feu l’érable vieux de deux cents ans…

Tomonari et sa femme ont tout donné ; ils ont sacrifié ce qu’ils avaient de plus cher.

Ils se regardent avec tristesse, et avec fierté.

Maintenant ils sont délivrés de tout attachement égoïste. Ils se sont rapprochés du Nirvâna, où disparaîtront toute individualité, tout désir personnel, toute souffrance… Le Bouddha doit être content d’eux…

Les six Jizô

LE paysan Matsuda était très myope et très pieux.

Dès que le lourd travail de sa rizière lui laissait quelque loisir, il allait dans des villes ou des villages voisins, contempler les statues des Divinités bouddhiques. Il était si myope qu'il les voyait mal. Mais il était si pieux qu'il les aimait bien.

Il honorait d'un cœur fervent le Bouddha, le Sauveur venu pour révéler aux hommes la vérité sur le monde et la vie qu'on y doit vivre. Il contemplait avec tendresse l'image du libérateur, qui tantôt joignait les mains d'un air méditatif, tantôt levait ou baissait la main droite, pour prêcher ou pour enseigner.

Il adorait Amida, le Bouddha céleste, que les sculpteurs représentent comme un homme à la fleur de l'âge, un signe circulaire sur le front, symbole de sagesse, les yeux mi-clos, les mains sur le ventre pouce à pouce, une auréole, parfois en forme de bateau, l'enveloppant par derrière.

Il éprouvait une respectueuse tendresse et une admiration passionnée pour la princesse Kwannon, dont il se redisait souvent l'exquise légende. – La princesse Kwannon était très belle et très bonne. Dans sa bonté elle participait aux souffrances de tous les souffrants. Elle soulageait toutes les misères qu'elle pouvait atteindre ; elle s'affligeait des misères lointaines qu'elle ne réussissait point à soulager. Souvent elle songeait aux Enfers avec une infinie tristesse ; elle vouait une pitié sans bornes aux damnés coupables et malheureux, torturés dans leur corps et dans leur cœur. Un jour, elle descendit aux Enfers : alors un miracle s'accomplit. La princesse Kwannon était si belle et si bonne qu'à son aspect les damnés cessaient de souffrir ; une joie mystérieuse emplissait leurs pauvres cœurs ; ils souriaient en la voyant passer souriante. Une lumière très douce brillait autour d'elle. Des fleurs poussaient sous ses pas. Par sa seule présence elle avait transformé le lieu de supplices en un lieu de délices, les Enfers en un Paradis…

Comme Matsuda aimait voir Kwannon représentée sous les formes les plus différentes, debout ou assise, sortant d'un lotus, écoutant les prières et les plaintes de tous les êtres qui souffrent, parfois pourvue de bras innombrables qui lui permettent de soulager un plus grand nombre de douleurs !

Un jour, visitant un temple, le myope risqua de confondre avec la Déesse de la pitié une autre femme pourtant bien différente, Kishi Bojin. On la représente comme une belle femme, conduisant un enfant par la main et tenant dans l'autre main une grenade : elle avait été une sorte de démon, contraint de dévorer chaque jour l'un de ses cinq cents enfants, mais le Bouddha l'avait convertie et guérie de son anthropophagie en lui faisant manger des grenades, qui ressemblaient à la chair humaine.

Matsuda, en son extrême modestie, se sentait fort éloigné des êtres sacrés qu'il admirait le plus, un Bouddha, une Kwannon. Il se jugeait plus proche d'êtres moins nobles et moins purs. Aussi éprouvait-il une vive sympathie secrète pour le plus humble disciple du Bouddha, Binzuru.

Binzuru était très bon, mais faible, curieux et bavard. Ces défauts l'avaient fait exclure de la communauté bouddhique. Aussi sa statue est-elle hors du véritable sanctuaire, à la porte du temple. Mais elle a – privilège enviable – le don de guérir toutes les maladies. Le fidèle frotte la statue du saint à l'endroit où lui-même sent une douleur, puis il frotte cette partie de son corps. Souvent il pare, ensuite, la statue de son guérisseur d'un bonnet, d'une bavette ou de mitaines. Ainsi, à la porte du temple populaire, le bon Binzuru apparaît tout enveloppé d'objets familiers, un peu ridicule, mais fort sympathique et presque touchant.

Cependant, c'est à un autre être sacré que Matsuda avait voué sa vénération la plus fervente : à Jizô.

Jizô, c'est l'ami des enfants. Il les aide à percer leurs dents. Quand les bébés, seuls à la maison, pleurent, c'est lui qui vient les bercer. Il est le compagnon de jeu des petits enfants morts. Quand les parents, désolés par la perte d'un enfant, délaissent leurs occupations et passent leur temps à visiter sa tombe, le petit mort est puni : on lui impose l'obligation d'élever des tas de pierres sur les bords d'un fleuve de l'Enfer. Jizô vient aider les enfants contraints à cette interminable besogne. C'est pourquoi les mères désolées, pour lui faciliter sa tâche, entassent des cailloux devant la statue du Dieu.

Se sentant une âme enfantine, Matsuda avait une reconnaissance et un amour tout particulier pour Jizô.

Il rêvait de consacrer ses économies à élever, en plein air, dans la campagne, non loin de sa rizière, plusieurs statues de pierre à Jizô, qui serait représenté, selon l'usage, sous la forme d'un prêtre à la tête rasée, à l'expression bienveillante, portant dans une main un bijou, tenant dans l'autre un bâton muni d'anneaux de métal.

Un jour, il se rendit à la grande ville pour commander six Jizô de pierre au marchand de statues Takezawa, qui s'engagea à les lui faire faire par un bon sculpteur, et promit de les livrer deux mois après.

Ces deux mois passèrent bien lentement pour Matsuda.

La veille du jour où il devait prendre livraison du précieux colis, le pieux paysan voulut contempler les objets sacrés que son désir attendait avec une fébrile impatience. Il se rendit, frétillant de joie, chez Takezawa.

Or, Takezawa n'avait pas chez lui les six Jizô !

Était-ce sa faute à lui, qui n'avait pas exactement calculé la date ? Ou celle du sculpteur, qui n'avait pas tenu parole ? Les six Jizô n'étaient pas là !

Takezawa hésita à confier la vérité au pauvre Matsuda : ce serait une trop cruelle déception pour le brave paysan, venu de si loin, et plein d'un tel enthousiasme… Il était possible, d'ailleurs, que les pierres sculptées arrivassent d'un instant à l'autre. Peut-être suffirait-il de gagner un peu de temps…

Takezawa réfléchit au moyen de sortir de cette difficulté ! Soudain ses sourcils contractés se détendirent ; un sourire releva ses lèvres jusqu'alors tournées vers le bas… Peut-être la myopie de Matsuda apportait-elle une solution au problème…

Le marchand avait alors chez lui un ami et deux aides. Il leur demanda de consentir à se transformer en Jizô ! Il les enveloppa d'un manteau de moine ; il mit un bijou dans l'une de leurs mains, plaça un bâton dans l'autre. Il les supplia de rester parfaitement immobiles pendant la visite de Matsuda.

« Honorable client, – dit alors Takezawa, – je vais d'abord vous montrer trois de vos Jizô. Puis nous prendrons une tasse de thé. Et nous verrons ensuite, dans une autre pièce, les trois autres. »

Matsuda fut introduit dans une première chambre. Devant chacune des statues, il s'inclina profondément, puis il récita une petite prière. Ensuite il

les regarda de toute la puissance de ses yeux myopes, et il s’en déclara satisfait.

Après lui avoir offert une tasse de thé, Takezawa le conduisit dans une autre pièce, où son ami et ses aides avaient repris la même pose. Devant chacune des statues, Matsuda s’inclina profondément, puis il récita une petite prière. Ensuite, il les regarda, de toute la puissance de ses yeux myopes, et il s’en déclara satisfait.

Il s’en déclarait satisfait… Mais quand même, il ne s’en allait pas… Que pouvait-il bien attendre ?

« Je voudrais voir les six Jizô ensemble, – finit-il par dire à Takezawa, – pour les comparer, et pour mieux juger de l’effet produit par eux tous… »

Étrange illusion : il lui sembla qu’à ces mots l’un des Jizô se mit à sourire… ; et même qu’un autre Jizô fit entendre le bruit sourd d’un rire étouffé…

Le marchand se grattait la tête… Il expliqua qu’aucune pièce de sa demeure n’était assez grande pour contenir les six statues. Tout ce qu’il pouvait faire, c’était de conduire à nouveau son client dans l’autre pièce, où il reverrait les trois autres Jizô.

Matsuda accepta. Il se dirigea vers l’autre chambre. Mais un bruit inattendu le fit se retourner. Qu’aperçut-il ? Les trois Jizô qui avaient quitté leur place et se sauvaient à toutes jambes… Le paysan avait beau être très myope, cette fois, il ne pouvait se croire victime d’une illusion.

Dans son émoi, il retourna vivement en arrière.

Et il reçut dans ses bras l’un des Jizô : un Jizô de chair et d’os !

Il comprit que le marchand s’était joué de lui. Il sentit au cœur quelque colère contre cet homme qui, pour éviter l’aveu d’une faute ou d’une erreur, n’avait pas hésité à tromper un brave homme, en abusant de sa myopie et de sa piété.

Puis il se rappela que le Bouddha avait condamné la colère et qu’il avait ordonné de rendre le bien pour le mal : *« Si la haine répond à la haine, comment la haine finira-t-elle ? »*

Matsuda pardonna à Takezawa ; et il finit par rire lui-même du tour qu’avait cherché à lui jouer le rusé marchand.

Le spectre du Bonze

amu Amida Butsu ! Namu Amida Butsu ! – Je t'adore, ô éternel Bouddha !

C'est un bonze qui murmure entre ses dents la formule bouddhique rituelle dans un modeste restaurant proche de la ville de Nagoya. Il s'est arrêté ici pour se reposer et prendre quelque nourriture ; mais nul ne s'est encore soucié de sa discrète présence ; nul n'est venu lui demander ce qu'il désire. Il attend avec calme qu'on veuille bien faire quelque attention à sa modeste personne.

Le bonze est petit et menu. Il a, comme tous les moines bouddhistes, la tête rasée. Sur son visage jaune, maigre et souriant, s'expriment une piété naïve et une bonté confiante.

Non loin de lui est assis un *rônin*, c'est-à-dire un de ces chevaliers sans maître qui cheminent à travers le Japon, cherchant les aventures ; vagabonds que la langue japonaise compare à des vagues, ballottées par les flots.

Il est grand, sec, nerveux. Lui aussi a le visage maigri, jauni et ridé ; mais ce ne sont point les méditations religieuses, ce sont les misères et les risques d'une rude existence qui ont mis leur marque et laissé leurs traces sur ce front, ces tempes et ces joues.

Le rônin vient chercher à l'auberge repos et repas. Impatient, il frappe dans ses mains pour appeler la servante. Celle-ci répond par un cri lointain, se précipite dans la salle, mais hésite sur le pas de la porte, ne sachant lequel des hôtes elle doit servir le premier.

« Servez le guerrier d'abord, – dit le bon moine, − il était ici avant moi, et il doit être plus pressé que moi.

— Non, je vous en prie, servez le religieux avant moi, – dit poliment le rônin ; – un saint homme mérite plus d'honneur qu'un misérable chevalier errant. »

Les deux hommes rivalisent de courtoisie ; ils se lèvent, font l'un à l'autre un grand salut, accompagné, selon l'usage habituel, d'une aspiration qui exprime la déférence.

« Je me nomme Tajima Shume », dit le rônin. En mangeant un bol de riz, assaisonné de pousses de bambou et de racines de lotus, les deux hôtes de la petite auberge causent. Ils découvrent que tous deux vont à Kyôto par la *route orientale de la mer,* le célèbre *Tôkaidô.* Pourquoi, au lieu d'aller chacun de son côté, ne feraient-ils point route ensemble ? Bonze et rônin décident d'associer momentanément leurs deux solitudes, et de parcourir en la compagnie l'un de l'autre celles des *cinquante-trois étapes* qui leur restent à franchir jusqu'à la capitale.

Ils ne sont pas embarrassés par un lourd bagage. La seule richesse du rônin ce sont ses deux épées de *samurai* (guerrier). Le bonze porte un petit paquet enveloppé d'un mouchoir bleu noué aux angles.

Joyeux, ils échangent leurs impressions sur les menus incidents du voyage.

La bienveillance du bon moine l'aide à jouir du spectacle des êtres et des choses. Il s'oublie pour mieux sympathiser avec tout ce qu'il perçoit.

— De son côté, Tajima Shume a une large expérience de la vie, qui donne à ses propos une particulière saveur. – Chacun des deux s'applaudit d'avoir rencontré un aimable et distingué compagnon de route.

Et quel passionnant spectacle que celui de ce Tôkaidô ! Voici d'autres bonzes, et d'autres rônins.

Voici des pèlerins allant, en groupe, visiter des temples célèbres ; voici des jongleurs, des conteurs ambulants ; voici des mendiants demandant l'aumône, la tête sous un grand panier d'osier, pour n'être point reconnus.

Voici un cortège de *daimyô* (seigneur) : le daimyô, en vêtement d'apparat, est à cheval ou dans une chaise à porteurs, accompagné de ses samurais, de ses archers, d'hommes élevant des bannières. Les paysans et les marchands, à son passage, saluent, front à terre… Maintenant deux cortèges de daimyôs se rencontrent : lequel passera le premier ? c'est le noble au revenu le plus bas qui doit céder le pas.

Voici un poète qui ne se lasse point d'admirer un beau paysage. Voici un dessinateur qui fixe une pittoresque scène d'auberge pour en faire ensuite une estampe…

(De nos jours encore, la route continue à étendre entre Tôkyô et Kyôto ses cinq cents kilomètres. C’est une antique chaussée pierreuse, bordée de cèdres et de grands pins…)

Le lendemain du jour qui suit leur rencontre, Tajima Shume commence à raconter au bonze son passé, les maîtres qu’il a servis avant de devenir rônin, les exploits qu’il a vu accomplir ou qu’il a lui-même accomplis dans les combats entre seigneurs.

Le bonze ne le blâme point de s’être battu, d’avoir tué en risquant soi-même la mort. Il sait bien, lui, qu’il ne faut ôter la vie ni causer de souffrance à aucun être. Mais on ne peut imposer le même idéal à tous les hommes. Chacun suit son destin, cède à ses tendances. Après la mort, chacun reprendra forme humaine ou animale. Chacun est appelé à vivre un grand nombre d’existences. Mais tous se rapprocheront peu à peu de la perfection, de ce *Nirvana* où disparaîtra tout égoïsme. Tous les hommes, et même tous les animaux, tous les végétaux, toutes les choses, seront un jour aussi parfaits que le Bouddha. Oui, même le plus petit grain de poussière deviendra un jour un Bouddha…

Le bonze, de temps à autre, murmure la formule rituelle : « *Namu Amida Butsu ! Namu Amida Butsu !* » Il expose quelques-unes de ses pensées, de ses espérances religieuses, à Tajima Shume, qui poli, ne le contredit point. Il lui conte quelques paraboles bouddhiques, celle, notamment, du prince hindou à qui une reine, impudique et méchante, fit un jour arracher les yeux, et qui, néanmoins, lui pardonna. Car le Maître a dit : « Si la haine répond à la haine, comment la haine finira-t-elle ?… »

Quelques jours ont passé depuis la rencontre. Les compagnons sont devenus de vrais amis. Le bonze sent bien qu’il ne peut plus avoir de secret pour son camarade.

« Devinez, – dit-il avec l’innocente malice des âmes pures, – devinez ce que contient le petit paquet que vous ne me voyez jamais quitter ?

— Je ne sais pas, – répond le rônin ; – est-ce précieux ?

— C’est très précieux.

— C’est un chapelet que vous vous êtes procuré au cours d’un pèlerinage dans un temple fameux.

— Non.

— C’est un livre saint contenant de belles paraboles bouddhiques comme celles que vous me contez quelquefois.

— Pas davantage. »

Le rônin a envie d’ajouter : C’est une dent du Bouddha. Mais il s’interdit cette plaisanterie déplacée. Il s’avoue vaincu.

« Dans cette pauvre serviette, il y a deux cents onces d’argent. »

Le rônin éclate de rire :

« Vous plaisantez. Si vous possédiez cette grosse somme, vous ne mendieriez point au bord de la route, comme je vous l’ai vu faire. Vous porteriez un plus beau manteau. Et, au lieu que nous passions la nuit dans de médiocres auberges, vous m’auriez déjà offert un bon repas dans une luxueuse maison de thé. »

Le bonze s’amuse de plus en plus :

« Non, je ne plaisante pas. Je transporte bien avec moi deux cents onces d’argent. Mais ce n’est pas pour mon usage personnel. Vous voulez savoir mon secret ? Nous sommes maintenant assez amis pour que je vous confie le but de mon existence.

» Un jour, je me rendais d’Omori au temple d’Ikegami. Peut-être connaissez-vous cette région exquise ? (Le rônin fait signe d’un geste qu’il la connaît.) Jamais encore la nature ne m’avait paru aussi charmante. Le temps était délicieux. J’étais animé d’une joie mystérieuse. Tout à coup, un gong retentit au temple d’Ikegami, invitant les fidèles à la méditation et à la prière. Je me sentis plus que jamais pénétré de reconnaissance envers le Bouddha. Je me promis de consacrer ma vie à lui faire élever une magnifique statue de bronze. Pendant des années, par tout le Japon, je mendiai pour réunir l’argent nécessaire. Je vais à Kyôto chercher un sculpteur qui consente à réaliser mon rêve. »

Les petits yeux du bonze brillent de plaisir à cette pensée. Il évoque l’image de l’œuvre d’art telle qu’il l’imagine.

« Le Bouddha sera assis sur une fleur de lotus, les jambes croisées. Il lèvera la main droite à la hauteur de l’épaule, la paume tournée en dehors, pour bénir le monde. Il aura sur le front le signe de la sagesse ; et sa bouche esquissera le plus doux des sourires… Vous comprenez, maintenant, – continue le bonze, – pourquoi je prends si grand soin de ce modeste paquet. »

Pour s’amuser, le moine ajoute, citant un proverbe populaire :

« L’homme qui porte un trésor porte un danger… Mais, – ajoute-t-il, par amabilité envers le rônin, − avec un brave chevalier comme vous, je ne risque plus rien. »

Tajima Shume s’incline avec politesse ; mais son attitude ne répond point à la joie confiante du moine. Tout d’un coup, le voilà distant, préoccupé. Il marche à grandes enjambées, le visage tendu ; deux lignes verticales barrent son front.

Il pense :

« Moi qui ai si souvent risqué ma vie pour mon chef au temps où j’étais le plus fidèle, le plus vaillant des chevaliers ; moi qui, ensuite, au cours de ma vie errante, ai rendu tant de services aux faibles comme aux puissants, je n’ai jamais possédé la dixième partie de la somme que cet imbécile de moine a réunie pour faire élever une laide statue de plus ! Et maintenant, je suis dans la pire misère ; je suis vieux, je vais avoir quarante ans. »

Dans l’ancien Japon, la quarantième année était considérée comme le début de la vieillesse. C’est à ce moment qu’on devenait *inkyo,* c’est-à-dire retiré du monde.

Le rônin soupire. Il se dit encore à lui-même :

« Je n’ai plus de maître, je n’ai aucune chance d’en trouver un… Une petite partie de la grosse somme que transporte le bonze me rendrait un fameux service. Mais il n’aura pas l’idée de me l’offrir ; et si cette pensée lui venait, il la repousserait avec horreur : il jugerait impie de consacrer la plus minime parcelle de cet argent à autre chose qu’à sa statue… »

Ainsi la jalousie commence à troubler le cœur de Tajima Shume.

Parfois, il en vient à souhaiter que le bonze perde, ou bien oublie quelque part, son trésor : lui-même s’en emparerait, et se sauverait avec ce précieux argent.

Il arrive même qu’une tentation plus grave trouble l’esprit du rônin :

« Après tout, – pense-t-il, – cette vie n’est qu’une suite d’aventures bonnes ou mauvaises ; il faut savoir saisir l’occasion favorable quand elle se présente ; parfois il faut même savoir la créer… »

Tajima Shume a d’abord repoussé ces pensées coupables. Maintenant, il se complaît en elles de plus en plus. Et son imagination cherche sans cesse un moyen de dépouiller le bonze sans risque de représailles ni de châtiment.

Le bon moine ne remarque pas le changement qui s’est fait dans le rônin : il ne peut soupçonner celui qu’il considère maintenant comme un ami.

Les deux compagnons viennent d’arriver à Kuana. La route est coupée par un bras de mer qu’il faut traverser sur un bateau à voiles. Le passeur attend qu’une trentaine de voyageurs soient réunis pour les conduire sur l’autre rive.

En montant dans le bateau, le bonze fait un faux pas, risque de tomber à l’eau. Tajima Shume devine brusquement comment il pourrait se débarrasser du moine. La tentation se fait plus précise, et plus pressante ; elle est maintenant si forte qu’il n’y résistera plus.

Les deux compagnons sont à l’arrière du bateau, un peu à l’écart des autres passagers, le précieux paquet entre eux. Le rônin montre un magnifique poisson au bonze, qui, curieux, se penche. Alors, d’un geste brusque, il lui fait perdre l’équilibre et le précipite à la mer.

Il attend quelques instants, puis s’écrie :

« Arrêtez ! Arrêtez ! mon compagnon vient de tomber à l’eau. »

Mais un vent violent gonfle les voiles ; le bateau file si vite que, quand le passeur réussit à l’arrêter, le bonze a disparu.

Tajima Shume fond en larmes :

« Ce malheureux prêtre était mon cousin. Il allait à Kyoto, au sanctuaire de sa confrérie ; je l’accompagnais. Maintenant, me voilà seul, hélas ! »

Les autres passagers participent à la douleur du rônin.

Celui-ci, un peu avant le moment d’aborder, leur dit encore :

« Nous devrions déclarer l’accident aux autorités. Mais que de complications va causer leur enquête ! et que de retards pour nous tous ! Et moi qui suis tellement pressé !… Qui sait si l’on ne va pas inquiéter le passeur, l’accuser d’imprudence ? Ne vaudrait-il pas mieux que nous gardions le silence, et que je me borne à prévenir le chef de la communauté à laquelle appartenait mon cousin, quand je serai à Kyôto ? »

Passeur et voyageurs conviennent que cette solution éviterait bien des difficultés. Tous décident de ne révéler à personne l’accident.

Dès que le bateau aborde, Tajima Shume s’élance, emportant le précieux paquet.

Le soir, à l’auberge, quand il est seul en sa chambre, il ouvre le mouchoir bleu. Le moine ne l’avait pas trompé : il y a bien là deux cents onces d’argent.

Maintenant cet argent est à lui, bien à lui ; c’est sa richesse, c’est sa légitime propriété.

Tajima Shume pense qu’il suffira de faire fructifier ce capital pour n’avoir plus jamais à craindre la misère.

Il se hâte vers Kyôto, où il est décidé à changer de situation et de nom. Il cessera d’être un homme d’armes, deviendra un commerçant.

Il est désormais M. Tokubei, grand négociant en riz.

Il enveloppe d’une étoffe précieuse et garde en un coffre secret ses épées de samurai.

Il se consacre activement à ses affaires qui s’étendent de plus en plus. Il se marie. Il a un fils. Tout lui réussit.

Quelquefois, cependant, il sent au cœur comme une morsure. Il se rappelle qu’il doit sa brillante situation actuelle au plus lâche des crimes. Pour chasser ce souvenir, pour dissiper ce remords, il se jette encore plus activement dans le travail. Son activité débordante, en même temps qu’elle contribue à l’enrichir, l’aide à oublier.

Trois ans se sont écoulés depuis qu’il s’est établi à Kyôto. Il commence à sentir le besoin de quelque repos. Il s’achète une maison élégante, entourée d’un gracieux jardin, que parent des cerisiers aux fleurs étincelantes et, par contraste, quelques pins.

Le jour même où il s’y installe, il ne peut s’empêcher de penser au crime qui est à l’origine de sa fortune présente.

Il tâche, cependant, de se disculper à ses propres yeux. Il se répète ce dicton populaire : « La misère est mauvaise conseillère. » Il pense :

« Maudit soit le destin qui m’a fait naître pauvre ! C’est lui qui m’a poussé à commettre ce vol, cet assassinat ! »

Mais il a beau se tenir à lui-même de tels discours : il ne réussit point à calmer son cœur. Il sent bien, il sait bien qu’il aurait dû, qu’il aurait pu vaincre la tentation. Il se rappelle l’amicale confiance avec laquelle le traitait le bon moine ; ce souvenir rend encore plus aigu son remords…

La nuit qui suit l’installation, il se promène dans l’élégant jardin, par un beau clair de lune.

Machinalement, ses yeux fixent l’un des pins. Mais que se passe-t-il ? Une vague forme humaine n’est-elle point mêlée au tronc et aux branches ? Oui, c’est une forme humaine, et qui se précise de plus en plus. Voici une

tête, au crâne rasé, aux joues maigres et ridées ; un petit corps grêle la supporte. On dirait un mort qui réussirait à se tenir debout. Le visage est verdâtre ; les yeux sont révulsés au fond de leurs orbites ; le mort est un noyé, peut-être… Mais ne dirait-on pas que le mort s'agite ? que le noyé s'anime ? il parait sourire… Horreur ! c'est le bonze ou, du moins, c'est son spectre !…

Le spectre s'avance, s'avance vers Tokubei, que la peur fixe sur place.

Le spectre grandit, grandit : dans ses bras décharnés, il serre l'ancien rônin, il abaisse vers lui son triste visage.

Tout autre qu'un guerrier se fut évanoui ou fut mort d'effroi.

Mais le danger réveille en Tokubei le courage de jadis. Il se rappelle qu'il a été un samurai ; il va chercher l'épée qu'il gardait comme un pieux souvenir.

Il frappe à coups redoublés sur le spectre ; il le traverse de part en part. Le corps du fantôme paraît se dissoudre comme une brume au soleil. Mais voici qu'il se reforme, recommence à envelopper son adversaire.

D'un coup d'épée, Tokubei fait sauter la tête du spectre ; mais la tête vient ensuite se replacer sur le corps.

Toute la nuit dure le combat. C'est au matin seulement que s'évanouit l'image du moine.

Le lendemain, le surlendemain, le même spectre se détache du même pin. La même lutte recommence, dont Tokubei sort épuisé.

Il décide de faire couper le pin, auquel paraît lié le fantôme. Mais, le soir suivant, le spectre se détache d'un autre arbre.

L'ancien rônin passe ses journées à redouter la venue de l'horrible nuit.

Il se résout à ne plus sortir le soir, à ne plus visiter, quand la nuit tombe, son cher jardin, à ne plus quitter la chambre. Remède illusoire : le spectre est dans la chambre, et fixe Tokubei.

L'ancien rônin tombe malade, reste tout le jour étendu sur les couvertures qui, au Japon, servent de lit. On l'entend murmurer :

« Malheur ! malheur ! le bonze ! le bonze ! Crime et châtiment ! Crime et châtiment ! »

La femme du grand commerçant fait venir les plus notoires médecins. Ceux-ci, gravement, parlent de délire. Ils prescrivent des remèdes, qui se révèlent inefficaces.

Il n'est bruit, dans tout le quartier, que du mal étrange dont est victime le riche marchand Tokubei.

Or, dans ce quartier, vivait un pauvre moine, réputé pour sa sagesse et pour sa bonté. Beaucoup venaient le consulter dans les cas embarrassants.

Un jour, une des servantes de Tokubei lui conte la singulière aventure du marchand.

Le moine se montre extrêmement intéressé par cette description d'une souffrance aussi exceptionnelle. Il multiplie les questions. Il désire savoir toutes sortes de détails sur la maladie et sur le malade. Puis :

« Voulez-vous demander à votre maîtresse, – dit-il à la servante, – si elle ne voudrait pas, après avoir consulté en vain tant de médecins célèbres, accepter l'intervention d'un pauvre moine ? Où les remèdes n'ont pas réussi, les prières auront peut-être plus d'efficacité. »

La femme de Tokubei accepte la proposition du moine.

Elle le fait venir. Elle lui conte toutes les circonstances de l'étrange événement qui bouleverse sa vie familiale. Puis elle le conduit dans la chambre de son mari.

Dès que le moine est entré, une crise plus violente que jamais secoue Tokubei. Il s'écrie :

« Le voilà ! Le voilà ! C'est le bonze ! C'est le bonze ! Jamais encore je ne l'ai vu aussi nettement… Jamais depuis le jour où… Il vient me torturer. Arrêtez-le ! Défendez-moi ! Au secours ! au secours ! »

Claquant des dents, frissonnant de terreur, Tokubei s'enveloppe de ses couvertures et s'y cache le visage.

Le moine demande qu'on le laisse seul avec le malade. Alors il s'approche et lui dit tout bas : « Oui, c'est moi ! Je suis le bonze que vous avez jeté à la mer, près de Kuana, il y a trois ans. »

Tokubei continue à frissonner. Ses membres s'entrechoquent comme ceux d'un pendu que le vent agite… Jamais encore le spectre ne lui a parlé. Quelle torture nouvelle se prépare ?

Le moine paraît deviner sa pensée :

« Je ne suis pas un spectre. Je suis un homme bien vivant. Je vous le répète : je suis le bonze avec qui vous suiviez, il y a trois ans, le Tôkaidô. C'est bien moi que vous avez noyé, ou, du moins, tenté de noyer. Par bonheur, depuis mon enfance, je savais nager, et plonger. Une fois à l'eau, j'ai plongé et j'ai nagé. J'ai gagné la rive à la nage.

» Je vous ai cherché pour vous redemander mon argent, l'argent destiné à la statue du Bouddha. Mais je n'ai pu retrouver votre trace. Alors, j'ai repris ma vie errante ; j'ai, de nouveau, recueilli des aumônes, j'ai réussi à élever au Bouddha une statue de bronze.

» Un bon hasard m'a conduit dans votre quartier. C'est là que j'ai entendu parler de votre mal, que j'en ai deviné la cause. Je vois que je ne me suis pas trompé.

» Vous avez commis un crime abominable. Mais je suis prêtre, et je dois vous pardonner. Le Bouddha a dit : « Si la haine répond à la haine, comment la haine finira-t-elle ? » La haine doit finir, et c'est le pardon qui doit y mettre fin.

» Je ne vous en veux point. Rassurez-vous. Regardez-moi. »

Tokubei ose regarder sa victime, qui lui sourit. Un grand calme pénètre en son âme. Mais l'indulgence du moine le bouleverse au point qu'il sanglote. Puis il bégaie des paroles de reconnaissance et de repentir :

« Pardonnez-moi !… Comment vous dire ?… C'est dans un instant de démence que je vous ai poussé à l'eau pour vous voler. Pardonnez-moi ! J'étais si malheureux, alors…

— Oui, – dit le moine, – l'homme naît avec un cœur pur, mais la vie le corrompt. La misère est mauvaise conseillère : elle entraîne le pauvre à des fautes dont il se repent plus tard, en des jours meilleurs.

— Oh ! je me suis bien repenti, – dit Tokubei.

— Le remords m'a torturé de plus en plus… Je comprends maintenant que j'aie cru voir, une nuit, votre fantôme. Depuis, je n'ai plus eu un moment de repos.

— La conscience du criminel prête vie aux chimères qui troublent son esprit, – dit le moine. – Le coupable frissonne au souffle du vent dans les feuilles, au claquement du bec des cigognes. »

L'ancien rônin et le bon moine causent, maintenant, comme s'ils étaient, à nouveau, des amis.

« Laissez-moi, – dit Tokubei, – manifester mon repentir en vous rendant le double de la somme que je vous ai volée.

— Non, non. Je n'en ai plus besoin. Le Bouddha a sa statue de bronze.

— Je vous en prie… Autrement, je croirais que vous ne voulez rien recevoir de moi, parce que vous ne m'avez pas vraiment pardonné… Vous distribuerez cette somme en aumônes.

— Eh bien, pour les pauvres, j’accepte… Et maintenant, je me retire… Si vous voulez réjouir mon âme, soyez bon, désormais. Soyez indulgent aux fautes des autres, et généreux envers les pauvres… *Sayonara* (adieu) ! »

Le marchand Tokubei a retrouvé la santé avec la paix du cœur. Il mène, en vieillissant, une existence vertueuse et heureuse. Nul ne se montre plus que lui compatissant et charitable. Nul ne fait de plus abondantes aumônes aux moines mendiants.

Parfois, comme eux, on l’entend dire :

« *Namu Amida Butsu ! Namu Amida Butsu !* »

« Je suis... je suis l'âme du saule ! »

Le saule de Kyôto

L'IMAGINATION des Bouddhistes japonais place une âme dans certains arbres, notamment dans les saules pleureurs. Cette âme a de mystérieux pouvoirs, pour le mal comme pour le bien.

Dans son jardin de Kyôto, le samurai Matsudeira possédait un saule magnifique, aux branches retombantes d'un beau gris argenté.

Longtemps il avait été fier de cet arbre, et heureux de le posséder.

Mais voici que sa femme était, sans raison apparente, tombée malade. Voici que son jeune fils, en courant dans le jardin, s'était cassé la jambe. Matsudeira se demandait si ces accidents n'auraient pas pour cause l'hostilité du saule. Il décida de faire abattre l'arbre qu'il avait longtemps aimé.

Il confia son intention à son voisin et ami, le samurai Inabata.

« Oh ! n'en faites rien ! – dit Inabata. – Ne risquez pas de détruire une âme… Cet arbre est magnifique. Ne voulez-vous pas me le vendre ? Il serait la parure de mon modeste jardin. »

Matsudeira accepta. Inabata fit, avec toutes sortes de soins, transplanter le saule dans son petit domaine. Le saule s'adapta vite, prospéra, étendit encore et multiplia ses branches tombantes.

Inabata était veuf et sans enfant.

Un matin, il a la surprise de voir, appuyée au tronc du saule, une femme d'une merveilleuse beauté. Sous ses cheveux d'un noir laqué, son visage ovale sourit doucement.

Le samurai ne se demande pas comment cette femme a pu entrer dans le jardin aux portes closes. Il salue la mystérieuse étrangère, qui répond à son

salut.

Elle accepte de le suivre en sa modeste demeure. Elle prend avec lui une tasse de thé. Conquis tout de suite, il la supplie de devenir sa femme. Elle consent.

L'année suivante, naît un délicieux petit garçon, que l'on nomme *Yanagi, le saule.*

Pendant cinq ans, l'aimable famille est parfaitement heureuse.

Mais voici qu'au temple Sanjusangendo – celui qui contient 33 333 images de la Déesse de la Pitié, Kwannon, – un pilier s'est effondré. Le seigneur de Kyoto consulte les prêtres. Ceux-ci lui répondent qu'il faudrait faire faire la réparation avec le bois d'un haut et large saule.

Le daimyô fait chercher l'arbre désiré par les prêtres. On lui signale l'arbre d'Inabata.

Il va le voir, dans le jardin de son vassal. Il décide qu'on abattra l'arbre, et qu'on le transportera au temple.

Inabata est bien triste de perdre ainsi le plus bel ornement de son petit domaine. Il s'incline cependant devant la décision de son chef.

Mais, quand celui-ci est parti, sa femme s'approche de lui. Son regard humide est plein de mélancolie et de tendresse. Sa voix prend une extraordinaire douceur pour dire :

« J'ai un aveu à vous faire, ô mon cher seigneur… Vous avez eu la délicatesse de ne jamais me demander comment je suis venue à vous…

J'aurais voulu, moi aussi, garder le secret toujours. Je ne puis… Je suis… je suis l'âme du saule ! Quand vous avez empêché Matsudeira de l'abattre, j'ai senti pour vous une vive gratitude. Quand vous m'avez accueillie dans votre jardin, fait vivre dans votre voisinage, ma reconnaissance s'est encore accrue…

» J'ai voulu participer plus complètement à votre existence. Nous nous sommes mariés ; nous avons eu un enfant, le plus délicieux des enfants…

» Maintenant, je sais qu'il me faut mourir. Vous ne pouvez pas, vous ne devez pas désobéir à votre seigneur…

» Je souffre de me séparer de vous. Mais je vous laisse le meilleur de moi-même, le petit Yanagi. Continuez à le chérir. La pensée que vous l'aimerez, que vous m'aimerez en lui, adoucit seule la douleur que j'éprouve en me séparant de vous…

— Non, non, – s’écrie Inabata, – vous ne pouvez pas me quitter ainsi… »

Il saisit sa femme dans ses bras ; mais déjà ce n’est plus une femme ; c’est un fantôme qui murmure tendrement :

« Adieu ! »

Le fantôme se dirige vers le saule, et se perd dans l’arbre.

Inabata va supplier le daimyô de respecter l’arbre si mystérieusement associé à sa vie. Mais le prince craint de déplaire aux prêtres : il refuse de revenir sur sa décision.

Les bûcherons arrivent, donnent dans le tronc puissant les premiers coups de cognée. Le pauvre Inabata se sent frappé au cœur :

« Écoute, bûcheron, arrête un peu le bras », s’écrie-t-il. – Il cherche à empêcher le meurtre de l’arbre.

On a vite fait de le réduire à l’impuissance. Sa résistance a été vaine. Les bûcherons reprennent leur œuvre. L’arbre gît sur le sol.

Il ne reste plus qu’à le transporter sur le char à bœufs qui doit le conduire au temple.

Mais, voici que l’arbre, étendu sur le sol, résiste à tous les efforts. Il apparaît plus lourd qu’on ne l’avait supposé.

Les bûcherons vont chercher du renfort. Vingt hommes se joignent à eux. Impossible de faire mouvoir l’arbre.

Les prêtres sont informés. Ils viennent eux-mêmes dans le jardin d’Inabata. Ils amènent avec eux un grand nombre de fidèles. On attache une corde au tronc ; trois cents hommes tirent sur la corde. L’arbre reste fixé au sol sur lequel il repose : il n’a pas bougé d’un pas…

Inabata et son garçonnet de quatre ans contemplent l’étrange spectacle. Le petit Yanagi s’approche à son tour du saule, en caresse les feuilles argentées, puis, saisissant une branche, murmure :

« Viens ! »

L’arbre cède à la douce prière, s’agite, glisse sur le sol.

Tiré par la main minuscule, le saule, docile, suit l’enfant jusque dans la cour du temple.

CONTES ET LÉGENDES DU MOYEN ÂGE

Le sacrifice de Nakamitsu

Le château fort du prince Minamoto se dresse sur la colline. Ses murs puissants sont faits de blocs de pierres non cimentés, cyclopéens. Dans la dernière enceinte s'élève le donjon habité par le maître.

Dans la grand-salle de ce donjon, le prince marche de long en large, aussi vite que le lui permettent son ample robe et son large pantalon blanc traînant jusqu'à terre. Il est silencieux et soucieux. Ses serviteurs ont remarqué les rides qui plissent son front ; ils ont vu le vieux chef, en dépit de son effort habituel pour ne rien révéler de ses sentiments, frapper du pied le sol à plusieurs reprises. Ils devinent que le seigneur, violemment en colère, veut maîtriser ou tout au moins dissimuler sa fureur.

On ignore ce qui a mécontenté le prince. On sait seulement qu'il a envoyé à son fils Tsunemoto l'ordre de revenir immédiatement du couvent bouddhique où il fait ses études, sous la surveillance de son précepteur Nakamitsu.

Le jeune prince arrive avec Nakamitsu et le fils du précepteur, Takamitsu. Tous trois paraissent, en dépit d'un sourire forcé qu'ils imposent à leurs lèvres, gênés et inquiets.

Tous trois s’inclinent devant le prince. Celui-ci, s’adressant à son fils, aborde immédiatement le sujet qui le préoccupe :

« Sais-tu que le premier devoir de l’homme est l’obéissance ? Que le premier devoir de l’inférieur est d’obéir, sans aucune hésitation, sans aucune réserve, et, s’il le faut, jusqu’à la mort, à l’ordre d’un supérieur, d’un père ou d’un chef ?

— On ne peut le nier, – répond Tsunemoto en s’inclinant.

— Sais-tu que quiconque méconnaît ce devoir doit s’attendre aux châtiments les plus sévères ?

— C’est justice, – dit Tsunemoto.

— Te rappelles-tu que je t’ai envoyé au couvent, − avec le chevalier Nakamitsu, qui a bien voulu accepter d’être ton précepteur, − pour que tu y étudies les Saintes Écritures bouddhiques ? L’as-tu fait ?

— Je ne l’ai pas fait aussi bien que j’aurais dû le faire… Je vous demande pardon, mon père.

— Au lieu d’étudier les Saintes Écritures bouddhiques comme je t’en avais donné l’ordre, tu as passé ton temps à t’occuper d’exercices militaires. Est-ce vrai ?

— J’ai le regret de vous avouer que c’est vrai…

— Tu es un fils, un petit-fils de guerriers. Je comprends que tu aies été attiré par les armes plutôt que par des papiers écrits… Mais justement un fils, un petit-fils de guerriers doit donner aux autres l’exemple d’une parfaite obéissance… Tu as méconnu mes ordres… Je n’ai jamais permis à un inférieur de désobéir. Je le permettrai à mon fils moins encore qu’à un autre. Tu as trahi ton devoir. Je te condamne… je te condamne à mort.

— Il sera fait selon votre volonté, ô mon père », dit le jeune homme en s’inclinant.

Un cri de stupeur et d’effroi accueille la décision du prince : c’est Nakamitsu qui n’a pas pu contenir son émotion. Il s’avance, et prend la parole :

« Prince, toute la faute est à moi, le précepteur de votre fils. J’aurais dû mieux surveiller, mieux diriger ses travaux. Punissez-moi, je vous en prie. Mais épargnez-le. Laissez-le retourner au couvent, et vous satisfaire, dorénavant, par le travail qu’il y fournira…

« Comment ? – s’écrie le prince Minamoto. – Tu te permets de prendre la parole alors que je ne t’ai pas interrogé ! Tu oses protester contre ma juste décision ! Je la maintiens sans hésiter. Et pour te punir, je te charge

d’exécuter toi-même ma résolution. Voici mon épée. Je veux qu’avec cette épée tu coupes la tête de mon fils, et que tu me l’envoies avant demain matin. J’ai dit. »

Se tournant vers Tsunemoto, il ajoute :

« Maintenant, mon fils, retirez-vous avec Nakamitsu dans vos appartements. Je vous dis mon dernier adieu. »

Dans l’appartement de Tsunemoto, Nakamitsu, devant le jeune prince et devant son fils, se lamente :

« Je dois obéissance, absolue obéissance à mon seigneur. Et pourtant je ne peux pas, je ne peux pas accomplir cette décision cruelle… J’aimerais mieux, − dit-il en s’adressant à Tsunemoto, − vous aider à vous sauver, à regagner le couvent…

— Non, – répond le jeune homme, – non, je dois subir le châtiment imposé par mon père et seigneur. Mon père attend ma tête…

— Ah ! si j’étais plus jeune, – murmure Nakamitsu, – je sais bien ce que je ferais ; c’est ma tête que je ferais couper ; c’est elle, au lieu de la vôtre, qui serait portée au prince. Peut-être s’y tromperait-il ? Mais comment pourrait-il prendre mon vieux crâne blanchi pour la tête d’un jeune homme ?

— Un jeune homme ?… Mais ne suis-je pas un jeune homme ? Pourquoi ne serait-ce pas à moi que vous couperiez la tête afin de l’envoyer au prince ? »

C’est le fils de Nakamitsu, Takamitsu, qui vient de parler. Jusqu’ici, il s’était tu, comme écrasé par le destin. Maintenant, il redresse la tête, il sourit, il parle :

« Je suis un *samurai*. Le samurai doit vivre et mourir pour son *daimyô*. »

Dans l’ancien Japon, on nommait *daimyô*, le suzerain, un noble occupant une importante situation dans la hiérarchie féodale ; et *samurai*, un guerrier vassal du daimyô.

« Le prince Tsunemoto sera un jour, bientôt peut-être, mon seigneur, – continue Takamitsu ; – je dois vivre et mourir pour lui. Que je meure un peu plus tôt ou un peu plus tard, qu’importe ? Le devoir est là. »

Nakamitsu met la main devant ses yeux ; est-ce pour mieux concentrer sa réflexion ? ou pour cacher ses larmes ?

« Je ne peux pas accepter le sacrifice de votre fils, − dit vivement Tsunemoto. − C’est moi qui suis condamné, c’est moi qui dois mourir.

— Je ne veux pas laisser tuer mon jeune seigneur, − dit Takamitsu, − alors que je peux donner ma vie pour lui. Mon père, c’est ma vie que vous devez prendre, non la sienne.

Nakamitsu a réfléchi. Il arrête sa décision :

— Je te remercie, mon fils. Et je te félicite. Je suis fier de toi. Tu es un vrai samurai… C’est toi qui as compris où est le devoir… Cet après-midi, je ferai ce que je dois faire. L’inévitable s’accomplira. »

Dans l’après-midi de ce jour, Nakamitsu coupe la tête de son fils, et l’adresse au prince Minamoto, qui, sachant que justice est faite, s’abstient de contempler le funèbre envoi.

Le prince Tsunemoto retourne au couvent bouddhique, résolu, cette fois, à faire consciencieusement les études que lui impose la volonté paternelle.

Le lendemain matin, le prince Minamoto fait appeler Nakamitsu. Il lui demande :

« Tu as fait ce que j’avais ordonné ?

— Oui, prince.

— Comment est mort mon fils ? En lâche, peut-être ?

— Non, prince. Votre fils a insisté lui-même pour que j’accomplisse votre volonté. Il a été constamment brave devant la pensée de la mort. Il s’est conduit en vaillant guerrier, digne de ses héroïques ancêtres.

— C’est bien… C’est bien… Maintenant, j’ai encore une autre question à traiter avec toi. Je n’ai plus d’héritier mâle pour recueillir mes titres et mes biens, ni pour me succéder à la tête de la province. J’ai une grande estime pour toi, qui as toujours été le plus fidèle samurai. Ton fils doit avoir hérité de tes vertus. Et puis il était le meilleur ami de Tsunemoto. C’est lui que je veux adopter à la place de l’enfant que je viens de perdre… Fais venir Takamitsu… »

Pauvre Nakamitsu ! Quelle émotion nouvelle s’ajoute à toutes celles par lesquelles il vient de passer ! Il ne peut avouer la vérité sous peine de réveiller, contre Tsunemoto, la colère du vieux prince… Il doit recommencer à mentir…

« Pardonnez à mon fils, prince. Il n’a pu supporter la pensée de la mort de son jeune seigneur et ami. Il a immédiatement résolu de se retirer du

monde. Tout de suite, il est parti s'enfermer en un couvent. Il a déjà coupé ses cheveux à la façon d'un moine, et ne peut plus être un guerrier… »

Nakamitsu demande au prince la permission de se retirer. Il garde devant tous un visage impassible. Mais il a besoin de solitude. C'est dans la solitude qu'il s'accorde le droit de pleurer.

Plusieurs jours ont passé… Un moine est venu du couvent bouddhique trouver le prince Minamoto. Il lui a conté l'héroïque sacrifice proposé par le fils de Nakamitsu, accepté par le père. Au nom même de ce sacrifice, il sollicite le pardon pour Tsunemoto qui, depuis son retour au couvent, passe tout son temps à étudier les Écritures bouddhiques selon la volonté paternelle.

Le prince fait venir Nakamitsu pour avoir, de sa bouche, confirmation du récit.

Nakamitsu arrive, accompagné d'un samurai ami. Il expose ce qui s'est passé. Le prince écoute, impassible.

Le récit de Nakamitsu est suivi d'un long silence. Le moine, Nakamitsu et son ami attendent, le cœur serré, la décision du prince. Celui-ci se décide à parler :

« À cause de ton grand sacrifice, je te pardonne de n'avoir pas exécuté ma volonté. Et je pardonne aussi à mon fils, à la condition que désormais il pratique et comprenne mieux la vertu d'obéissance. » Nakamitsu s'incline. Son ami lui dit :

« Tu es heureux puisque tu as obtenu le pardon du jeune prince. »

… Heureux, ce père qui, la veille, a dû décapiter son propre fils…

« Oui, je suis heureux », répond Nakamitsu. Cependant, tout d'un coup, le père de Takamitsu met la main devant ses yeux comme pour dissimuler des larmes.

L'ami de Nakamitsu explique au moine :

« Il pleure, mais ce n'est point parce que son fils est mort ; c'est à la pensée que son fils ne pourra plus rendre service au jeune prince… »

Les deux daimyôs et leur serviteur

ANS l'ancien Japon, un *daimyô* est un noble ayant une importante situation en la hiérarchie féodale.

Un jour, un daimyô se dirige vers Kyoto.

Il est grand et maigre.

Il pense : « Quel dommage que je n'aie pu trouver de serviteur pour m'accompagner dans la grande ville ! »

Par la même route, un autre daimyô se dirige vers Kyôto.

Il est petit et gros.

Il pense : « Quel dommage que je n'aie pu trouver de serviteur pour m'accompagner dans la grande ville ! » Les deux seigneurs se rencontrent et se disent : « Je vais à Kyôto. »

— Moi aussi, je vais à Kyôto.

Les deux daimyôs décident de faire route ensemble.

Au même moment, un serviteur sans maître se dirige aussi vers Kyôto.

Il est de taille moyenne, ni grand, ni petit ; de corpulence moyenne, ni maigre, ni gros.

Il pense : « Quel dommage que je n'aie pas été engagé par un maître qui se rendrait aussi à Kyôto ! »

Les deux daimyôs et le serviteur sans maître se rencontrent.

Les deux daimyôs engagent le serviteur sans maître comme domestique.

Tous trois cheminent sur la route de Kyôto.

Les deux daimyôs font porter par leur serviteur leurs longues épées.

Ils remarquent que le domestique ne sait pas porter l'épée aussi bien qu'un homme d'armes. Ils se moquent de sa maladresse.

Le grand daimyô dit au serviteur :

« On voit bien que tu n’es pas un homme d’armes ! Tu ne sais pas porter une épée ! »

Le serviteur ne répond pas.

Les trois hommes cheminent sur la route.

Le petit daimyô ne peut s’empêcher de plaisanter, à son tour, le serviteur :

« On voit bien que tu n’es pas un homme d’armes ! Tu ne sais pas porter une épée ! »

Le serviteur ne répond pas…

Le serviteur ne répond pas. Mais il tire l’une des longues épées et, se tournant vers le petit daimyô, il lui dit :

« Donnez-moi la petite épée que vous portez à la ceinture !

— Deviens-tu fou ? – répond le petit daimyô.

— Est-ce à toi de me commander ?

— J’exige que vous me donniez votre petite épée. Ou je vous tue avec la grande. »

Et il approche de sa gorge la longue épée.

Le petit daimyô donne la petite épée.

Le serviteur se tourne alors vers le grand daimyô. « Donnez-moi la petite épée que vous portez à la ceinture !

— Deviens-tu fou ? – répond le grand daimyô.

— Est-ce à toi de me commander ?

— J’exige que vous me donniez votre petite épée. Ou je vous tue avec la grande. »

Et il approche de sa gorge la longue épée.

Le grand daimyô donne la petite épée.

Le serviteur porte dans ses mains les deux longues épées, à sa ceinture les deux petites épées des daimyôs.

Les trois hommes cheminent sur la route.

Tout d’un coup le serviteur s’arrête. Il tire l’une des longues épées, et se tournant vers le petit daimyô, il lui dit :

« Donnez-moi votre manteau !

— Deviens-tu fou ? – répond le petit daimyô.

— Est-ce à toi de me commander ?

— J’exige que vous me donniez votre manteau. Sinon… »

Et il approche de sa gorge la longue épée.

Le petit daimyô donne son manteau.

Le serviteur se retourne vers le grand daimyô : « Donnez-moi votre manteau !

— Deviens-tu fou ? – répond le grand daimyô.

— Est-ce à toi de me commander ?

— J'exige que vous me donniez votre manteau. Sinon… »

Et il approche de sa gorge la longue épée.

Le grand daimyô donne son manteau.

Le serviteur porte dans ses mains les deux longues épées, à sa ceinture les deux petites épées, sur son dos les deux manteaux des daimyôs…

Les trois hommes cheminent sur la route.

Tout d'un coup le serviteur s'arrête. Il tire l'une des longues épées. Il en menace alternativement les deux seigneurs :

« J'ai envie de distraction, – dit-il. – Amusez-moi !

— Tu plaisantes, – disent ensemble les deux daimyôs. – Est-ce à nous qu'il convient de te distraire ?

— Amusez-moi, ou je vous tue… Battez-vous à la façon des coqs ! »

Les deux daimyôs prennent l'attitude de ces gallinacés, se regardent longuement, puis se jettent l'un sur l'autre, font mine de se donner des coups de bec.

» Maintenant, battez-vous à la façon des chiens ! »

Les deux daimyôs se mettent à quatre pattes, grognent, aboient, se sautent dessus, font mine de se mordre.

« Maintenant faites les *Darumas !* »

Daruma était un saint bouddhique hindou qui passa de longues années en incessantes prières ; il resta si longtemps immobile que ses jambes peu à peu disparurent. On le représente souvent au Japon comme une sorte de poussah sans jambes, qui, quelle que soit l'inclination donnée, revient toujours à la position verticale…

Les daimyôs hésitent :

« Nous ne savons pas faire les Darumas !

— Faites les Darumas, ou gare à ma longue épée ! »

Les seigneurs s'accroupissent, essaient de faire disparaître leurs jambes, se balancent face à face.

Le serviteur éclate de rire :

« Allons, je me suis bien amusé ! il ne me reste qu'à vous dire adieu ! »

Il salue les deux daimyôs, et il retourne sur ses pas, emportant les longues épées, les petites épées, les manteaux, et le souvenir d'une piquante

distraction.

Les deux daimyôs cheminent vers Kyôto, sans longues épées, sans petites épées, sans manteaux, tout humiliés d’avoir été bernés par un mauvais serviteur.

La mouche d’Himeji

HIMEJI est une ville de moyenne importance, proche de la Mer Intérieure.

Elle possède un puissant château fort, monument à cinq étages, entouré de fossés profonds et de murailles aux larges pierres.

La châtelaine qui l’habite a reçu de l’empereur un magnifique présent : dix superbes plats d’or pur.

« *À* qui allons-nous confier ce trésor ? – demande-t-elle au daimyô, son mari. – Nous ne pouvons pas abandonner à n’importe quel domestique le soin de conserver des objets aussi précieux. »

Après un moment de réflexion, elle ajoute :

« Ne pensez-vous pas que, parmi nos servantes, la mieux qualifiée pour cette tâche, ce serait O Kiku ? »

Ce nom, qui signifie *Honorable Chrysanthème*, était porté par une gracieuse jeune fille, d’une excellente famille tombée dans la misère, et qui s’était placée chez le seigneur pour subvenir aux besoins des siens.

« O Kiku, – continue la châtelaine, – s’est toujours montrée d’un dévouement parfait et de la plus scrupuleuse honnêteté. Elle a toutes les vertus de ses ancêtres samurais. Nous pouvons avoir en elle une confiance absolue. »

O Kiku, appelée auprès de sa maîtresse, rougit de l’honneur qui lui est fait.

Chaque matin, chaque soir, elle compte et recompte les plats à elle confiés. Et elle a grand soin qu’aucune tache ne ternisse l’éclat de l’or pur.

Six mois après le jour où elle a reçu le précieux dépôt, il arrive qu’une troupe de lutteurs passe aux environs d’Himeji. O Kiku, avec d’autres

servantes, va contempler le spectacle.

Quand elle revient, elle court revoir les dix plats d'or : elle n'en retrouve que neuf !

Frémissante, elle ne peut en croire ses yeux.

Elle compte, elle recompte. Il faut se rendre à l'évidence : l'un des plats a disparu !

Quelle émotion ! quelle douleur ! O Kiku se jette à terre, étouffant ses sanglots.

Elle pense :

« Quelle honte ce sera pour moi, si l'on me soupçonne d'avoir volé, ou laissé voler, un de ces objets précieux, un de ces présents impériaux ! Quel déshonneur pour les miens, si soucieux de garder intacte, dans leur misère, la bonne réputation de la famille !… Même si l'on ne m'accuse point de malhonnêteté, on me reprochera ma négligence. Et l'on aura raison : je ne pourrai d'aucune manière me laver de cette accusation. »

Elle se demande ce que, dans un cas pareil, auraient fait ses ancêtres, ce que feraient ses parents. Elle sait qu'un guerrier japonais, quand il se juge déshonoré, n'a de refuge que dans la mort.

La chevelure et le vêtement en désordre, elle quitte la pièce. Elle traverse en toute hâte les longs couloirs du palais. Elle descend, aussi vite que le lui permettent ses chaussures de bois, l'escalier conduisant au jardin.

Elle court jusqu'à un vieux puits, enveloppé de mousses, de fougères, de liserons.

On entend le bruit d'un corps qui tombe, faisant jaillir l'eau… La petite O Kiku a cessé de vivre, et de souffrir.

Mais voici que, désormais, un être surnaturel, un fantôme, une ombre habite le vieux puits.

La nuit, quand se taisent les bruits du jour, on peut entendre, du fond de l'eau, monter le son d'une voix assourdie.

La voix compte :

Ichi-mai (une fois) ;

Ni-mai (deux fois) ;

San-mai (trois fois) ;

Yo-mai (quatre fois) ;

Go-mai (cinq fois) ;

Roku-mai (six fois) ;

Schichi-mai (sept fois) ;

Hachi-mai (huit fois) ;
Ku-mai (neuf fois)…

Jamais elle ne dépasse le nombre neuf. Et tout de suite après ce nombre viennent des sanglots étouffés…

Un jour, l'âme d'O Kiku abandonne le puits. Mais c'est pour passer dans le corps d'un insecte ; d'une mouche qu'on rencontre seulement aux environs d'Himeji, *O Kiku mushi, la mouche d'O Kiku.*

Ce petit animal à grosse tête semble être, sous une forme infiniment réduite, un fantôme aux cheveux épars.

Quand la mouche d'Himeji vole, on peut, dans son bourdonnement, entendre une voix qui compte :

Ichi-mai ;
Ni-mai ;
San-mai ;
Yo-mai ;
Go-mai ;
Roku-mai ;
Schichi-mai ;
Hachi-mai ;
Ku-mai ;

Mais jamais la voix bourdonnante ne va au-delà de *Ku-mai.*

Le remords de Kumagai

QUELLE fière allure il avait, Kumagai Naozane, sous son casque et son couvre-nuque de fer ; le corps enveloppé d'un corselet de cuir entouré de lames et de plaques métalliques, épaulières, brassards, cuissards et jambières ; avec, aux mains, des gants de cuir à l'intérieur, de fer au-dessus, et, aux pieds, les souliers recourbés en avant du cavalier !

Il vivait dans la première moitié du XIIe siècle. On disait sur son passage :

« C'est le premier guerrier du Japon. »

Toujours on l'avait vu se jeter sur l'ennemi sans redouter la mort ni la souffrance, frappant à droite et à gauche de son épée rapide comme la foudre. Toujours on l'avait vu, même abandonné de ses compagnons, même couvert de blessures, se battre jusqu'à la victoire.

Un jour, pour attirer sur lui l'attention de l'ennemi, il mit dans son carquois d'étincelantes branches de prunier en fleurs.

Un autre jour, il reçut de son seigneur un casque et un paquet d'encens rare. Il fit brûler l'encens dans le casque, et fit dire au seigneur :

« Si vous apprenez que l'ennemi a pris une tête répandant une odeur d'encens, sachez que Kumagai Naozane s'est battu jusqu'au bout. »

Il aimait à dire : L'homme ne vit pas longtemps, mais son nom subsiste au cours des siècles.

Au combat d'Ichi-no-tani, Kumagai accomplit des prouesses.

Vers la fin de la bataille, il se trouve en face d'un guerrier étrange.

C'est un jeune, très jeune noble, d'une extrême élégance, monté sur un cheval bai clair. Pour aller à la bataille, il a légèrement poudré son fin visage. Il a mis, sur une veste de brocart bleu foncé, une armure de la teinte

des jeunes pousses. Il est coiffé d'un casque à étoiles blanches. Il porte un arc à garnitures de rotin, et dix-huit flèches empennées de queues de héron. Il n'a pas voulu quitter, même pour le combat, l'objet auquel il tient le plus, une flûte en bambou de Chine, que lui a jadis donnée son père et dont il sait jouer délicieusement.

Même, avant d'aller au combat, il a composé quelques vers pour dire adieu à la vie ; il porte sur lui ce petit poème, célébrant le charme des quatre saisons qu'il ne reverra plus, et annonçant que bientôt son corps sera enterré sous la mousse d'Ichi-no-tani… Kumagai crie à ce singulier adversaire :

« Je vous provoque. Venez vous mesurer avec celui que l'on nomme le premier guerrier du Japon, Kumagai Naozane, du pays de Musashi. »

Le jeune homme répond au défi. Il renonce à son arc et à ses flèches, tire son sabre qu'il tient levé au-dessus de sa tête, pousse son cheval contre le cheval de Kumagai.

Les deux guerriers se saisissent à bras-le-corps ; tous deux tombent ensemble de leurs chevaux, et, à terre, roulent l'un sur l'autre, tantôt dessus, tantôt dessous. Mais le vieux guerrier l'emporte rapidement sur son faible adversaire. Il l'immobilise et, pour lui trancher la tête, tire sa dague. Pour l'égorger plus commodément, il lui soulève le casque… Et il se sent soudain envahi d'une émotion étrange… Il pense : « Comment porter le glaive sur ce noble enfant, si jeune et si beau ? »

Il demande :

« Dites-moi de qui vous êtes le fils.

— À quoi bon ? – répond le jeune homme. – Hâtez-vous seulement de me frapper.

— Si je vous tue, si j'abandonne ici votre corps sans savoir qui vous êtes, nul ne vous rendra d'honneurs funèbres. Au contraire, j'aurai soin de vos restes, si je sais qui vous êtes.

— Il faut répondre au mal par le bien, – répond le jeune homme. – Vous allez me tuer ; moi, je vais vous donner la possibilité de vous enorgueillir de votre victoire… Je suis le fils du conseiller maître des bâtiments impériaux, Tsunemori. On me nomme Atsumori. J'ai seize ans.

— Seize ans ! l'âge de mon fils ! »

Kumagai éprouve une sympathie croissante pour ce jeune homme, qui lui rappelle son fils Kojirô, blessé au combat le matin même. Il sent des larmes monter à ses yeux :

« Hélas ! que votre sort est lamentable ! Ayant le même âge que mon Kojirô, vous me devenez cher… Comment vous tuer maintenant ? Je désire vous sauver. Je vais vous laisser libre…

— Non, – répond Atsumori. – C’est une honte pour un guerrier terrassé que de s’enfuir. »

Kumagai réfléchit… Il pense que s’il laisse échapper un pareil adversaire, il perdra à jamais sa réputation de guerrier indomptable… Et puis, même s’il relâche Atsumori, celui-ci n’aura quand même pas la vie sauvée ; il rencontrera d’autres ennemis qui triompheront aisément de sa faiblesse ; et des adversaires grossiers ne rendront à ses dépouilles aucun honneur…

« J’aurais voulu vous sauver, – reprend, d’une voix sourde, Kumagai. – Mais comment faire ? Vous êtes loin de vos amis, entouré d’ennemis auxquels vous ne pourriez échapper…

— Je n’ai pas peur de la mort, – dit Atsumori.

— Je prierai pour votre salut tout le reste de ma vie », dit Kumagai.

Alors, les dents serrées, fermant les yeux, ne pouvant retenir ses larmes, il tranche la tête du bel adolescent, qui s’est résigné héroïquement à son destin.

Après le combat, Kumagai fait envoyer, aux parents d’Atsumori, le corps et la tête de leur fils, sa flûte et le poème trouvé sur son cadavre.

Kumagai avait souvent tué, au cours de son existence guerrière. Il n’en avait jamais ressenti une véritable tristesse. Mais après la bataille d’Ichi-no-tani, un cruel remords étreint le cœur du vieux guerrier.

Sans cesse il voit apparaître devant lui le spectre du beau jeune homme assassiné par lui. Sans cesse il croit voir, sur ses mains, du sang, le sang d'Atsumori.

Alors il fait vœu de ne plus tuer, jamais, de ne plus jamais porter les armes.

Il se retire à Kyôto, au temple de Kurodani, où il se propose de passer ses derniers jours à prier pour sa vaillante victime.

Et il jette ses armes dans l’étang du gracieux jardin qui entoure le temple.

Toute la vie qui lui reste à vivre, il méditera la grande parole du Bouddha :

« Un homme n’est pas noble parce qu’il fait souffrir les créatures vivantes. Celui-là seul est noble qui les prend en pitié. »

« Venez vous mesurer avec celui que l'on nomme le premier guerrier du Japon ! »

Watanabe et la sorcière

AVEZ-VOUS que la sorcière vient encore de tuer un homme, ce matin ?

Affolés, les commerçants du quartier Nord de Kyôto se transmettent la nouvelle d'une boutique à l'autre.

Plusieurs se réunissent dans la rue pour causer de l'événement.

On entend dire :

« C'est effrayant ! Il n'est pas de jour où elle n'assassine un passant !… Que de morts depuis trois mois, depuis qu'elle s'est installée dans la vieille tour à la porte de la ville !…

— L'avez-vous vue ?

— Moi, non. Mais un de mes neveux a pu l'apercevoir et il me l'a décrite… Elle est horrible à contempler. Son visage est d'un gris terreux. Ses cheveux sont toujours en désordre. Elle a un œil très gros, tourné en haut et vers la droite, un œil tout petit tourné en bas et vers la gauche. Et quel nez ! énorme, tordu ! Et quelle bouche ! atroce. Une gueule de bête aux lèvres monstrueuses et sanglantes !…

— Il paraît que, dès qu'un homme passe à portée de la tour, essayant de quitter la ville, ou d'y entrer, elle se précipite sur lui, agitant au bout d'un long bras dégingandé un grand sabre. Toujours elle blesse ou tue le malheureux.

— Un de mes voisins m'a raconté que parfois elle s'élève dans les airs, vole, et, comme un vautour, tombe sur sa proie…

— Avez-vous entendu dire que, si elle déteste ainsi les hommes, c'est parce qu'elle souffre d'avoir été délaissée, ou ridiculisée par eux à cause de sa laideur ? Il paraît que, jadis, elle aurait voulu se marier, et n'a pas rencontré d'homme assez audacieux pour épouser un tel monstre.

— Mais, puisqu'elle est une sorcière, n'aurait-elle pas pu changer son apparence, se transformer en une jolie femme ?

— On dit qu’elle l’aurait pu, mais qu’elle ne l’a pas voulu. Elle voulait être aimée avec le visage que la nature lui a donné. Elle n’y a point réussi. Et pour se venger elle veut faire à tous les hommes le plus de mal possible.

— Qui nous délivrera de cette maudite sorcière ? »

Cependant le daimyô a réuni ses guerriers. Il leur dit :

— Vous savez comme moi qu’une sorcière, installée à la porte de la ville, a commis depuis plusieurs mois de nombreux assassinats. Elle ne laisse passer personne près de la tour qu’elle occupe sans le blesser ou le tuer. La situation devient intolérable. Il faut en finir. J’ai besoin qu’un homme courageux se dévoue pour tous, et qu’il nous débarrasse de la sorcière. Lequel d’entre vous veut accepter cette périlleuse mission ?

Après un moment de silence, une voix retentit :

« Moi ! »

Tous regardent le samurai qui vient de répondre. C’est un guerrier connu pour sa vaillance, un soldat sans peur et sans reproche, Watanabe no Tsuna.

« Je vous remercie, – dit le seigneur. – Demain matin, vous attaquerez la sorcière. »

Le lendemain matin, Watanabe no Tsuna se dirige vers la porte Nord de Kyôto. Il est grand, maigre, le visage bronzé, les yeux ardents. Il a les sourcils froncés, les dents serrées.

Il porte une armure d’acier, des gants de cuir recouverts de fer, un casque en fer muni d’un couvre-nuque. Il tient dans la main droite une longue épée, sa seule arme.

Il pense à son petit garçon de huit ans, qu’il ne reverra peut-être jamais. Il sait que l’enfant est fier d’avoir un père unanimement estimé pour sa bravoure. Si, dans quelques instants, il meurt, il laissera un pur et noble souvenir dans le jeune cœur affectueux.

La sorcière voit venir le guerrier. Elle se réjouit à la pensée de compter bientôt une victime de plus. Elle entrouvre sa porte, avance son bras muni du grand sabre.

Elle a l’habitude de frapper des passants qui s’effraient et reculent dès qu’elle approche. Cette fois, elle est devancée, surprise, par une attaque imprévue… Watanabe s’est jeté sur elle avec tant d’impétuosité qu’elle n’a pas réussi à l’atteindre et n’a même pas pu se défendre. D’un coup d’épée le

samurai a coupé et fait sauter en l’air l’avant-bras droit de la mégère, qui, promptement, rentre dans sa tour.

Watanabe no Tsuma ramasse le bras sanglant et le sabre de la sorcière. Il fait hommage de l’arme au daimyô, son maître. Il rentre à la maison, portant le bras enveloppé dans une étoffe de soie que lui a donnée un admirateur.

Oh ! quelle joie agite le jeune fils du guerrier lorsqu’il revoit son père ! Comme il est fier du nouvel exploit accompli par le héros ! Comme il est désireux de l’entendre raconter le combat, curieux de voir, de toucher le trophée rapporté par le vainqueur !

« Papa, ne voudriez-vous pas me montrer et montrer à ma petite sœur le bras de la sorcière ? Je voudrais tant savoir comment c’est fait, un bras de sorcière ! »

Watanabe no Tsuma fronce les sourcils :

« Non, mon enfant. Je me suis promis à moi-même de ne montrer ce bras à personne. »

Puis c’est la femme du samurai qui, le sachant seul, vient lui adresser une demande :

« Cher époux, vous me feriez le plus vif plaisir en me laissant regarder le bras que vous avez coupé à cette horrible mégère…

— Non, ma chère femme. Je me suis promis de ne montrer ce bras à personne. »

La femme du guerrier aurait bien voulu satisfaire sa curiosité. Elle aurait bien voulu pouvoir décrire à ses amies comment est faite une main de sorcière. Mais elle s’incline devant la volonté de son seigneur et maître.

Dans l’après-midi, une vieille femme demande à voir Watanabe no Tsuna. C’est sa tante qui, jadis, lui a tenu lieu de mère (car, de bonne heure, il avait été orphelin).

Elle est enveloppée d’un grand manteau sombre, qu’elle tient, de sa main gauche, fermé sur sa poitrine.

Elle a un visage d’ivoire clair ; l’expression douce et un peu triste d’une femme qui a connu le malheur au cours d’une longue existence. Mais aujourd’hui, elle se montre joyeuse de revoir son triomphant neveu. Elle lui dit :

« J’ai appris la belle victoire que tu as remportée ce matin… Tous mes voisins, tous les gens de mon quartier célèbrent ta vaillance. On ne parle que de toi. Tu devines si je suis fière… Je viens te féliciter, de tout mon cœur… »

Watanabe s’incline en rougissant légèrement :

« Comme vous êtes bonne, ma chère tante, de vous être dérangée pour venir me dire de si aimables paroles ! »

La tante continue :

« J’ai aussi une prière à t’adresser… Tu vas peut-être t’en étonner… Mais ne sois pas trop surpris… Je suis une vieille femme, et toutes les vieilles femmes sont curieuses… Je voudrais voir et toucher le bras du monstre… »

Watanabe hésite un instant. Puis il répond :

« J’ai refusé de montrer ce bras à ma femme et à mes enfants. Je m’étais bien promis de ne le faire voir à personne… Mais vous, ma chère tante, vous m’avez tenu lieu de mère. On doit tout à ses parents, on ne doit rien leur refuser… Je vais satisfaire votre désir… »

Watanabe no Tsuna va donner l’ordre que personne ne pénètre dans la chambre. Il cherche, rapporte l’avant-bras droit de la sorcière, il ôte l’enveloppe de soie qui le recouvrait ; il l’offre à sa tante, qui saisit l’objet de sa main gauche.

La tante paraît étrangement émue. Elle frissonne en rapprochant de ses yeux le membre rouge de sang desséché.

Elle murmure :

« Je suis bien contente… Je suis bien contente de voir ce bras… bien contente d’avoir ce bras… »

Est-ce une illusion ? Il semble à Watanabe que la voix n’est plus tout à fait celle de sa tante ; qu’une autre personne lui parle, en ce moment…

Et voici : c’est maintenant la face de sa tante qui se transforme… Au doux visage, poli et pâli, de la vieille femme, succèdent un teint grisâtre, des traits heurtés et grossiers, une expression haineuse. Le nez s’allonge et se tord. Un œil s’élargit, se tourne en haut et à droite ; l’autre se rapetisse, se tourne à gauche et en bas…

Plus de doute… Watanabe découvre l’illusion dont il a été victime. L’être qu’il a en face de lui, ce n’est pas sa tante, c’est la sorcière, qui a pris les apparences d’une parente respectée, pour retrouver son bras.

Le guerrier ne dit rien ; pas un trait ne bouge sur son visage. Mais en son cœur il a pris rapidement une décision. L’occasion est bonne pour en finir

avec la mégère…

Watanabe, surpris par cette visite dans le calme de sa demeure, n’a pas d’arme sur lui ; il va dans la pièce voisine chercher sa fidèle épée.

Mais quand il revient, il ne trouve plus personne dans la pièce. La porte de la chambre, la porte même de la maison sont restées ouvertes. Watanabe no Tsuna se précipite : il n’a que le temps de voir s’envoler dans les airs la hideuse sorcière, serrant de sa main gauche, sur son manteau gris, son avant-bras droit, tout rouge…

Deux fables sur les poissons

UTREFOIS la méduse était un poisson comme les autres, avec un squelette cartilagineux, des nageoires et une queue.

Mais, un jour, le Roi des mers chargea la méduse d'une délicate mission.

Il s'agissait d'aller sur la terre chercher un singe dont le foie devait guérir une maladie de la Reine.

Pour décider le singe à se rendre au royaume des mers, il fallait user de ruse, combiner d'habiles mensonges.

Pauvre méduse ! elle était sincère et stupide.

Elle alla trouver le singe ; honnêtement, elle le pria de se rendre, avec elle, au fond des mers, et lui avoua qu'alors on lui enlèverait le foie, destiné à opérer une guérison miraculeuse.

Le singe, à ces paroles, bondit dans un arbre, et se sauva de branche en branche.

La méduse dut revenir sans la proie attendue.

Le Roi des mers, furieux, fit rouer de coups la pauvre méduse, jusqu'à ce qu'elle fût réduite en une masse gélatineuse, informe et molle, comme elle est aujourd'hui.

Autrefois, l'holothurie, ou bêche-de-mer (c'est un échinoderme, utilisé comme comestible en Extrême-Orient), n'avait pas la bouche fendue qui la caractérise aujourd'hui.

Mais, un jour, la déesse Uzume, accompagnant le fils des Dieux, voulut obtenir pour lui le dévouement fidèle de tous les poissons.

Elle réunit tous les êtres munis de nageoires et leur demanda :

« Voulez-vous respectueusement servir l’auguste Fils des Divinités célestes ? »

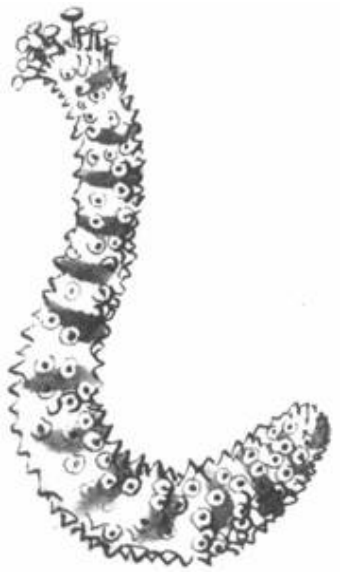
À ces mots, tous les poissons s’inclinèrent ; tous promirent de respectueusement servir le Fils des Dieux.

Un seul poisson se tut : l’holothurie.

La céleste Uzume tira son petit poignard et dit : « Ah ! voilà une bouche qui ne donne pas de réponse ! »

D’un coup de poignard, elle fendit cette bouche qui avait eu le tort de rester close.

Voilà pourquoi l’holothurie a aujourd’hui la bouche fendue.



CONTES ET LÉGENDES DES TEMPS MODERNES

Le chat-vampire

PAS feutrés, le gros chat noir se glisse dans le jardin où le prince de Hizen Nabeshima et sa favorite O Toyo ont l'habitude de se promener. Il se cache dans un fourré, où, seuls, décèlent sa présence ses yeux phosphorescents.

Le prince arrive, grand et de noble allure ; son visage brille de santé ; sa joie éclate en fiers sourires. À ses côtés marche la belle O Toyo, célèbre par son esprit autant que par son charme. La taille élancée, le corps un peu grêle, elle a la face allongée que l'on juge d'une distinction tout aristocratique, le teint clair, les yeux très obliques, le nez fin, la bouche minuscule. Elle porte un luxueux *kimono* brun, coupé d'un *obi* de brocart gris.

Le *kimono* est la robe traditionnelle des Japonais et *l'obi* est la ceinture.

Tous deux parcourent lentement le beau jardin, où les arbres, les arbustes, les arbres-nains, le sable, les pierres, les rochers, un étang, un ruisseau, des ponts, des lanternes de pierre, des pavillons, de petites chapelles sont harmonieusement disposés, ordonnés comme en un tableau. C'est en ce moment la saison des glycines : des rameaux longs de vingt, de trente mètres, portent d'énormes grappes blanches ou violacées ; on dirait une cascade de fleurs.

Érudite, O Toyo cite un poème du VIIIe siècle :

Déjà les fleurs de glycine
Se reflètent
Dans l'étang ;
Qu'attends-tu pour chanter,
Coucou ?

Le prince et la favorite se regardent en souriant. Ils se sentent tout particulièrement heureux de vivre.

Ils ne se doutent point qu'un gros chat noir les observe de ses yeux phosphorescents, puis, à quelque distance, les suit de son pas feutré.

« Bonsoir, mon cher seigneur », dit la belle O Toyo.

Elle se retire dans ses appartements, se couche et s'endort.

Son sommeil est troublé par un cauchemar. Elle rêve qu'un assassin guette son seigneur, se jette sur lui. D'émotion elle s'éveille. Il est minuit.

Ouvrant les yeux, qu'aperçoit-elle dans l'obscurité ? Deux points lumineux, passant par toutes les nuances du grisâtre, du bleuâtre, du jaune, du vert. C'est le chat noir qui s'est glissé dans sa chambre, s'est accroupi près d'elle, fixe sur elle ses yeux d'opale.

Est-ce le rêve d'il y a un instant qui a troublé, énervé O Toyo ? En face de l'élégant animal elle est prise d'une incompréhensible terreur. Elle tremble, elle sent son cœur battre avec violence, son corps se couvrir de sueur. Elle ouvre la bouche pour appeler au secours ; mais sa gorge se serre ; aucun son ne peut sortir de ses lèvres.

Elle n'a, d'ailleurs, pas le temps de faire le moindre geste : le chat noir lui saute à la gorge, et, de sa gueule et de ses pattes, l'étrangle instantanément.

Le chat noir est doué d'une force démoniaque : il traîne dans les couloirs du palais le cadavre bleui de celle qu'il a tuée ; il l'emporte à travers le jardin, sans laisser de ce passage aucune trace ; il l'enterre dans un lieu secret.

Il retourne dans la chambre vide. Et là, par magie, il se transforme en celle qu'il vient d'assassiner.

Nul ne s'apercevra de la métamorphose, tant la nouvelle O Toyo ressemble à l'ancienne. Elle est, seulement, plus souple encore, parée d'une grâce toute féline. Et quelquefois ses yeux sombres ont des éclats phosphorescents.

Le prince se sent de plus en plus épris de sa compagne favorite. Quels doux entretiens ils ont ensemble ! Quelles promenades délicieuses, parmi les fleurs et les lanternes, sur les allées sablées et sur les ponts gracieux du noble jardin !

Mais voici que le prince tombe malade. Sans qu'aucun de ses organes apparaisse atteint, ses forces déclinent. Son visage devient livide. Son intelligence perd sa lucidité. Il souffre sans raison d'une perpétuelle sensation de fatigue ; et de brusques accès de somnolence s'emparent de lui.

Les médecins sont appelés. Ils étudient le cas avec l'air sérieux qui convient et la gravité d'usage. Ils diagnostiquent une maladie de langueur. Les uns prescrivent des massages, et les autres des tisanes. Mais aucun traitement ne se révèle efficace.

Au contraire, le mal s'aggrave. La nuit surtout est terrible : le prince est victime de rêves affreux que, d'ailleurs, il oublie au réveil, mais qui le laissent épuisé. Une nuit, on l'entend pousser des cris atroces.

La princesse sa femme consulte les conseillers intimes. On décide de faire veiller le prince par cent serviteurs.

Mais, – ô prodige ! – dès le premier soir, tous les gardiens se sentent envahis d'une étrange torpeur : leur tête dodeline, leurs yeux se ferment ; l'un après l'autre, chacun s'endort.

Trois nuits de suite, le même accident se renouvelle.

Les nuits suivantes, on change les gardes ; les nouveaux gardes, eux aussi, en dépit de leurs efforts, succombent à un invincible sommeil.

Les conseillers intimes du prince de Hizen décident de veiller eux-mêmes leur seigneur. Ils s'installent auprès de lui. Tout à coup, comme si une main puissante passait sur leur visage, leurs paupières se ferment. Au matin, tout honteux, ils s'aperçoivent qu'eux aussi se sont endormis.

Et toujours les forces du prince vont en diminuant. On dirait que, chaque nuit, un peu de son sang s'écoule ; et pourtant son corps n'est atteint d'aucune blessure visible.

Un gros chat noir les observe de ses yeux phosphorescents.

Les conseillers intimes se demandent si leur seigneur n’est pas victime d’une influence diabolique. Peut-être un mauvais esprit vient-il, la nuit, torturer le prince et lui ravir ses forces ?

Contre ce mal étrange, des prières seraient peut-être plus efficaces que des remèdes. Le conseiller Isahaya Buzen va demander ces prières à Ruiten, le premier bonze du temple Miyô In.

Ruiten promet son aide. Tous les soirs, il supplie les Dieux de guérir le prince.

Une nuit, au moment où il cesse ses prières, il entend quelque bruit venant d’un puits proche du temple. Il entrouvre la paroi qui clôt sa demeure. Les chambres japonaises sont entourées par des parois glissantes, consistant en cadres de bois recouverts de papier transparent.

À la lumière de la lune, le moine aperçoit un simple soldat, très jeune, qui, après s’être purifié par des ablutions, au puits du temple, s’incline devant une statue du Bouddha.

Dans le silence nocturne, où les voix portent au loin, il entend l’homme prier pour le salut du prince de Hizen.

Le bonze est ému de voir un humble militaire animé d’un tel esprit de fidélité envers son chef. Il interpelle le soldat quand celui-ci a fini ses prières et le fait venir dans son appartement.

L’homme d’armes, un peu intimidé, s’incline très bas devant le haut dignitaire religieux.

Il répond courtoisement à ses questions :

« Je m’appelle Itô Sôda, et sers dans les troupes du prince. Je suis prêt à donner ma vie pour mon seigneur. Je voudrais pouvoir le soigner ; mais mon humble rang m’interdit d’être admis en son auguste présence. Aussi je me borne à prier pour lui le Bouddha et les autres Dieux.

— Vous êtes bien jeune, – dit Ruiten, – mais votre âme est loyale comme celle d’un vieux chevalier… Je vous admire… Savez-vous de quel mal mystérieux souffre le prince ? Savez-vous que, chaque nuit, il est victime de rêves atroces, épuisants, tandis que ses gardiens cèdent à un étrange besoin de dormir ?

— Peut-être y a-t-il là quelque maléfice. Peut-être résisterais-je au sommeil et découvrirais-je la cause du mal…

— Je parlerai de vous au premier conseiller, – dit le moine. – Je lui demanderai de faire appel à votre dévouement, comme vous le désirez.

— Oh ! merci ! merci ! Que vous êtes bon ! et que je vous suis reconnaissant ! Dites-lui bien, surtout, que je ne demande ni avancement ni récompense. La guérison de mon seigneur est le seul objet de mes vœux.

— Revenez me voir demain soir. Je vous conduirai chez le premier conseiller du prince. »

Le lendemain Ruiten se rend avec Itô Sôda chez Isahaya Buzen.

Laissant le militaire à la porte, il va exposer au premier conseiller le désir du jeune homme.

« C'est impossible, – dit Isahata Buzen. – Comment autoriser un homme aussi humble à s'approcher du prince ?

— Consentez au moins à le voir et à lui parler », − demande Ruiten.

Isahaya Buzen fait venir le jeune homme. Il ne résiste pas à son expression de candeur, de fidélité et de vaillance. Il promet de faire, dès le lendemain, appel à lui.

La nuit suivante, Itô Sôda figure parmi les gardes chargés de veiller le prince, et qui entourent sa couche. Vers dix heures, il voit ses camarades s'endormir l'un après l'autre. Il sent aussi ses paupières lourdes de sommeil.

Alors il exécute un projet antérieurement conçu et minutieusement préparé. Il pose sur les nattes une feuille de papier huilé (même pour rendre service au prince, il ne faut pas souiller de sang son auguste chambre). De son petit couteau, il fait dans son genou une profonde entaille. La douleur le tient éveillé.

Cependant, la main magique passe encore sur ses paupières, comme pour les fermer. Alors il retourne le couteau dans sa blessure, pour que la vive souffrance chasse le sommeil. Il recommence chaque fois qu'il risque de s'endormir.

Il réussit, lui seul, à garder les yeux ouverts.

Minuit. Les portes glissent sur leurs rainures, sans bruit, comme magiquement. Une femme d'une merveilleuse beauté pénètre dans la pièce.

Avec la souplesse fluide d'un félin, elle glisse parmi les corps de gardes endormis. Elle est toute proche du prince ; elle se penche vers lui ; elle va, de ses lèvres tendues, baiser le corps du seigneur, ou bien, – qui sait ? – peut-être sucer son sang, et avec son sang, sa vie…

Tout à coup, ses yeux phosphorescents voient, dans l'ombre, luire les prunelles d'Itô Sôda.

Elle se redresse, se tourne vers le jeune homme, et lui dit à voix basse : « Qui êtes-vous ? Je n'ai pas l'habitude de vous voir ici.

— On me nomme Itô Sôda. Je suis pour la première fois de garde ici.

— Tous dorment, et vous seul avez les yeux ouverts ! J'admire votre vigilance !

— Oh ! ne me louez pas ! J'ai grand sommeil.

— Mais comment pouvez-vous être éveillé ?… Qu'est-ce donc ? Le sang coule de votre genou ?

— Je me suis blessé volontairement afin que la douleur m'empêche de dormir.

— Je vous admire de plus en plus. Vous méritez toutes les louanges.

— Oh ! ce n'est qu'une égratignure ! Il ne vaut pas la peine d'en parler ! Je ferais bien plus pour mon chef si je pouvais.

— Vous êtes un soldat modèle et un parfait serviteur. »

L'adorable jeune femme adresse à Itô Sôda le plus exquis des sourires.

Jamais l'humble militaire n'a vu une femme aussi belle lui témoigner une telle sympathie. Il se sent profondément troublé, se demande s'il ne va pas être ensorcelé. Il y a dans certains sourires un charme (au double sens de ce mot).

Espérant avoir séduit, et vaincu le garde, la mystérieuse créature se tourne vers le prince :

« Comment va, cette nuit, notre cher seigneur ? »

Elle se penche à nouveau sur le corps du prince Nabeshima.

Mais Itô Sôda a résisté au charme du sourire comme à la magie du sommeil. Lui aussi s'est dressé, silencieusement, s'est approché du prince. Et il se montre tout prêt à écarter l'ensorceleuse.

À pas feutrés, la belle dame tourne autour de la couche du prince. Mais chaque fois qu'elle veut s'en approcher de trop près, elle en est empêchée par le regard menaçant du jeune soldat.

Enfin, elle renonce, et se retire. Les cloisons servant de porte, glissant dans leurs rainures sans bruit, s'ouvrent devant elle et se referment sur elle comme magiquement.

Au matin les gardes s'éveillent. Ils admirent la vaillance de leur jeune camarade, qui seul a fait son devoir au prix d'une vive douleur ; ils

rougissent de n’avoir pas eux-mêmes conçu cette idée ou manifesté ce courage.

Itô Sôda se rend chez Isahaya Buzen et lui conte comment s’est passée la nuit. Il est chaleureusement félicité. Il juge qu’il reçoit la plus précieuse récompense, lorsqu’il entend dire que, pour la première fois depuis longtemps, le prince de Hizen a eu la satisfaction de se sentir reposé après une calme nuit.

Le lendemain, Itô Sôda est encore de garde. À minuit, les portes recommencent à s’ouvrir. La belle jeune femme (on a expliqué au soldat que c’est O Toyo) s’avance comme la veille ; elle parcourt la chambre du regard ; mais, quand elle voit ouverts les yeux du veilleur fidèle, elle n’insiste pas, et se retire à pas feutrés.

Les nuits suivantes, elle ne revient pas. D’ailleurs, les gardes ne s’endorment plus. Le prince reprend force et vie. Tout le palais est en fête.

On impose à Itô Sôda un grade d’officier et le don d’une belle propriété.

Cependant le vaillant jeune homme estime qu’il n’a pas fini sa tâche. Il va trouver Isahaya Buzen.

« Les amis et les fidèles serviteurs du prince, ne pourront être, – dit-il au conseiller, – tout à fait rassurés que quand tout danger aura pour lui disparu. »

Isahaya Buzen approuve. Itô Sôda continue :

« Notre prince était certainement victime de maléfice. Si tous ses gardes toujours s’endormaient, n’est-ce point parce qu’on leur avait jeté un sort ?

— C’est certain.

— Or, pendant ma garde, une seule personne est venue dans la chambre de notre seigneur : c’est O Toyo. Dès qu’elle a cessé d’y venir, le prince a cessé d’être malade… Je suis désolé de porter une si grave accusation contre une personne pour qui notre maître paraît avoir le plus vif attachement. Mais, pour moi, je n’ai aucun doute. La créature démoniaque responsable de la maladie du prince, c’est O Toyo.

— Je commence à le croire, à le craindre, – répond à voix basse Isahaya Buzen. – Je demanderai l’avis des autres conseillers. Revenez me voir demain. »

Le lendemain, Isahaya Buzen apprend à Itô Sôda que, discrètement interrogés, tous les conseillers du prince ont été d’accord pour accuser

O Toyo.

« Eh bien ! pour sauver le prince, il faut faire disparaître cette créature démoniaque, – s'exclame Itô Sôda. – Donnez-moi l'autorisation de la détruire, et je la tuerai, aujourd'hui même. Je vous demanderai seulement de placer huit gardes devant la porte de sa chambre, pour l'empêcher de fuir. »

Le même soir, Itô Sôda fait annoncer à O Toyo qu'il lui apporte, dans une petite boîte laquée, un message du prince.

On l'introduit auprès de la favorite.

« Donnez, donnez vite. Pourvu que mon cher seigneur ne soit pas de nouveau malade !

— Non, il n'est pas malade… Mais condescendez à lire cette lettre et à me confier la réponse. » Pendant que O Toyo ouvre la boîte contenant le message, le guerrier tire son épée. Mais la belle dame se méfie : elle bondit en arrière ; elle saisit une petite hallebarde à hampe de laque noire rehaussée d'or, et engage la lutte. Tout en se battant, elle s'écrie :

« Comment osez-vous attaquer une dame de la cour, et la plus aimée du seigneur ? Je vous ferai chasser du palais… »

Mais, d'un coup de sa bonne lame, Itô Sôda fait tomber la hallebarde ; d'un autre coup, il tranche la tête d'O Toyo.

Et voici : sur le sol gît, non le cadavre d'une jeune femme, mais tête coupée…, un gros chat noir ; – le chat-vampire qui, pendant tant de nuits, était venu boire le sang du prince Nabeshima, et dont, seule, avait triomphé la vaillante fidélité d'Itô Sôda.

Les quarante-sept Rônins

U commencement du XVIIIe siècle, – c'est l'époque où se passe ce récit, – le Japon est dirigé, en fait, par une sorte de vice-roi que l'on nomme le *shogun*. Depuis des siècles, le *mikado*, l'empereur de droit divin, le descendant de la Déesse du Soleil, qui réside à Kyoto, laisse tous les pouvoirs effectifs au shôgun, qui réside à Yedo (l'actuelle Tôkyô).

Au début de chaque année, le shôgun envoie à la Cour impériale de Kyôto un messager qui a mission de présenter ses hommages et ses vœux. L'empereur répond par l'envoi de quelques délégués qui viennent à Yedo remercier le shôgun.

La venue de ces délégués est l'occasion de grandes fêtes. Le shôgun choisit, parmi les nobles, deux fonctionnaires chargés de recevoir les représentants de l'empereur avec les honneurs que prescrit une minutieuse étiquette.

En 1701, le shôgun Tokugawa confie cette importante mission à deux jeunes nobles de province, Asano Takumi-no-kami, seigneur du château d'Ako dans la province d'Arima, et Date Sakyô-no-suke, seigneur du château de Yoshida dans la province d'Iyo.

Ces deux seigneurs sont fiers d'avoir été distingués par le maître du pays, qui représente le souverain, mais ils redoutent de n'être point à la hauteur de leur tâche : ils craignent de ne pas connaître assez bien les règles de l'étiquette appliquées à la Cour. Ils refusent d'abord, par modestie, l'honneur qui leur est fait. Le shôgun leur ordonne d'accepter cette fonction. Il leur promet qu'ils seront guidés en cette tâche délicate. Ils recevront instructions et conseils d'un noble plus âgé, qui a souvent participé à des cérémonies de ce genre, le chambellan honoraire Kira-Kôzukeno-suke.

Kira est un fonctionnaire estimé de ses chefs, qui l'ont toujours trouvé prêt non seulement à exécuter tous leurs ordres, mais encore à satisfaire

tous leurs désirs, même à deviner leurs intentions secrètes. Mais autant il se montre docile, empressé, servile même à l'égard de ses supérieurs, autant il est vaniteux, méprisant, arrogant à l'égard de ceux qu'il juge au-dessous de lui. Devant les uns, il se courbe, il rampe ; devant les autres, il se gonfle et s'étale. La correction de ses manières dissimule une âme basse et avide ; avide de ce qu'on nomme les honneurs ; avide surtout de richesses.

Kira se gonfle et s'étale, le jour où il attend les jeunes nobles qui doivent lui demander conseil. Il porte haut la tête recouverte de l'*eboshi*, le chapeau en gaze laquée, recourbé en arrière, qui convient à son rang. Son grand corps se pavane dans une robe de cour en brocart bleu-foncé.

À ses côtés, un suivant, Bannai, s'essaie à imiter l'allure arrogante de son maître.

Arrivent les deux jeunes seigneurs, en tenue correcte mais plus simple. Le visage d'Asano exprime une précieuse harmonie d'énergie et de douceur, de dignité et de modestie. La bonne volonté, le désir de bien faire se lisent sur le visage de Date.

Tous deux s'inclinent longuement devant le vieux seigneur, qui leur rend leur salut avec quelque négligence, d'un air protecteur.

« Nous commencerons dès demain les leçons que je dois vous donner, à vous, jeunes nobles de province, – leur dit-il avec arrogance. – Je crains d'avoir grand-peine à vous former aux usages de la capitale ; vous ne devez guère obéir aux convenances dans vos lointains châteaux… Je frémis à la pensée de toutes les fautes que vous risquez de commettre, ici, à la Cour du shôgun, où se conservent les plus aristocratiques traditions. »

Les deux seigneurs saluent et se retirent, non sans avoir entendu Kira dire à Bannai sans presque baisser le ton :

« Qu'ils ont l'air embarrassé ! Qu'ils sont grotesques ! Je ne peux m'empêcher de rire en les regardant ! À la réception des délégués impériaux ils agiront avec toute la correction d'un jeune chien fou sur un toit ! »

Bannai s'esclaffe aux paroles de son maître.

Les deux seigneurs ont pâli sous l'outrage. Se dominant, ils n'osent confier l'un à l'autre la colère qui fait frémir leurs cœurs. Ils se séparent sans avoir échangé aucune impression sur le singulier accueil que leur a fait Kira.

Date appelle son conseiller intime, Honzô.

Après lui avoir fait promettre le secret, il lui avoue l'affront qu'il vient de subir :

« Je me suis dominé, – dit-il, – parce que je me trouvais dans le palais du shôgun, où il est interdit de tirer l'épée, sous peine de mort. Mais je sais bien que je ne supporterai pas une fois de plus une attitude aussi insultante. Si Kira recommence à me traiter comme il l'a fait, je le tuerai… Peu importe que je doive ensuite perdre la vie : j'aurai sauvé mon honneur. J'aurai accompli mon devoir envers mon épée de guerrier : elle ne peut rester au fourreau quand son maître est couvert d'outrages… »

Honzô feint d'approuver le jeune seigneur. Mais ensuite il réfléchit au moyen de le sauver. Il sait que Kira est avide et avare ; il compte utiliser cette passion pour agir sur le vieux noble.

Sans le dire à Date, il réunit tout l'argent qu'il peut trouver, et il achète de coûteux présents.

Il se fait annoncer chez Kira, le remercie des conseils que son maître devra à la précieuse expérience du chambellan honoraire, puis, au nom de la femme et des vassaux de son seigneur, il lui remet trente rouleaux d'étoffes et cinquante lingots d'or ; il glisse aussi quelque argent dans la main de Bannai.

Kira, ébloui, déclare qu'il serait incorrect de repousser ce cadeau ; il charge Honzô de remercier la femme et les vassaux de Date…

Malheureusement, Asano n'a pas auprès de lui un conseiller aussi habile. Il juge convenable de faire un présent à celui qui va l'instruire ; mais il estime courtois d'envoyer un cadeau ayant une valeur de beauté plutôt qu'un haut prix. Il fait porter une boîte en laque du grand peintre Kôrin. Comparant la valeur marchande de ces présents, Kira a, devant l'objet d'art, un sourire de mépris.

Le lendemain, Date arrive le premier au rendez-vous. Il a le sourcil froncé et met parfois la main à la poignée de son épée. Kira s'avance vers lui, plein d'amabilité, et se hâte de lui dire :

« Vous venez de bonne heure ; je vous félicite de votre zèle… Excusez-moi d'avoir été bien peu poli envers vous hier. Je suis quelquefois de mauvaise humeur. Il ne faut pas m'en vouloir. Et puis j'ai tenu à éprouver

votre patience… Mais je désire aujourd'hui vous présenter mes excuses. C'est moi qui vous demande pardon…

— Je vous demande pardon aussi », ajoute Bannai. Date ne peut que s'incliner devant ces manifestations de courtoisie.

Quelques instants après arrive Asano.

Kira le regarde avec hauteur :

« Vous êtes en retard. Le seigneur Date était en avance, lui. Vous êtes en tout son contraire. Ignorez-vous que l'exactitude est le premier devoir de politesse ? Pour quelle raison êtes-vous ainsi en retard ? Êtes-vous resté chez vous à boire du sake ? » (C'est-à-dire de l'alcool de riz.)

Asano pâlit ; mais il a encore la force de dominer sa colère. Il s'excuse de son retard.

Au cours des leçons qui suivent, toujours Kira avantage Date. Dans l'intimité, il lui prodigue les conseils les plus utiles. Au contraire, il laisse Asano dans l'ignorance des plus importantes règles de l'étiquette ; il s'attache à lui faire commettre des méprises pour assurer sa disgrâce.

Maître de lui, Asano ne révèle rien des sentiments qui l'animent. Il fait effort pour rester déférent envers le vieux noble sous la direction duquel le shôgun l'a placé. Il juge que tel est son devoir, et il a l'habitude de toujours faire ce qu'il estime son devoir. Mais Kira interprète mal cette attitude : il y voit de la timidité, de la lâcheté ; il éprouve, à humilier cet inférieur qui toujours s'incline, un plaisir de plus en plus vif…

Les envoyés impériaux sont arrivés. Ce matin, les nobles les attendent dans cette partie du palais que l'on nomme *le Salon des pins :* sur les murs, de magnifiques panneaux laqués représentent, sur un fond d'or, des arbres verts aux branches pittoresquement tordues.

Devant les nobles assemblés, Kira aborde Asano : « Comme vous êtes perdu dans cette cour, petit noblaillon de province ! Vous étiez, dans votre château lointain, comme une carpe dans un puits. La carpe pense qu'il n'y a pas d'endroit plus beau en ce monde que son puits de trois ou quatre pieds car elle ne connaît rien d'autre… Mais quelqu'un qui cure le puits l'enlève dans un seau, et, par mégarde, la jette dans une rivière. La carpe est, d'abord, enchantée de se trouver dans une grande, grande rivière, – (Kira, étendant les mains pour montrer la largeur de la rivière, frappe la poitrine d'Asano) – ; mais, dans sa joie, elle ne sait où se diriger, et, toc ! la voilà

qui se heurte contre le pilier d'un pont, et qui crève… Ha ! hi ! hi ! vous êtes une carpe de cette espèce ! Pauvre carpe de petit noble provincial ! »

Cette fois, Asano ne se contient plus. Élevant la voix, il s'écrie :

« Est-ce moi que vous comparez à une carpe, moi, Asano Takumi-no-kami, seigneur d'Ako ? »

Kira ne répond pas à la question. Il se contente de sourire dédaigneusement. Mais il n'abandonne pas sa victime :

« Le ruban de mon soulier est défait, – dit-il à Asano. – Attachez-le… Mais vous ne savez même pas faire ce que sait faire le moindre serviteur, vous, petit rustre de campagne. »

C'en est trop : Asano tire son épée, en frappe le front de son insulteur. Mais le coup est amorti par la coiffure de cour. Kira n'est que légèrement blessé. Il tombe sur le sol. Asano le frappe encore à l'épaule. Kira se relève, se sauve. Asano le poursuit. Plusieurs seigneurs s'interposent, arrêtent le jeune homme :

« Malheureux, ignorez-vous qu'il est, sous peine de mort, interdit de tirer l'épée dans le palais du shôgun ? » Asano ne l'ignorait point ; mais il a préféré sauvegarder son honneur au prix de sa vie. Une noble fierté illumine son visage…

Le shôgun, irrité qu'un tel incident se soit produit au moment même où sont présents les envoyés impériaux, et par la faute de l'un des seigneurs chargés de les accueillir, nomme immédiatement un autre noble à la place d'Asano. Il ordonne que celui-ci soit conduit dans la demeure de Tamura Sakyô-dayû, seigneur du château d'Ichi-no-seki, à Yedo, et confié à sa garde.

On fait avancer le palanquin recouvert d'un grillage qui sert à transporter les criminels de haut rang. Asano y monte, fort calme. Il va, en la résidence imposée, attendre son destin.

Quelques jours plus tard, au château d'Ichi-no-seki, un envoyé du shôgun est annoncé. Il s'avance, grave, solennel.

Asano le reçoit vêtu de la casaque à longues manches, l'*haori*, qui était à la mode alors. Il le salue et lui dit :

« Je vous remercie d'être venu de la part du shôgun. J'écouterai humblement le message que vous voulez bien m'apporter. Ensuite, je vous demanderai la permission de vous offrir quelques rafraîchissements.

— C'est une aimable pensée, – répond le délégué.

— Mais peut-être le liquide aura-t-il quelque peine à passer dans votre gorge quand vous aurez entendu l'ordre de Sa Seigneurie.

— Parlez. Je suis prêt à tout.

— Pardonnez-moi d'exécuter la triste mission qui m'a été confiée. Voici ce que j'ai le regret de vous apprendre. Pour avoir donné cours à un ressentiment tout personnel en tirant l'épée dans le palais du shôgun sans tenir compte du lieu où vous étiez, en dépit de la haute fonction que vous deviez exercer ; pour avoir attaqué et blessé Son Excellence Kira Kosuke-no-suke, Chambellan honoraire, vous êtes condamné à mort. Par grâce spéciale, vous ne serez pas pendu ; mais vous êtes invité à faire *harakiri*. »

Le *harakiri* ou *seppuku* était, dans l'ancien Japon, la forme honorable du suicide : elle consistait à se tuer en s'ouvrant le ventre. On se faisait au ventre une petite incision de six à sept pouces en ligne horizontale, quelquefois en croix ; ensuite, comme cette incision n'amenait pas la mort, on se frappait, avec le même poignard, au cou ; ou bien on faisait signe à un parent ou un ami, convié pour la circonstance, qui, d'un coup de sabre, tranchait la tête de la victime volontaire.

Une étiquette rigoureuse déterminait le vêtement à porter en cette circonstance et tous les gestes qu'il convenait d'accomplir alors. Le maître des cérémonies militaires enseignait à tout guerrier la façon dont il devait se vêtir, s'asseoir pour faire *harakiri*, saluer l'assistant ou les spectateurs, se dévêtir, prendre le poignard, faire à son second le signe requis.

L'envoyé du shôgun ajoute :

« Votre domaine sera confisqué. Vos vassaux devront se disperser. »

Asano salue, sans aucun trouble. Même, il sourit : « Je m'attendais à cette condamnation. Je suis prêt. »

Il se lève, ôte son sabre, quitte son long vêtement à la mode, et apparaît dans le costume prescrit pour la funèbre cérémonie : robe blanche (le blanc est, au Japon, la couleur du deuil) ; sur ce vêtement ne figurent plus les emblèmes habituels de la famille.

« J'admire votre courage, – dit l'envoyé du shôgun.

— Je dois rester ici pour assister à l'exécution. Mais vous pouvez prendre tout le temps nécessaire pour vous préparer à la mort ; vous pouvez adresser à vos amis et vassaux les instructions que vous désirez leur transmettre.

— Mon seul regret, – répond Asano, – est de n’avoir pas tué Kira. Mon seul désir est de m’entretenir un instant avec mes pages Kataoko et Sempei. »

L’envoyé du shôgun accorde au condamné cette dernière faveur.

Les pages ont les yeux humides quand Asano leur adresse ses dernières paroles :

« Vous allez dans un instant assister à ma mort… Je te remercie, Kataoko, d’avoir déjà porté au château d’Ako le message annonçant l’incident du *Salon des pins*, et d’être si vite revenu te mettre à ma disposition, c’est-à-dire prendre congé de ton maître… Maintenant, c’est toi, Sempei, que je charge d’aller le plus vite possible communiquer la nouvelle de ma mort au chef de mes vassaux, le gérant de mon château, Oishi Kura-no-suke. Tu lui porteras le poignard avec lequel je vais mettre fin à mes jours. Tu lui diras que je meurs assassiné par mon ennemi Kira. Il comprendra son devoir.

— Nous vous remercions, seigneur, du grand honneur que vous nous faites, – répondent les jeunes pages, en réprimant les larmes qu’ils sentent prêtes à couler de leurs yeux. – Nous tâcherons d’être dignes de vous. »

Maintenant, Asano est prêt à mourir. On apporte un plateau en bois naturel, sur lequel se trouve un poignard long de neuf pouces, enveloppé d’un papier blanc. Asano, très calme, s’incline une dernière fois devant l’envoyé du shôgun ; il s’assied devant le plateau, entrouvre le vêtement blanc qui voile son corps, prend le poignard, comme il convient, par le milieu de la lame, se fait au ventre l’incision requise, puis enfonce en sa gorge le poignard déjà ensanglanté, et tombe en avant, perdant le souffle…

Pendant que les serviteurs rendent au cadavre de leur seigneur les honneurs funèbres, puis vont l’ensevelir au cimetière de Sengakuji, le page Sempei, en grande hâte, parcourt les cent cinquante lieues qui séparent de Yedo le château d’Ako. En quatre jours et demi, il fait le trajet.

Sur la route, un peu avant d’arriver, il doit traverser son village. Il ne veut point être retardé dans sa mission en allant saluer ses parents… Mais qu’aperçoit-il ? Un rassemblement ; des prêtres bouddhistes, la tête rasée et nue, aux chapes de brocart écarlates ; des porteurs en robe bleu foncé ; ce qu’ils portent, c’est un cercueil, ce cercueil étroit et cubique où le corps est accroupi, la tête contre les genoux…

Sempei, toujours courant, jette un coup d'œil sur le cortège funèbre. Il y reconnaît des amis, des parents, son père même. Il ne peut s'empêcher de demander de qui sont ces funérailles. Hélas ! c'est sa mère qu'on enterre ! Sempei est bouleversé de chagrin. Mais il connaît son devoir : son devoir est d'accomplir le plus vite possible sa mission… Alors il s'incline profondément devant le cercueil, retient ses larmes, reprend sa course vers le château.

Sempei ne s'arrête que lorsqu'il a transmis la triste nouvelle à Oishi Kura-no-suke, le chef des *samurais*, vassaux d'Asano. Celui-ci est un Japonais de type plutôt populaire ; il a le corps trapu, le crâne arrondi, le teint foncé, les pommettes saillantes, la bouche largement fendue. L'énergie s'exprime en son visage : on sent en lui une force exceptionnelle, qui peut utiliser à son service une intelligente habileté.

Oishi, en apprenant la mort de son maître, convoque au château d'Ako les trois cents samurais d'Asano. Devant eux, il brûle de l'encens à la mémoire du mort.

Puis il consulte l'assemblée sur ce qu'il convient de faire.

« Nous ne pouvons pas, – dit l'un, – livrer le château au shôgun, qui a condamné à mort notre chef.

— Oui, – dit un autre, – défendons le château ; défendons-le jusqu'à la mort.

— Mais, – répond Oishi, – pensez-vous vraiment que votre devoir soit de vous révolter contre le shôgun ? Croyez-vous obéir ainsi à la volonté de notre chef ? Est-ce par un tel acte que nous apaiserons son esprit ? Est-ce le shôgun qui était l'ennemi de notre maître ? Est-ce lui qui doit être notre ennemi ? N'est-ce pas plutôt Kira ?

— Oui, oui, – disent d'autres vassaux. C'est Kira qu'il faut aller attaquer dans son château.

— Le moraliste l'a bien dit, – ajoute un samurai plus lettré que les autres – : *on ne peut vivre sous le même ciel que l'insulteur de son chef.* À plus forte raison quand cet insulteur en est, par surcroît, l'assassin. Le devoir de vengeance s'impose, immédiatement…

— Mais, – objecte encore Oishi, – Kira, vous le savez, est lâche : il doit se tenir sur ses gardes. Nous ne pourrons pas, de vive force, nous emparer de son château ; or, ce serait nécessaire pour atteindre sa personne…

Les vassaux, découragés, se bornent à décider qu'ils ne résisteront point à l'envoyé du shôgun, quand celui-ci viendra prendre possession du château.

Maintenant, ils doivent se disperser. Ils cessent d'être les samurais d'un daimyô ; ils deviennent des chevaliers sans maître, des *rônins*.

Cependant, Oishi a profité de la réunion pour connaître, ou deviner, les sentiments des vassaux et pour apprécier leur énergie. À une cinquantaine d'entre eux, il demande de ne point se disperser avant d'avoir reçu ses instructions.

Il fait faire à Yedo, où réside Kira, une rapide enquête. Il apprend que le lâche seigneur, redoutant la vengeance des amis et vassaux de sa victime, a fait fortifier son château, afin de le rendre imprenable. Une garde nombreuse en assure la défense, dirigée par le beau-père du châtelain. Personne n'est employé chez Kira, même comme simple domestique, s'il n'est pas né sur son propre domaine, ou, du moins, si une sévère enquête ne garantit pas sa fidélité. Les portiers doivent arrêter, minutieusement interroger, puis surveiller tous les arrivants. Les marchands eux-mêmes se voient interdire l'accès sinon du jardin, du moins de la maison.

Oishi conclut qu'il faut attendre avant d'accomplir l'œuvre de vengeance. Il faut gagner du temps, endormir les soupçons de Kira.

Le premier des vassaux d'Asano réunit ceux des samurais qui lui paraissent le plus dévoués à la mémoire du mort. Ils sont au nombre de quarante-huit. (On verra plus loin pour quelle raison l'un d'eux ne put participer à l'œuvre commune, et pourquoi il n'est question que de quarante-sept rônins.) Tous sont fermement résolus à venger leur chef, quoi qu'il en coûte. Tous jurent de garder le secret sur la pieuse entreprise : ensemble, ils saisissent leur épée, dégainent à moitié, frappent le fourreau : c'est le serment du samurai. Au devoir que leur impose leur fidèle amour du maître disparu, ils acceptent de consacrer leur vie, et leur mort.

Plusieurs font, à cette tâche, le sacrifice d'abandonner leur situation de guerrier. Déchéance, au point de vue de la morale militaire en honneur parmi eux : certains se font artisans, d'autres commerçants. Ces charpentiers, ces forgerons, ces marchands se fixent à Yedo ; ils cherchent et parfois ils trouvent l'occasion de pénétrer dans le château de Kira pour en étudier les dispositions intérieures, pour en connaître les jardins et les couloirs, pour se renseigner sur l'état d'esprit des occupants.

L'un d'eux même réussit à obtenir un avantage qu'on n'eût osé espérer. Il épouse la fille de l'architecte qui a réparé et fortifié le château du vieux seigneur ; il profite de la situation pour mettre la main, chez son beau-père, sur le plan du château : tout y est minutieusement marqué, les portes et les

murailles, les maisons et les dépendances, les magasins et les dépôts de combustibles.

D’autres rônins circulent à travers le Japon, mais sans perdre contact avec Oishi.

Le chef de la conspiration sait qu’il sera longtemps surveillé par les espions de Kira. Alors il exprime à qui veut l’entendre sa volonté de renoncer à toute vengeance :

« Moi, – dit-il à tous ceux qu’il rencontre, au château d’Ako, puis à Yedo, – je ne veux plus porter les armes ; j’ai vendu sabres, arcs et flèches. Je vais vivre désormais en paisible bourgeois. J’achèterai une maison, loin d’ici, à Yamashino, près de Kyôto. J’ai un peu d’argent, je le prêterai aux paysans, et vivrai avec les intérêts qu’ils me payeront. Je passerai le reste de mes jours sans autre préoccupation que d’admirer les beautés de la nature… »

Oishi fait comme il a dit. Une fois installé aux environs de Kyôto, il ne vit plus que pour son plaisir. Il passe sa vie au quartier Ghion, à la fameuse maison de thé Ichiriki, parmi ces chanteuses-danseuses qu’on nomme *geishas.* Nul n’absorbe plus de sake ; nul n’est plus constamment ivre. Parfois, au matin, une servante charitable le ramène, titubant, jusqu’à sa porte. Quelquefois aussi il reste ivre-mort au coin d’une rue.

Un jour, un guerrier du clan de Satsuma l’aperçoit en cet état, le reconnaît et s’indigne :

« Toi qui devrais uniquement songer à venger ton maître, tu oublies tes devoirs et mènes une existence crapuleuse ! Lâche ! bête immonde, indigne du nom de samurai ! »

Il crache sur Oishi et lui donne un coup de pied.

La femme d’Oishi commence à s’inquiéter de l’existence que mène son mari.

Un matin qu’il rentre ivre, appuyé sur une geisha, elle lui dit, dès qu’ils sont tous deux seuls :

« Excusez ma trop grande audace… Vous m’aviez dit, à votre arrivée ici, que vous affecteriez de vivre en débauché pour détourner les soupçons de Kira. Mais je finis par me demander si vous ne menez pas maintenant cette existence par plaisir. Laissez-moi vous prier d’apporter dans votre conduite quelque modération…

— Comment ? – hurle l’homme ivre… – Vous vous permettez maintenant de me donner des conseils ? Qui vous en a donné le droit ?… Si la vie que

je mène ne vous plaît pas, nous n’avons qu’à nous séparer !

— Pardonnez-moi, – dit la pauvre femme, commençant à pleurer.

— Des larmes, maintenant ! J’en ai assez de vos pleurnichailleries. J’en ai assez de vous. Vous êtes une vieille femme, et je désire une jeune épouse. Nous allons divorcer…

— Oh ! ne prononcez pas ces horribles paroles !… Oubliez-vous tout le passé ? ne vous ai-je pas été fidèle, et dévouée, pendant vingt ans ? ne vous ai-je pas bien soigné quand vous étiez malade ? ne vous ai-je pas donné trois fils ? n’avons-nous pas, jusqu’ici, dans la simplicité de notre existence, vécu heureux ?… Si je vous ai blessé, pardonnez-moi !… Ayez pitié !…

— Inutile. Ma résolution est prise. Dès demain, vous quitterez la maison, et céderez la place à une femme plus agréable. »

Le lendemain, la malheureuse se retire, emmenant avec elle ses deux plus jeunes enfants. Elle laisse seulement le fils aîné que son père tient à garder avec lui.

Quand il est sûr d’être seul, tout à fait seul, en sa demeure, Oishi donne libre expression à sa douleur. Il sanglote en voyant vide la place où se tenait d’ordinaire, celle qu’il vient de congédier. Car celle qui s’en va, c’est la seule femme qu’il ait jamais aimée, la seule qu’il aime pour la vie. S’il l’a répudiée, c’est pour mieux se déshonorer aux yeux de tous. Cette séparation, c’est le plus cruel des sacrifices qu’il ait accomplis pour la cause à laquelle il dévoue tout son être.

La scandaleuse existence que mène Oishi est, depuis deux ans, signalée par tous les espions au service de Kira. Le vieux noble, qui serait heureux de reprendre son existence normale, envoie à Kyôto son acolyte Bannai. Celui-ci corrompt un samurai qui connaît personnellement Oishi, et qui accepte la mission d’aller l’interroger en toute intimité.

L’envoyé de Bannai commence par reprocher à Oishi sa conduite :

« N’auriez-vous pas dû, vous, le chef des vassaux d’Asano, consacrer votre vie à venger votre maître ?

— C’est facile à dire, – répond Oishi. – Oui, au premier moment, j’ai bien éprouvé un peu de regret, et un peu d’indignation. Mais j’ai réfléchi. Comment nous venger de Kira ? Nous l’attaquons… Soit ! Mais ensuite ? Nous échouons ; alors nous sommes tués dans la bagarre. Nous réussissons ; nous exécutons l’ennemi de notre maître : alors nous recevons

du shôgun l’ordre de nous ouvrir le ventre… La mort dans un cas, la mort dans l’autre, la mort toujours. Moi, j’aime la vie. J’aime le sake. Vous connaissez les vers du poète :

S’il arrivait que dans une autre existence
Je dusse devenir autre chose qu’un homme
Je voudrais être
Une jarre de sake :

Alors, j’en serais imbibé… »

Oishi entraîne le samurai boire avec lui. En route, il lui dit :

« Je viens, tout d’un coup, d’y songer : n’est-ce pas le second anniversaire du jour où Asano a trouvé la mort ?

— C’est bien possible.

— En tout cas, que ce souvenir ne nous empêche point de manger une excellente patte de homard, et de boire quelques coupes de sake ! »

Le samurai fait son rapport à Bannai, qui a reçu toutes sortes d’informations concordantes. L’acolyte de Kira se hâte d’aller porter à Yedo, la bonne nouvelle que les vassaux d’Asano ont renoncé à la vengeance.

Kira est désormais rassuré. Il accueille plus facilement les visiteurs. Il congédie la moitié de sa garde, satisfait, en son avarice, de réaliser une importante économie.

Par un des rônins, fixé comme marchand de gravures auprès du château de Kira, Oishi apprend que les précautions prises jusqu’ici sont atténuées ; que la surveillance se relâche… L’heure de la vengeance est proche.

Le chef de la conspiration envoie, par des émissaires sûrs, à tous les conjurés, l’ordre de se réunir, en grand secret, à Yedo.

Un seul manquera à l’appel : le page Sempei. Quelques mois après la mort d’Asano, il avait demandé à son père l’autorisation d’aller à Yedo, pour se chercher une nouvelle situation. Mais son père le lui avait interdit :

« Sous prétexte de trouver un emploi, tu te proposes certainement d’aller venger ton maître en tuant ton ennemi. Or, ce meurtre n’apportera

d’avantage à personne, et il entraînera la ruine de ta famille. Il vaut bien mieux que tu te maries et travailles ici, et que tu apaises ton cœur. »

Sempei s’afflige de ne pouvoir obéir à la volonté de son père sans manquer à la loyauté envers son seigneur. À ce conflit tragique, il ne voit d’autre solution que le suicide. Il se décide à se tuer, pour aller solliciter dans l’autre monde le pardon de son maître. Au premier anniversaire de la mort d’Asano, il s’assied, vêtu de blanc, dans la direction de Yedo, où est mort son chef, s’ouvre le ventre et se coupe la gorge.

Tous les autres rônins répondent à la convocation d’Oishi. Son propre fils, Matsu-no-jô, s’est marié la veille du jour où il reçoit l’ordre de partir. Il passe une nuit auprès de sa jeune femme, et part pour la capitale, où il est sûr de trouver la mort.

Maintenant, les quarante-sept rônins sont réunis à Yedo. Ceux d’entre eux qui étaient devenus artisans ou marchands ont la joie de reprendre leur épée de samurai. D’autres armes, aussi, sont prêtes, grâce au dévouement d’un commerçant d’Osaka, Rihei Amano. À l’insu de sa famille et de ses domestiques, il a commandé tous les moyens d’attaque et de défense à des forgerons divers, pour ne pas attirer l’attention, et les a mystérieusement expédiés en la capitale. En dépit des avantages qu’il aurait eus à trahir, et des sacrifices qu’entraîne pour lui sa loyauté, il a su garder le secret sur le complot connu de lui seul, aussi fidèlement qu’un samurai.

Oishi vérifie le contenu des caisses envoyées par Rihei : voici les hallebardes, les arcs et les flèches, les massues ; voici les cottes de mailles, les bandeaux de tête, les gantelets ; voici les lanternes sourdes et les échelles de corde. Rien ne manque. Il n’y a plus qu’à saisir l’occasion favorable. Il faut surtout être certain que Kira sera chez lui au moment où les rônins attaqueront son château.

Kira, depuis qu’il est devenu plus confiant, goûte avec plus d’abandon les distractions qui lui ont toujours été chères. Il a jadis été, il redevient un adepte de ce qu’on nomme le *sha-no-yu*, la *cérémonie du thé.*

Quelques amis intimes, en général six (l’hôte et cinq invités), se réunissent dans un *pavillon de thé*, situé à part dans le jardin. Le maître de la maison apporte lui-même les ustensiles nécessaires ; il active le feu, fait brûler quelques grains d’encens, place dans le foyer la bouilloire de métal qu’il a remplie d’eau, verse de l’eau bouillante sur de la poudre de thé verte, fait mousser le mélange à l’aide d’un moussoir, présente le bol rempli du

précieux breuvage au principal invité, qui le repasse à un autre convive jusqu'à ce que tous y aient bu…

Il y a des maîtres qui enseignent tous les détails de cette cérémonie raffinée. L'un des rônins est devenu l'ami de l'un de ces maîtres, qui fréquente la maison de Kira. Il apprend que le vieux courtisan a décidé d'organiser une fête de ce genre pour la soirée du 20 janvier, et qu'il a convié à cette date quelques amis. Sûrs, désormais, que l'adversaire sera chez lui à ce moment, Oishi décide que l'attaque aura lieu cette nuit-là.

La veille, il réunit les conjurés dans le secret d'une petite auberge qu'il a fait réserver à eux seuls et d'où il a renvoyé tout le personnel domestique. Il leur dit :

« Plus de deux ans se sont écoulés depuis la mort de notre chef : il a longtemps attendu ; mais il va être satisfait. Vous êtes de bons samurais, de fidèles vassaux. Je sais quels sacrifices ont faits, pour accomplir leur devoir, la plupart d'entre vous. Maintenant, l'heure est venue, du dernier et du plus grand sacrifice. Le moment est arrivé de donner notre vie à notre chef. Êtes-vous prêts ?

— Nous sommes prêts », répondent les samurais, en frappant le fourreau de leur épée.

Oishi continue :

« Nous n'avons à nous venger que de Kira. Nous n'allons chercher qu'une seule tête… Faisons tout pour ne tuer ni vieillard ni femme ni enfant. Ce serait pitié de détruire des innocents.

— Très juste, – disent ensemble les rônins.

— Cependant, il est probable que certains, au moins, des gardes résisteront. Alors nous serons obligés de faire le nécessaire. »

Les rônins approuvent encore.

Oishi trace le plan de l'attaque. Les conjurés se diviseront en deux groupes, attaqueront le château l'un par-devant, par l'entrée principale, l'autre par la porte de derrière. Oishi commandera le premier groupe ; son fils servira de guide au second, que commandera Yoshida Tsusaemon. Une fois entrés dans le château, les rônins se battront au son du tambour de guerre. Dès que quelqu'un aura trouvé Kira, il fera entendre un coup de sifflet : tous s'assembleront autour de lui.

Pour honorer le commerçant loyal qui a réuni les armes et qui regrette de ne pouvoir personnellement participer à l'attaque, on prendra comme mot

de ralliement le nom de sa maison de commerce *Amano-ya*. Si l'un crie : *Ama*, l'autre devra répondre : *noya*.

Le lendemain soir, la neige tombe à gros flocons. Le vent souffle. La lune brille.

À l'heure fixée, minuit, les rônins sortent de l'auberge où ils se sont armés. Ils sont vêtus de cottes de mailles et de manteaux noirs. Ils portent des hallebardes, des massues, des arcs. Quelques-uns ont des échelles de corde. L'un d'eux, accompagnant Oishi, tient en main un tambour de guerre.

Ils s'avancent dans les rues vides, silencieuses, ouatées de neige.

Près d'un pont, un curieux s'étonne, se rapproche, demande ce que va faire, en pleine nuit, cette bande armée.

« Nous ne sommes ni des voleurs ni des assassins, – répond l'un des rônins. – Nous allons venger notre maître, assassiné par un mauvais seigneur. »

L'explication satisfait le noctambule.

Les rônins sont, maintenant, devant l'entrée principale, peinte en rouge, du château de Kira. Le groupe qui doit attaquer par derrière se sépare du groupe conduit par Oishi.

On jette les échelles de corde. Deux rônins grimpent sur le faîte du mur couvert de neige, descendent par-derrière, arrachent le verrou de la porte, l'ouvrent toute grande. Le premier groupe des conjurés pénètre en tourbillon dans le château.

Les portiers demandent grâce. On les épargne. Mais, dans le jardin, les gardes de Kira se précipitent contre les assaillants. Le combat s'engage, sous la neige qui continue à tomber.

L'un des gardes reconnaît avec stupeur, en l'un de ses adversaires, un marchand de sake chez qui il fréquentait au cours des mois derniers :

« Vous, le marchand de sake Amami Inosuke ?

— Le marchand de sake était en réalité le samurai Satô Yomoschichi. N'oubliez pas mon nom, et emportez cette révélation dans l'autre monde. »

Tous deux se battent à côté d'un étang gelé. Le rônin y tombe, fendant la glace. Mais un de ses camarades tue l'adversaire d'un coup de sabre, et aide le rônin à sortir de l'eau glacée.

Un autre rônin, Hara, accomplit des prodiges de valeur. Attaqué par deux adversaires, il leur arrache leurs armes, les renverse d'un coup de pied, puis les blesse l'un après l'autre.

Dans la bagarre, un incendie se déclare :

« Il faudra, – dit Oishi, – avant de nous retirer, ne pas oublier d'éteindre le feu pour ne pas risquer d'incendier les maisons voisines. »

Maintenant les deux groupes se sont rejoints. La bataille prend fin. Sur le sol gisent seize gardes tués, et vingt-trois blessés.

Mais, dans le combat, Kira n'a point paru !

Les rônins se précipitent à l'intérieur des appartements, épargnent les femmes, qui poussent des cris, et les enfants, qui gémissent, mais n'arrivent pas à trouver Kira : le lâche seigneur se serait-il enfui pendant la bagarre ?

L'un des rônins, Jûtaro, a l'idée de tâter les couvertures entre lesquelles devait être étendu Kira. Il les trouve encore chaudes. Il conclut que l'ennemi n'est pas loin.

Une large peinture sur soie, qu'on nomme un kakémono, pend au fond de la pièce ; Jûtaro donne un coup d'épée dedans : il n'y a pas de mur derrière ! Le tableau dissimulait un passage ! Le rônin s'y précipite. Cette voie conduit à une cour, où se trouvent quelques dépendances, notamment un magasin à bois et à charbon.

Jûtaro y pénètre, y aperçoit un homme, en robe de nuit, qui se dissimule derrière les fagots. Il le saisit au collet, le traîne au dehors :

« Votre nom ? »

L'homme, tremblant, ne répond pas. La lanterne, approchée de son visage, montre la face blafarde d'un homme de soixante ans.

Un coup de sifflet retentit. Tous les rônins accourent.

« Ce doit être Kira, – dit Oishi. – Porte-t-il sur la tête la trace de la blessure que lui a faite l'épée d'Asano ?… Oui, voilà cette trace… Il n'y a plus de doute ! »

Le vieillard continue à ne rien dire. Une sueur froide coule sur son visage.

Oishi s'agenouille devant lui, et dit, d'une voix solennelle :

« Je m'incline devant votre âge et devant votre rang. Nous nous excusons du trouble que nous avons apporté en votre honorable demeure. Mais vous comprenez pourquoi nous sommes ici. Nous avons l'honneur d'être les vassaux du noble Asano Takumi-no-kami, seigneur du château d'Ako. Nous venons venger notre maître. Vous ne pouvez pas ne pas sentir la justice de notre cause… Maintenant, vous allez, bravement, nous donner votre tête…

Nous vous invitons à faire harakiri, comme notre chef a été contraint de le faire lui-même, par votre faute… »

Hébété, le vieillard au cœur de poulet paraît ne pas comprendre les paroles à lui adressées. Il regarde à droite, à gauche. Tout d'un coup, il aperçoit un passage qu'il croit libre, et tente de s'échapper. On le retient.

Alors Oishi tire un poignard, – le poignard qui a servi au suicide d'Asano. Il en frappe Kira à la gorge. Et comme Jûtaro est là, l'épée nue, Oishi l'invite à l'honneur de décapiter l'ennemi qu'il a réussi à découvrir…

Le matin commence à poindre. Les rônins se forment en cortège, conduits par Oishi qui porte le poignard d'Asano et la tête de Kira. En bon ordre, ils traversent Yedo, pour se rendre au cimetière dépendant du temple de Sengakuji, cimetière où repose leur maître.

Sur leur passage, les gens s'étonnent. Quand ils apprennent les raisons du meurtre, ils applaudissent. Le devoir de venger un chef est alors considéré comme une obligation si noble qu'elle domine l'horreur causée par un assassinat.

Le prince de Sendai, devant lequel passent les rônins, les prie de s'arrêter, d'accepter des rafraîchissements.

Le bruit de l'exécution de Kira est arrivé au temple de Sengakuji avant que le cortège ne l'ait atteint. L'abbé chef de la communauté accueille lui-même les conjurés, les conduit sur la tombe de leur chef.

Oishi va laver la tête sanglante de Kira au puits du temple : un inférieur doit se présenter propre devant un supérieur ; Kira est maintenant l'inférieur d'Asano.

Puis le chef des conjurés place sur la tombe d'Asano la tête de son vieil adversaire ; il la frappe trois fois du poignard, qu'il dépose, ensuite, à côté. Il salue trois fois la tombe, et dit :

« J'ai l'honneur d'informer l'esprit sacré de feu notre maître Asano Takumi-no-kami qu'avec le poignard dont il s'est lui-même servi, nous avons donné le coup de grâce à son ennemi, dont je lui offre maintenant la tête. Je prie Votre Excellence, sous le lit d'herbe et de feuilles où elle repose, de vouloir bien accepter ce présent. »

Il brûle de l'encens en l'honneur du mort enfin vengé.

« Voulez-vous, – dit Oishi à l'abbé de Sengakuji, – nous faire l'honneur de nous enterrer auprès de notre maître quand nous aurons, à notre tour, fait

harakiri ? Nous avons confiance en votre bonté. »

L'abbé promet, les larmes aux yeux.

La morale militaire d'alors voyait dans la vengeance un devoir sacré. Mais la législation prohibait le meurtre. Les quarante-sept rônins reçurent du shôgun l'ordre de faire harakiri.

Tous s'ouvrirent le ventre. Tous furent enterrés dans le cimetière du temple de Sengakuji, autour du tombeau de ce maître qu'ils avaient servi avec une absolue fidélité, jusqu'à la mort.

Il y a même, en ce cimetière, une quarante-neuvième tombe… Car le samurai de Satsuma, qui avait un jour, à Kyôto, insulté Oishi, en qui il voyait un débauché et un lâche, comprit, en apprenant l'exécution de Kira, qu'il avait accusé à tort le plus vaillant des hommes, et commis la pire injustice ; ne pouvant la réparer, il vint s'ouvrir le ventre sur la tombe d'Oishi ; et on lui fit l'honneur de l'enterrer à côté du vaillant à qui il était venu s'unir dans la mort…

Il n'est pas de légende plus populaire au Japon que celle des quarante-sept rônins. Elle a donné lieu à un grand nombre de drames et de romans. L'imagination japonaise s'est plue à représenter la vie qu'a pu ou dû mener, entre la mort d'Asano et l'exécution de Kira, chacun des quarante-sept rônins.

Mais la légende des quarante-sept rônins, si elle a profondément ému la sensibilité des Japonais, n'est pas une pure création de leur imagination ; elle correspond à un fait historique qui s'est vraiment passé au début du XVIIIe siècle.

Le cimetière de Sengakuji existe toujours. On le visite respectueusement. On voit le puits, le bassin de vieilles pierres moussues où a été lavée la tête de Kira. On voit le tombeau d'Asano et les quarante-huit pierres brutes, dressées et alignées, sous les arbres séculaires. Beaucoup de Japonais viennent brûler sur ces tombes des baguettes d'encens (l'usage s'est perpétué sans interruption depuis deux siècles). Les parents conduisent leurs enfants en cet émouvant cimetière, afin de leur donner, sur place, une grande leçon d'héroïsme chevaleresque et de dévouement fidèle jusqu'à la mort.

Le Rônin Hara et sa mère

Quelle joyeuse animation, dans la maison familiale, quand, après deux ans d'absence, y revient le samurai Hara !

Après le suicide de son chef, le noble et vaillant Asano, – condamné à s'ouvrir le ventre pour avoir voulu tuer, dans le palais du shôgun, le méchant seigneur Kira, qui l'avait insulté, – Hara est devenu un *rônin*, un chevalier sans maître. Il a erré dans plusieurs provinces, vécu d'étranges aventures. Ses camarades et lui ont dû dissimuler leur projet de venger leur maître, pour rassurer Kira et l'amener à diminuer les précautions prises par lui tout de suite après l'événement. Maintenant, l'heure est venue d'accomplir le grand devoir. Du chef de la conspiration, Hara a reçu l'ordre de se trouver à Yedo un certain jour fixé. Il a calculé qu'avant de s'y rendre, il peut aller revoir une dernière fois sa vieille mère, sa jeune femme, son petit garçon, sans, bien entendu, leur révéler qu'il leur fait ses adieux avant de courir à la mort.

Sur le pas de la porte, il rencontre sa vieille mère, au visage parcheminé, à la tête rasée, comme il convient aux femmes de son âge. Quelle joie de se revoir ainsi, à l'improviste !

« Hara, – dit la mère, je suis ravie de contempler une fois encore votre visage… Je vous en prie, ne vous attardez pas à prendre la peine de me saluer longuement… Vous devez avoir souffert de la chaleur de la route. Nettoyez vos pieds, et entrez sans cérémonie. »

Hara se débarrasse de ses sandales de paille, dépose son grand chapeau de route, entre dans la maison.

Maintenant, un jeune sourire illumine la chambre : la femme de Hara vient d'entrer. Elle a pris le temps de mettre son plus élégant kimono, de blanchir un peu ses joues, d'appliquer un peu de rouge à ses lèvres, de lisser et de parfumer ses longs cheveux.

Les deux femmes entourent le guerrier. La vieille mère dit :

« Votre présence comble mon cœur de joie… Pendant votre absence, votre excellente femme a été la plus affectueuse du monde ; elle s'est montrée une fille admirable… Vous allez voir, tout à l'heure, quand il sera éveillé, votre délicieux petit garçon Fusabo. Vous constaterez comme il a grandi. Il se porte parfaitement. Il peut presque se tenir en équilibre sur ses pieds. Il dit aussi quelques mots, et il sait se faire aimer de tous… Il ne se doute point que son papa est de retour à la maison ! »

La jeune femme prend à son tour la parole :

« Tout à l'heure, avant de s'endormir, il me parlait ; non pas avec des mots que chacun peut comprendre, mais dans un langage de bébé, que la mère seule peut interpréter. Un instant après, il est parti pour le pays des songes : je sentais sa douce joue reposer sur mon cou… Votre honorable mère est si bonne pour lui ; elle l'aime et le caresse tant ; il est toujours avec elle ; dans la journée, c'est elle qui est sa gardienne.

— Ce doit être un heureux gaillard, – dit le père, ravi. – Je vous en prie, ne troublez pas son sommeil : nous ferons connaissance quand il s'éveillera. »

Un moment après, la jeune mère revient, portant dans ses bras un beau garçon de deux ans et demi, vêtu d'un kimono bleu clair. Le petit bonhomme sourit à son père, qui le serre contre sa poitrine et le renifle avec délices.

Toute la journée, c'est une joie pour Hara de contempler les gestes de son fils, d'admirer son doux corps aux membres gracieux, et son délicieux visage, d'entendre sa chère voix gazouiller et chantonner.

Il se rappelle ce qu'a écrit, quatre siècles auparavant, le moraliste Kenkô, dans son journal intime *Variétés sur des moments d'ennui :*

« Un rustre à l'esprit farouche rencontra un de ses amis et lui demanda s'il avait des enfants : « Pas un », répondit l'autre. – « Alors, vous ne pouvez *comprendre le ah ! des choses ;* et vous devez agir avec un cœur dépourvu de sympathie… » C'est par les enfants que les hommes arrivent à saisir le *ah !* de toutes choses. Sans passer par le chemin de l'amour paternel, comment la sympathie pénétrerait-elle dans le cœur des hommes ! »

Comprendre le ah ! des choses, c'est avoir une nature impressionnable, un cœur sensible… À contempler son cher Fusabo, Hara comprend mieux le *ah !* des choses… Mais il ne se laisse point amollir par la tendresse paternelle. La vue du petit garçon fortifie en lui la résolution d'accomplir la

pénible tâche qui s’impose aux samurais d’Asano. Plus tard, Fusabo sera fier d’avoir eu pour père un guerrier qui a su faire son devoir sans faiblesse, sacrifier sa vie héroïquement…

« Ce doit être Kira, dit Oishi. »

Le frère cadet de Hara vient saluer le guerrier.

Un modeste festin est servi, pour célébrer l'heureux retour du chef de famille. Chacun a, devant soi, une table laquée sur laquelle se trouvent une soupe d'algues, des langoustines frites, des nouilles recouvertes de filets d'anguille, un peu de poulet découpé en menus morceaux, des racines de lotus.

Après le repas, Hara, à qui sa famille n'a pas encore osé demander quels sont ses projets d'avenir, juge convenable de satisfaire leur curiosité sur ce point. C'est à sa mère qu'il s'adresse :

« Mon honorable mère, j'ai fait de mon mieux pour trouver quelque place où je puisse me fixer et rétablir ma fortune. J'ai fini par rencontrer un prince d'une province du Kawantô, qui désire me prendre à son service. Je suis donc sur le point d'aller à Yedo… Je suis venu vous annoncer cette bonne nouvelle, et, en même temps, vous faire mes adieux…Il faut que je parte demain matin… Mais je reviendrai au printemps, et je vous emmènerai tous dans mes nouveaux foyers. Jusqu'à ce moment, regardez, je vous prie, mon frère comme le chef de la famille. Continuez à être bien portants et heureux. »

Il se tourne vers son frère et vers sa femme :

« Mon frère, ma femme, donnez tous vos soins à notre bonne mère. Ceci, – ajoute-t-il en tirant une somme d'argent. – suffira à vos besoins présents… Rappelez-vous que notre honorable mère ne doit manquer de rien. »

Le frère et la femme s'inclinent. Du silence accueille la déclaration du guerrier.

C'est la vieille dame qui le rompt la première. Elle fixe des yeux attentifs sur le visage de son fils aîné, puis dit :

« Mon fils, je suis très heureuse d'apprendre que vous allez à Yedo. Cependant, j'aimerais, si possible, connaître la véritable raison de votre voyage… Craignez-vous donc, – ajoute-t-elle d'un ton plus grave, – que mes larmes puissent vous ébranler dans l'accomplissement d'un devoir sacré ? J'ai la fierté d'être une mère de samurai. Je vous conjure de parler ouvertement, afin que nous n'ayons point de regrets, plus tard… »

Hara est sur le point de tout révéler à sa mère ; il craint, malgré tout, que le moment des adieux ne rende les deux femmes folles de douleur, et persiste dans son mensonge :

« Honorable mère, vos soupçons m’affligent. Il est vrai que nous avions résolu la mort du seigneur Kira ; mais, depuis, un grand nombre de nos camarades ont changé d’avis… Pourquoi tromperais-je mon honorée mère ? »

Il salue sa mère, se jetant à plat ventre, la tête contre la natte ; ce qui lui permet de cacher sa rougeur. Car son cœur proteste contre les mensongères paroles de sa bouche.

Sa mère devine ses sentiments ; mais elle n’en fait rien paraître. Elle prend un ton enjoué pour lui dire :

« Me voici rassurée !… Mon cher fils, ayez bien soin de vous, je vous en prie. Mettez-vous en route dès le lever du soleil ; ne voyagez pas pendant les heures les plus chaudes du jour ; évitez les rosées du soir… Vous devez être fatigué. Reposez bien. Je vous éveillerai de bonne heure. »

Elle pensait :

« Il ne sera pas dit que sa mère l’aura engagé, par ses paroles ou par ses actes, à être infidèle envers son seigneur. »

De bonne heure, le lendemain, après les adieux suprêmes, le chevalier Hara s’éloigne en hâte. Il aspire à bannir de son esprit les tristes pensées qui l’assaillent ; il compte trouver le calme dans la pensée du devoir à remplir.

Vers midi, il s’assied à l’ombre d’un arbre ; il ouvre sa boîte à provisions ; il y trouve des gâteaux de riz et divers mets que sa mère y a préparés.

Il prend un morceau, et, en souvenir d’elle, le porte respectueusement à son front avant de commencer son repas.

À la fin, un gâteau reste au fond de la boîte.

« Il sera desséché avant la venue du soir », pense Hara. N’ayant plus du tout faim, le guerrier jette ces restes à des pigeons, dont il aperçoit le nid dans l’enfourchure de deux branches, au-dessus de sa tête. Il prend plaisir à observer le dévouement avec lequel les parents portent tout à leurs petits, sans avaler eux-mêmes la moindre parcelle de cette friandise imprévue. Et il se laisse aller à méditer sur l’amour de ses parents :

« Est-il possible que des créatures humaines aient des leçons à prendre chez les petits oiseaux, en matière d’amour familial !… Comme ma mère a été toujours bonne pour moi ! et que je la récompense mal de son affection sans borne, de son parfait dévouement !… À Yedo, où je me rends, je

mourrai soit en combattant soit en faisant harakiri. Quand ma mère le saura, elle pensera : J’avais une si haute opinion de mon fils ; mais lui n’avait pas beaucoup d’estime pour moi, puisqu’il m’a menti avant d’aller à la mort… Elle m’en voudra de mon mensonge ; elle sera mécontente de moi ; elle pleurera, gémira… Oui, j’ai commis une grave faute… »

Ces réflexions lui causent une si vive tristesse qu’il se sent incapable de poursuivre sa route avec un tel poids sur la conscience.

Il calcule qu’en hâtant sa marche le jour suivant, il a le temps de retourner chez lui et d’y passer une nuit encore. Il reprend le chemin de sa demeure et y arrive avant le coucher du soleil.

Il désire s’entretenir avec sa mère en tête à tête.

S’agenouillant devant la vieille femme, il lui demande pardon de lui avoir menti. D’une voix sourde, il lui dit :

« J’ai conscience d’avoir commis une grave faute en ne vous ayant pas tout de suite confessé la vérité… Vous ne vous étiez pas trompée : si je vais à Yedo, c’est pour venger mon honoré seigneur… Il me sera impossible de vous revoir jamais… Par-donnez-moi. Je sais quel tort je vous cause ! Mon père est mort ; je n’ai plus que vous ; je devrais vivre avec vous, faire tous mes efforts pour vous rendre l’existence heureuse. Mais comment puis-je remplir à la fois mes devoirs de fils et de vassal fidèle ?… Je vous en prie : chassez de votre cœur votre fils ingrat et indigne… »

La vieille dame écoute, les yeux humides, mais un doux sourire aux lèvres. Elle lui répond tendrement :

« C’est par affection que vous aviez essayé de me cacher la vérité ; je m’en suis bien rendu compte ; je ne m’y suis pas trompée un seul instant. Mais comme je vous suis reconnaissante d’être revenu, de m’avoir dit toute la vérité, d’avoir eu confiance en mon courage !… Mon fils, faites votre devoir envers votre seigneur : c’est la première obligation pour un samurai… Rappelez-vous, d’ailleurs, que votre frère sera avec moi pour soutenir mes dernières années. Mais lors même que je n’aurais pas d’autre fils, j’exigerais que vous laissiez à votre enfant un nom sans flétrissure… Désormais, ne pensez plus à moi. Concentrez toute votre âme sur votre devoir… Et maintenant, avant de nous endormir, nous allons boire ensemble la coupe d’adieu. »

Hara passe une dernière nuit sous le toit de la maison familiale. Le lendemain, il se lève à la pointe du jour. Il sait que sa mère est debout avant tous les autres membres de la famille. Il s'étonne qu'elle ne soit pas encore levée.

Il va écouter à la porte de sa chambre, n'entend aucun bruit, ne veut cependant point partir sans l'avoir saluée une dernière fois.

Les heures passent : il est sept heures, huit heures, neuf heures… Le guerrier ne peut pas rester davantage ; et il se sent troublé d'une inquiétude croissante. Il pénètre dans la chambre de sa mère.

La vieille dame est morte. Un mince filet de sang coule sur les nattes. À côté du cadavre, une lettre.

Hara appelle :

« Mon frère ! ma femme ! Venez vite, notre mère est morte… Voyez ce que notre mère a fait pour moi !… »

Il saisit avec respect la lettre tachée de sang, et lit.

« Mon cher fils,

« Votre bonté et votre affection pour moi sont plus grandes que mes faibles paroles ne peuvent le dire. Heureuse la femme qui possède un tel fils !… Après notre séparation, hier soir, j'ai réfléchi, et j'ai compris mon devoir aussi clairement que le vôtre. Il faut que vous alliez à l'attaque sans être arrêté par aucune inquiétude me concernant. Si quelque pensée de ce genre vous venait à l'esprit, votre fermeté vous abandonnerait peut-être : vous pourriez fournir à l'ennemi une chance de voir l'intérieur de votre casque… Je suis vieille ; on peut facilement se passer de mon existence. J'y mets fin avec joie pour vous délivrer de toute anxiété et vous mettre à même de mourir en vaillant samurai. Je vous précède, mon fils, au Pays des ombres. Regardez désormais le chevalier Kira non seulement comme l'ennemi de votre honoré seigneur, mais aussi comme le bourreau de votre mère, et offrez à vos camarades un exemple d'héroïsme. Sachant que vous agirez certainement ainsi, je meurs contente, et, souriant au couteau, je me hâte de couper le fil de mon existence. Mon dernier adieu à votre frère, à votre femme, au cher petit Fusabo, et à vous, mon bien cher fils.

Votre mère »

Un ami des quarante-sept Rônins, le marchand Rihei

COMME il voudrait être un fier guerrier porteur de deux sabres, le marchand Rihei Amano ! Comme il regrette que la situation de ses parents l'ait contraint à s'occuper de commerce, dans cette grande ville toute consacrée aux affaires, Osaka ! Comme il souffre en son amour-propre à la pensée que sa profession (dans l'opinion de son temps et de son pays) est jugée la dernière de toutes, venant après celle des hommes d'armes, après celle des agriculteurs, après celle des artisans !

Quand il songe aux maigres chevaliers errant à l'aventure, il a honte d'être un gros homme, bien nourri, enveloppé de kimonos nombreux et soyeux, vivant des jours paisibles dans un appartement agréable.

Comme pour davantage savourer sa honte, il lit ce qu'écrit le philosophe Mura Kusyô, résumant les idées des anciens guerriers, qui sont encore en honneur dans les milieux militaires au début du XVIIIe siècle :

« Les samurais d'autrefois ignoraient jusqu'au mot de commerce. J'ai connu le temps où jamais un jeune homme n'eût osé mentionner le prix d'un objet. Le père d'un de mes amis le fit venir et lui dit :

« *Il existe une chose qu'on nomme commerce. Faites en sorte que vous ne sachiez rien de cette chose-là. Si vous passez marché, ayez soin que le mauvais marché soit pour vous. Car ce jeu-là, au contraire des autres, est un jeu de qui perd gagne : quiconque y gagne y perd la paix de la conscience.* »

« Un autre de mes amis s'exprimait ainsi :

« *Ne dites jamais d'un homme qu'il est économe. Économe de son argent, économe de sa vie. L'économie est une forme de la lâcheté.* »

En lisant ces lignes, Rihei rougit d'appartenir à une profession où l'on se préoccupe, avant tout, de gagner de l'argent et d'en économiser.

Tout de même, il se demande si un tel jugement n’est pas exagéré. Il sent, il croit sentir qu’il pourrait, lui aussi, à l’occasion, faire preuve de quelque courage. Non, la vie commerciale n’est pas nécessairement une école de lâcheté !…

Au cours de l’année 1701, Rihei apprend que le seigneur d’Ako, Asano Takumi-no-kami, après avoir attaqué et tenté de tuer le chambellan honoraire Kira, qui l’avait insulté dans le palais du shôgun, a reçu l’ordre de s’ouvrir le ventre. Il s’afflige à cette nouvelle. Depuis plusieurs générations, sa famille a joui du patronage qu’ont bien voulu lui octroyer les seigneurs d’Ako. De tels rapports ne créent-ils pas des devoirs, même à un commerçant méprisé de tous ? Peut-être lui, qui est riche, pourrait-il employer un peu de sa fortune à aider discrètement la famille d’Asano si celle-ci en avait besoin ? Et si les vassaux d’Asano méditent de venger leur chef, peut-être pourrait-il, en dépit de sa situation inférieure, apporter quelque appui à ces hommes d’armes ?

Rihei part pour le château d’Ako. Il a une entrevue avec le chef des vassaux, Oishi Kura-no-suke. Il est bien intimidé d’oser proposer son humble collaboration à un vaillant guerrier. Mais ces deux âmes pures arrivent vite à se comprendre. La touchante modestie, l’évidente bonne foi du commerçant vont droit au cœur d’Oishi. Il remercie Rihei et lui promet, si besoin il y a, d’avoir recours à lui.

Quelle émotion éprouve Rihei, lorsqu’il reçoit, à Osaka, la visite d’Oishi, venu pour s’entretenir avec lui !

« Voulez-vous, – dit Oishi, – éloigner femme et serviteurs ? Je dois vous parler dans le plus grand secret. »

Les deux hommes sont seuls, agenouillés sur des coussins, selon l’usage japonais.

« Je vais, – dit Oishi, – vous donner la plus grande preuve d’estime qu’un homme puisse donner à un homme.

— Vous pouvez avoir confiance en moi, – répond Rihei. – Je ne suis malheureusement pas un homme d’armes ; mais, moi aussi, je n’ai qu’une ambition : servir. »

Il répète non sans quelque mélancolie :

« Servir… Servir…

— Eh bien, – dit Oishi, – je vais vous demander d'aider ceux des vassaux d'Asano qui sont décidés à venger leur chef. Vous êtes, en dehors des conjurés, le seul être au monde qui soit informé du complot. »

Rihei s'incline. Son visage rougit de joie.

Le guerrier explique alors au commerçant pour quelles raisons il a fallu différer la vengeance, comment il est impossible d'atteindre l'ennemi d'Asano, Kira, tant que celui-ci se tiendra sur ses gardes ; mais les conjurés espèrent qu'un jour, rassuré, il réduira ses moyens de défense. Dès que ce sera possible, on attaquera.

« Ce jour-là, – ajoute Oishi, – nos épées de samurais ne suffiront pas à la vengeance ; nous aurons besoin d'avoir à notre disposition d'autres armes et divers instruments. Pouvons-nous compter sur vous pour nous les procurer et pour les expédier à Yedo en lieu sûr ?

— Certainement. Je consacrerai ma vie à cette tâche, comme si j'étais l'un d'entre vous, samurais !

— Il nous faudrait des hallebardes, des arcs, des flèches, des massues ; et aussi des cottes de mailles, des bandeaux de têtes, des gantelets ; et même des lanternes sourdes, l'attaque devant avoir lieu la nuit ; et des échelles de corde, pour franchir les murs du château.

— Je vous procurerai tout cela.

— Mais n'éveillerez-vous point les soupçons quand on saura que vous commandez tant d'armes ? Les autorités sont méfiantes : ne découvriront-elles pas le complot ?

— Je commanderai les armes à divers forgerons. J'irai chercher les instruments dont vous avez besoin en différentes fabriques, en différents magasins.

— Êtes-vous certain que vos employés, vos domestiques ne vous trahiront point ? Êtes-vous sûr (pardonnez-moi ma brutalité !) de votre famille ?

— Ma famille ne saura rien. Et j'irai moi-même faire tous ces achats, sans recourir à l'aide de personne.

— Au nom du seigneur défunt et de ses vassaux fidèles, je vous remercie de tout cœur.

— C'est pour moi un honneur incomparable que de vous aider », répond, d'une voix tremblante, le commerçant.

Rihei, en personne, s’occupe des achats que lui ont demandé de faire les conjurés. En personne il emballe les caisses, que des matelots emportent sur des bateaux partant pour Yedo.

Cependant, il craint que sa femme Sono ne remarque le changement qui s’accomplit dans son existence. Alors il se résout à se séparer d’elle, au moins momentanément.

» La loi, – lui dit-il, – me permet de vous répudier pour cause de bavardage. Je ne peux plus supporter vos paroles oiseuses sur les plus insignifiants sujets. Je vous renvoie à votre père, et lui fais remettre une lettre de divorce. S’il veut vous marier à quelqu’un d’autre, libre à lui ! Si vous n’êtes pas mariée dans un an, et si vous êtes guérie de votre insupportable défaut, peut-être consentirai-je à vous reprendre. »

La jeune femme gémit. Le mari est inflexible.

« Au moins, – demande-t-elle, – pourrai-je emmener avec moi mon petit garçon Yoshimatsu ?

— Certainement non. Je le garde avec moi. Vous le retrouverez dans un an si je condescends à vous avoir de nouveau pour femme… »

Rihei, après avoir ainsi répudié son épouse, renvoie la cuisinière parce qu’elle bâille trop bruyamment, son principal clerc parce que celui-ci s’est endormi un soir devant son travail, ses autres employés pour des raisons aussi graves. Il ne garde avec lui et son petit garçon qu’un domestique à moitié idiot.

Un soir, Oishi vient, dans le plus grand secret, trouver Rihei :

« Tout est-il prêt ? – lui demande-t-il.

— Tout est prêt. La dernière caisse, qui contient quinze hallebardes, vient de partir tout à l’heure.

— Nous vous sommes fort obligés de ce que vous avez fait pour nous… Excusez-moi de vous demander si vous n’avez attiré l’attention de personne.

— Votre question est toute naturelle. Non, j’ai moi-même été commander les armes, aux divers fabricants ; j’ai été les chercher moi-même ; je les ai moi-même mises dans les caisses…

— Personne ne vous trahira-t-il ?

— Non ; car je suis seul ici avec mon petit garçon et un domestique stupide ; j’ai renvoyé ma femme chez son père, et congédié tous mes

serviteurs.

— Vous avez fait cela, pour nous ! Oh ! comme nous devons vous être reconnaissants !… De tous les commerçants auxquels la maison d'Ako avait donné son patronage, vous êtes le seul qui soit venu nous proposer une aide… Vous avez en vous, marchand, une âme de samurai !

— Quelle joie vous me causez !

— Excusez-moi… Nous avons tous tant à faire en ce moment, que je dois me retirer. Adieu !… »

La nuit est tombée. La porte de la maison vient d'être fermée. Cependant, voici qu'on frappe ; qu'on frappe avec insistance.

« Qui est là ? – crie Rihei.

— C'est moi ; moi, le matelot, par qui vous avez fait porter une caisse il y a quelques heures. Le propriétaire du bateau dit qu'il y a erreur sur le poids ; que vous n'avez pas payé un prix suffisant.

— Ce doit être une bien petite somme, – répond Rihei. – Revenez demain. Je vous paierai.

— Non, le bateau doit partir cette nuit ; il faut que je sois payé ce soir même. Dépêchez-vous. »

Rihei va ouvrir la porte. Qu'aperçoit-il ? Derrière le matelot, une dizaine d'agents de police, munis de lanternes sourdes, portant cordes et gourdins.

Les agents se précipitent et l'entourent.

« Qu'y a-t-il ? Que me voulez-vous ?

— Au nom de la loi, je vous arrête, – dit l'officier de police.

— Pour quelle raison ?

— Vous osez demander pour quelle raison ? Vous qui, sur la demande d'Oishi Kura-no-suke, le vassal d'Asano Takumi-no-kami, seigneur d'Ako, avez acheté des armes de toutes sortes et les expédiez par mer à Yedo pour aider au complot contre la vie du chambellan honoraire Kira Kosuke-no-suke ! »

Rihei frémit : le complot est découvert. Le sort de la conspiration lui tient plus à cœur que sa propre vie… Dans l'intérêt de la cause, il essaie de duper les policiers :

« Moi ? je n'ai rien fait de semblable !… Vous vous trompez certainement… Quelle accusation inattendue !…

— Taisez-vous. Nous avons des preuves formelles… Apportez ici la caisse… »

Rihei voit avec terreur apporter la caisse pleine de hallebardes, qu'il a lui-même expédiée dans l'après-midi. Mais, ne perdant pas sa présence d'esprit, il s'assied sur elle, et dit :

« Je vous supplie de ne pas ouvrir… Ce sont des choses appartenant à la femme d'un très grand seigneur. Ses armoiries figurent sur tous ces objets… Elle sera gravement compromise si vous ne respectez pas cette caisse. Et elle se vengera sur vous tous… Laissez-moi vous dire que vos vies seront en danger… »

Les policiers paraissent hésiter. Deux d'entre eux saisissent par les épaules Rihei, assis sur la caisse.

« Allons ! il faut employer un autre procédé, – dit le second officier de police ; – Allez chercher le petit garçon. »

On amène Yoshimatsu qui, réveillé en sursaut, pleure, puis s'arrête brusquement, intéressé au spectacle, nouveau pour lui, des policiers occupant la demeure de son père.

« Maintenant, Rihei, – dit le second policier, −vous allez nous exposer tout ce que vous savez sur la conspiration des vassaux d'Asano. Autrement, voyez ce que nous allons faire de votre fils… »

Il dirige vers la gorge de l'enfant la lame nue de son sabre.

Rihei serre les dents, mais reste calme :

« Vous voulez, – dit-il, – me torturer en prenant un otage. Cela réussirait peut-être avec une femme. Mais moi, Rihei Amano, je suis un homme. Même par amour pour mon fils, je n'avouerai rien… Je ne puis rien avouer, puisque je ne sais rien… Je ne vous dirai rien même si vous tuez mon fils sous mes yeux.

— Eh bien, – dit le premier officier, – c'est vous-même que nous allons tuer, torturer, couper en morceaux, si vous ne dites pas toute la vérité. Allons ! avouez que vous avez envoyé des hallebardes et des massues, des arcs et des flèches pour armer les conjurés ! Vous y avez même ajouté des cottes de mailles, et des échelles de corde, et des lanternes sourdes !… Avons-nous de bons avis ? ou de mauvais soupçons ? Voulez-vous que nous vous disions les noms des conspirateurs ?

— Je ne sais rien, – dit Rihei. – Un commerçant doit fournir tout ce qu'on lui commande. S'il est poursuivi pour ce qu'il livre, il n'y aura plus de commerce possible… Mais je vous répète que je ne sais rien de cette prétendue conspiration… Tuez-moi si vous voulez… Je perdrai ma vie avec joie, pour l'honneur de ma profession… »

Les policiers se regardent. L’un d’eux sort. Quelque temps après, la porte s’ouvre à nouveau. C’est Oishi qui revient.

Cette fois, le commerçant ne peut réprimer un sursaut d’émotion. Cette arrivée du chef de la conspiration parmi les policiers qui savent tout du complot, quel lamentable hasard !…

Mais voici qu’Oishi fait un geste. Les policiers qui tenaient Rihei le lâchent ; les autres s’écartent, vont s’agenouiller au fond de la salle.

« Pardonnez-nous, – dit Oishi à Rihei. – Moi, je n’ai jamais eu sur vous l’ombre d’un doute. Mais parmi mes quarante-six compagnons, quelques-uns ne vous connaissaient pas bien. Ils ne voyaient en vous qu’un négociant comme un autre, désireux de gagner de l’argent par tous les moyens… Ils se demandaient si la police n’arriverait point à vous arracher des aveux. Ils étaient inquiets de savoir que le complot était connu d’un autre que d’un samurai. Leur trouble pouvait, au dernier moment, gêner leur action, notre action. Aussi, pour calmer leurs cœurs, ai-je eu la faiblesse de consentir à les laisser vous mettre à l’épreuve. J’étais bien sûr du résultat… Je vous demande humblement pardon… On dit souvent : *parmi les fleurs, celle des cerisiers ; parmi les hommes, le samurai.* Vous avez fait preuve d’une vaillance qui honorerait le plus brave samurai… Je voudrais que nous ayons votre courage, quand nous attaquerons le château de Kira… Nous vous devons un magnifique exemple. C’est un service de plus que vous nous rendez. »

Les faux policiers, agenouillés au fond de la salle, se jettent à plat ventre, le visage contre la natte, et restent longtemps inclinés, faisant au commerçant le plus respectueux salut :

« Nous vous demandons pardon de nos soupçons absurdes et de notre conduite brutale.

— Relevez-vous, je vous en prie, – dit Rihei. – Il était naturel que, ne me connaissant pas, vous vous sentiez inquiets… Je sais combien est méprisée aujourd’hui la situation du commerçant… J’aurais voulu me joindre à vous, me battre avec vous, contre l’ennemi de votre seigneur. C’est impossible. Je vous envie… Lorsque vous rencontrerez votre maître, dans l’autre monde, dites-lui, je vous en prie, que Rihei vous a rendu un petit service. »

Quelques-uns des rônins se mordent les lèvres. D’autres mettent la main devant leurs yeux.

Oishi reprend :

« Nous vous remercions encore du grand sacrifice que vous nous avez fait en renvoyant votre femme. Laissez-moi vous dire que dans cent jours vous pourrez la reprendre ; car dans cent jours notre tâche sera accomplie… Et maintenant nous allons prendre congé de vous.

— Permettez-moi, avant que vous ne vous retiriez, de vous offrir un peu de sake.

— Non, merci, Rihei.

— Un peu de sake, et aussi de *teuchi soba.* (Ce mot désigne une sorte de macaroni fait de sarrasin, coupé à la main, c'est-à-dire préparé à la maison. *Teuchi* désigne, en même temps, l'action de tuer de sa propre main. Pour des guerriers, le mot évoque un heureux présage.)

— Du teuchi soba ! Ce sera un heureux présage !… Je ne peux pas refuser… Mes camarades sont obligés de partir. Je fais quelques pas avec eux, et reviens dans un instant. »

Les rônins se retirent. On les entend louer l'héroïsme du commerçant :

« C'est de l'or mêlé au sable.

— C'est un lotus poussant dans la boue… »

Cependant Rihei n'est pas au terme des émotions que doit lui apporter cette soirée extraordinaire.

Voici qu'encore une fois la porte s'ouvre… C'est sa femme qui pénètre dans la pièce. Elle ôte le voile qu'elle a mis sur sa tête, et s'incline devant son mari :

« Je vous supplie, – lui dit-elle, – laissez-moi vous adresser un instant la parole… J'ai une grave nouvelle à vous apprendre… Mon père veut me remarier… Il a reçu d'une grande famille des offres qu'il a acceptées. Il a même déjà reçu de l'argent pour la préparation de la noce ! »

Elle pleure.

« Qu'allez-vous faire ? – demande Rihei, plus ému qu'il ne veut le paraître.

— Oh ! je ne veux pas, je ne veux pas être mariée avec un autre que le père de mon petit Yoshimatsu ! Je ne veux pas… Alors ce soir, j'ai attendu que mon père soit endormi. Et je lui ai volé la lettre de divorce. Reprenez-la ! Reprenez-moi !… Voulez-vous donc vous séparer de moi pour toujours ? N'aimez-vous pas notre Yoshimatsu ? Voulez-vous le faire élever par une marâtre ? »

Elle lui tend la lettre de divorce, qu'il refuse de prendre. Elle sanglote. Elle se suspend à son bras :

« Ne soyez pas cruel ! »

Rihei ne peut s’empêcher de montrer quelque émotion. Il lui parle avec douceur :

« N’avez-vous pas compris ce que je vous ai dit quand je vous ai renvoyée ? Je vous ai dit que je vous reprendrais volontiers dans une année… Oui, je suis décidé à vous reprendre après une année… plus tôt peut-être… dans cent jours peut-être… Certes, non, je ne veux point vous séparer de Yoshimatsu. Le pauvre petit appelle sa maman dès que la nuit tombe. Souvent je l’entends gémir tout bas, et cela me fend le cœur… L’autre soir, je l’ai pris dans mes bras, je l’ai porté jusqu’à votre demeure. Puis j’ai réfléchi que, s’il vous revoyait, il souffrirait encore plus de vous reperdre. Et je l’ai ramené à la maison, en le tapotant, en le caressant… »

Sono commence à reprendre espoir :

« Et bien, retirez la lettre de divorce. Et reprenez avec vous la mère de Yoshimatsu…

— Non, non. Maintenant, c’est impossible. Attendez cent jours encore… Et retirez-vous tout de suite.

— Ne m’avez-vous pas comprise ? Si je rentre chez mon père, je dois un de ces jours me remarier. C’est la dernière fois que nous nous voyons.

— Je ne puis faire autrement… Je vous le répète : maintenant, c’est impossible… Si vous ne pouvez attendre cent jours encore, ce sera notre dernier entretien.

— Laissez-moi, au moins, caresser un peu Yoshimatsu.

— Impossible.

— S’il est endormi, laissez-moi jeter sur lui un regard, un seul regard.

— Non, non ; c’est impossible… Votre souffrance serait plus grande encore, après… Retirez-vous ! J’attends un hôte qui devrait être ici déjà… Adieu !

— Ah ! c’est fini ! »

Sono se retire en pleurant.

Rihei attend Oishi. Mais c’est Sono qu’il voit revenir. Elle se précipite dans la chambre, le voile en désordre, l’air bouleversé d’effroi :

« Excusez-moi de revenir après avoir été si cruellement congédiée par vous. Mais j’ai tellement peur !… Un homme cachant son visage s’est jeté sur moi, a écarté mon voile, a enlevé mon peigne, et, à coups de sabre, m’a coupé les cheveux jusqu’à la racine… Voyez !… »

Elle ôte son voile : sa tête apparaît en partie rasée.

Rihei qui, dans le secret de son cœur, aimait particulièrement la belle chevelure, si abondante, si souple et brillante, de la jeune femme, est indigné de cet attentat. Il voudrait consoler Sono, et va la prendre dans ses bras, – quand arrive Oishi.

Sono remet vite son voile sur sa tête.

« Excusez mon retard, – dit le chef des rônins. – Je n'ai pas pu revenir aussi tôt que je l'espérais. Et la nuit est si avancée que je vais être obligé de me retirer bientôt… Mais je veux auparavant vous redire encore une fois notre reconnaissance. Je ne puis suffisamment l'exprimer par des paroles. Laissez-moi vous offrir un cadeau d'adieu…

— Un cadeau, à moi ! – s'écrie Rihei, rouge de honte. – Oh ! comme vous me méprisez ! N'est-ce pas assez de m'avoir infligé l'humiliation de tout à l'heure ? Vous croyez toujours que j'agis seulement pour gagner de l'argent !… Vous voulez, sous la forme d'un cadeau, me jeter de l'argent à la figure. Ce n'est pas pour de l'argent que j'ai exposé ma vie et fait souffrir les miens…

— Non, Rihei, je ne veux pas vous humilier… Avant que je ne dise adieu à ce monde, laissez-moi vous offrir ce présent… »

Il tend sur un éventail un petit paquet, enveloppé de papier de soie et entouré d'un lien blanc et rouge, selon la mode du Japon.

Rihei, furieux, jette le paquet par terre. L'enveloppe s'entrouvre… Du papier s'échappent le peigne et les cheveux de Sono !

« Qu'est-ce donc ? – s'écrie Sono. – Mes cheveux ? mon peigne ? C'est vous qui, tout à l'heure ?…

— Oui, c'est moi, – répond Oishi. – Excusez-moi, Rihei, et comprenez-moi… En revenant vers vous après avoir quitté mes amis, j'ai entendu, sans le vouloir, les paroles que vous échangiez avec votre femme. Je me suis dit qu'il fallait absolument l'empêcher d'être remariée pendant les cent jours qui vont venir… Or, aucun père ne pourra marier une femme dont les cheveux sont coupés comme ceux d'une vieille ou d'une religieuse ; aucun homme ne voudrait l'épouser… Dans cent jours, madame, − dit-il en se tournant vers Sono, − vos cheveux auront repoussé. Et vous pourrez reprendre votre place en cette maison.

— Vous me sauvez la vie, seigneur, – dit Sono rayonnante de joie.

— Non ; je ne fais que payer une petite partie de la dette immense que nous avons contractée envers votre mari… Un jour, vous comprendrez le sens de mes paroles… »

Oishi se tourne vers Rihei et lui dit à voix basse :

« Rihei, mon ami Rihei, vous avez exprimé le regret de ne point participer à l'événement qui se produira bientôt. Sachez qu'au moment suprême notre mot d'ordre sera le nom de votre maison de commerce, *Amano-ya.* Quand l'un de nous criera : *Ama*, l'autre répondra : *Noya.* Ainsi vous combattrez avec nous, vous le commerçant au cœur de samurai… Adieu ! »

La reconnaissance du Renard

LE jeune Kitsune était un beau renard au museau allongé, aux oreilles larges et pointues, à la queue touffue et longue, à la magnifique fourrure blanche.

Comme il était arrivé à l'âge où l'on doit cesser de vivre seul, ses parents décidèrent de le marier.

Les renards japonais ont, paraît-il, adopté, sur certains points, les mœurs des hommes parmi lesquels ils vivent. En ce qui concerne le mariage, ils appliquent les usages qui furent en honneur au Japon jusqu'à ces toutes dernières années, et qui sont, aujourd'hui encore, pratiquées dans certains milieux particulièrement traditionalistes.

Au Japon, quand le jeune homme a une vingtaine d'années, ou la jeune fille environ seize ans, les parents songent à marier leur enfant : ils s'adressent alors à un de leurs amis, qui négocie le mariage et reste le protecteur du jeune couple. C'est lui qui s'entend avec les deux familles ; c'est lui qui fait se rencontrer les futurs époux, en sa maison ou chez d'autres amis, ou même (dans les milieux populaires) au théâtre ou à la promenade.

En fait, les jeunes gens acceptent presque toujours le choix de leurs parents. Alors ils échangent des présents : vêtements ou argent destiné à en acheter, certaines sortes de poissons, etc. Dès lors, ils sont comme fiancés.

Le jour du mariage, la jeune fille s'habille en blanc : c'est la couleur du deuil. Ce symbole signifie qu'elle est morte pour sa propre famille. À la tombée de la nuit, la tête couverte d'une sorte de capuchon de même couleur que son costume, elle est conduite à sa nouvelle demeure par l'ami qui a négocié le mariage, et par la femme de cet ami.

À son arrivée chez les parents du jeune homme commence le dîner, qui constitue l'essentiel de la cérémonie. Les jeunes époux trempent trois fois leurs lèvres dans trois coupes de vin : la jeune fille, hôte du jeune homme, doit boire la première. Elle quitte alors son costume blanc, et met une robe

que lui a donnée son fiancé. Les époux sont conduits en la chambre nuptiale ; de nouveau, neuf fois de suite, ils boivent quelques gouttes de vin : cette fois le mari boit le premier ; il est devenu seigneur et maître…

Tels étaient les usages que les renards avaient adaptés à leur genre de vie. Les parents de Kitsune, désireux de le marier, s'y conformèrent.

Ils confièrent à un de leurs amis, un renard particulièrement vénérable, le soin de chercher pour le jeune homme une future compagne. On découvrit une jeune renarde de bonne famille, au corps roux élancé, au museau pointu, à la démarche élégante. On fit, au cours d'une promenade en forêt, se rencontrer les futurs époux.

Les familles échangèrent des présents, lapereaux, volailles, œufs de caille, crapauds, vers blancs, prunes et poires.

La jeune renarde fut conduite au terrier à plusieurs chambres occupé par les parents de Kitsune. On lui offrit un miel délicieux, volé à une ruche voisine. Elle y goûta la première ; car elle était l'hôte du jeune homme.

Puis, conduite dans le terrier qui serait désormais sa demeure, elle vit son mari manger le miel avant elle : il était devenu seigneur et maître.

Le premier enfant du jeune couple fût un délicieux renardeau, au pelage laineux et gris-roux.

Délicieux, certes ; mais combien imprudent !

« Tant que tu seras petit, – lui disaient sans cesse ses parents, – ne t'éloigne pas de nous. Les hommes sont si méchants qu'ils volent les petits des renards chaque fois qu'ils le peuvent. Méfie-toi des hommes ! »

Mais le renardeau n'en faisait qu'à sa tête. Et il était si curieux qu'il ne pouvait résister à l'attrait d'un spectacle nouveau !

Un jour de printemps, Kitsune et sa femme sont paresseusement étendus parmi les herbes parfumées d'une prairie, et savourent la douceur de vivre.

Leur petit erre à droite et à gauche.

Tout d'un coup, il aperçoit une route construite par les hommes, et il s'amuse à courir sur ce sol uni.

Passent trois jeunes garçons portant des baguettes recouvertes de glu pour capturer des libellules. Dès qu'ils aperçoivent le renardeau, ils décident de s'en emparer, jugeant cette chasse beaucoup plus intéressante que la poursuite des insectes.

Ils ont vite fait d'attraper le fils de Kitsune.

« Je connais au village, – dit l’un des garçons, − un vieux monsieur qui aime beaucoup la chair des jeunes renards. Il les fait bouillir et les mange. Portons-lui l’animal. Il nous le paiera bien trois cents *sens*. Nous nous partagerons l’argent.

— Excellente idée ! » répondent les deux autres camarades.

Cependant, sur la même route, arrivent trois promeneurs, venus à la campagne jouir de la belle journée printanière : Okyo, un de ses amis, et un de ses serviteurs. Celui-ci porte leur goûter de gâteaux dans une boîte de bois fermée par une cordelette et une gourde pleine d’alcool de riz.

Okyo arrête les enfants :

« Qu’allez-vous faire de cette petite bête ? – leur demande-t-il.

— Le vendre à quelqu’un qui adore la chair des jeunes renards.

— Combien vous donnera-t-il pour avoir cet animal ?

— Au moins trois cents *sens*.

— Voulez-vous me le vendre ? Je vous en donnerai six cents *sens*. »

Les garçons se regardent étonnés. L’un d’eux incline la tête en signe d’assentiment. Les autres approuvent.

« Volontiers, Monsieur… Mais comment allez-vous le tenir ?

— Je l’attacherai avec la cordelette qui ferme la boîte à provisions.

— Pourquoi avez-vous acheté ce renardeau ? – demande à Okyo son ami.

— Je suis bouddhiste, – répond Okyo. – Je pense que nous devons respecter la vie des animaux aussi bien que celle des hommes… Si nous n’avions pas été là, cette petite bête serait morte. Je n’ai pu supporter cette pensée. »

Il caresse le renardeau, qui tremble de peur entre ses mains. La petite bête a été blessée par les enfants qui l’ont brutalement saisie : de son pied un peu de sang coule. Okyo, avec un papier de soie, étanche le sang, panse la plaie.

Puis il replace le jeune animal sur la prairie qui borde la route. Et il lui rend la liberté.

D’un bond, le renardeau rejoint Kitsune et sa femme, qui ont assisté à toute la scène, pleins d’inquiétude pour leur petit. Ils lui font d’amers reproches, – mais avec quelle tendresse dans la voix !…

Okyo était un gros commerçant de Yedo (l’actuelle Tôkyô). Il était marié à une femme intelligente et affectueuse. Ses affaires étaient prospères ; son ménage était heureux.

Pourtant, une lourde tristesse pesait sur sa vie. Son fils, âgé de dix ans, dépérissait depuis quelques mois, atteint d’un mal mystérieux. En dépit des

soins prodigués par ses parents, il pâlissait, maigrissait, se voûtait tous les jours un peu plus. Il se sentait fiévreux, et las, si las, fatigué de vivre. Depuis quelques semaines, il n’avait pas quitté sa couche.

Les docteurs ne comprenaient rien à ce mal étrange. Les remèdes les plus divers s’étaient révélés impuissants.

Ayant entendu parler des cures merveilleuses réussies par le docteur Kitasato, à l’aide de procédés parfois bizarres, Okyo, prêt à tout essayer, le fit appeler et lui confia son enfant.

Après minutieuse étude, le docteur Kitasato formula gravement cet oracle :

« Votre fils guérira si vous lui faites avaler un foie de jeune renard fraîchement arraché du corps, et pilé avec des petits oignons. »

Les petits oignons étaient faciles à se procurer ; mais le foie du jeune renard !… Okyo ne pouvait tenter la chance de tuer lui-même un renardeau à la chasse, lui qui considérait comme un crime le meurtre d’un animal.

Il réfléchit longuement, prit conseil de sa femme.

D’accord avec elle, il fit venir un bûcheron, qu’il savait vivre dans une région où abondaient les renards.

Il lui dit :

« Même pour sauver la vie de mon fils, je ne me résoudrais pas à tuer un animal. Mais tout le monde n’a pas les mêmes scrupules. S’il vous arrivait d’apprendre que l’un de vos voisins a mis à mort un jeune renard, voulez-vous lui acheter son foie, à n’importe quel prix ? »

Le bûcheron promit et se retira.

Dès le soir du surlendemain, un messager arriva de la part du bûcheron. On devinait, aux traits tirés de son visage, qu’il venait de faire rapidement une longue course, pour s’acquitter plus vite de sa mission.

Il portait, dans un petit pot, le foie d’un jeune renard récemment tué.

« Quel bonheur ! – s’écria Okyo. – Mon fils va être sauvé !… Quel service vous nous rendez !… Faites-nous l’honneur d’être quelque temps notre hôte, le plaisir de passer, en tout cas, la nuit à la maison.

— Je vous remercie infiniment, – répondit le courtois messager. – Mais un de mes parents habite aux environs : c’est chez lui que j’irai dormir…

— Permettez-moi, en tout cas, de vous demander ce que je dois au bûcheron. Et laissez-moi ajouter pour vous quelque présent, – dit Okyo.

— Le bûcheron m’a fait promettre de ne rien vous demander pour ce que je vous apporte. La pensée du service qu’il vous a rendu le payera de sa peine, comme le spectacle de votre joie me dédommage de ma fatigue. »

Impossible de retenir le messager, ni de lui faire rien accepter.

Le docteur Kitasato est appelé en hâte. L’enfant avale le foie du renardeau préparé par le praticien.

Dès le lendemain, le fils d’Okyo déclare qu’il se sent moins las. Deux jours après, il se lève. Très vite le visage s’éclaire et s’anime, le corps se redresse, grossit, reprend des forces. La santé est revenue.

Quelle joie au cœur d’Okyo et de sa femme ! Ils se demandent sous quelle forme ils pourront manifester leur reconnaissance à celui qui leur a envoyé le merveilleux remède…

Deux semaines après la venue du messager, on annonce à Okyo la visite du bûcheron.

Okyo se précipite au-devant de son hôte :

« Comme je vous remercie ! Quelle gratitude ma femme et moi avons pour vous !… Nous ne savons comment vous la témoigner… C’est grâce à vous que notre fils est guéri, sauvé !

— Je ne comprends pas ce que vous me dites, – répond le bûcheron. – Vous savez bien que je ne vous ai rien envoyé. Et j’en suis désolé. Je venais justement m’excuser de n’avoir point réussi à satisfaire votre désir… Aucun de mes voisins n’a, à ma connaissance, tué de jeune renard, depuis quinze jours. »

Okyo est stupéfait :

« C’est moi qui ne comprends rien à ce que vous me dites… Il y a deux semaines, un messager est venu ici, de votre part. Il m’a apporté le foie que je vous avais demandé. C’est après l’avoir mangé que mon fils a été guéri.

— Je suis heureux d’apprendre cette bonne nouvelle, mais obligé de vous dire, de vous redire la vérité : je ne vous ai pas envoyé de messager.

— C’est incompréhensible, – dit Okyo.

— Incompréhensible, en effet », – répond le bûcheron, qui n’accepte rien, et se retire.

Le soir du même jour, Okyo s’est étendu sur son lit pour dormir. Veille-t-il encore ? ou rêve-t-il déjà ?… En tout cas, il voit à son chevet apparaître un beau renard blanc au museau allongé, aux oreilles larges et pointues, à la queue touffue et longue.

Le renard prend la parole :

« Je m’appelle Kitsune. Je suis le père du renardeau que vous avez jadis acheté à des polissons qui voulaient le faire mourir… Quelle joie vous avez donnée alors, à ma femme et à moi, en sauvant notre petit !… Désormais, pour toute notre existence, nous étions vos obligés… Nous nous sommes promis de tout faire pour vous témoigner notre gratitude… Nous ne pouvions point deviner alors au prix de quel sacrifice nous serions obligés de tenir notre serment…

» Nous avons appris que votre fils était gravement malade ; que seul le foie d’un renardeau pourrait le guérir… Depuis le jour où vous aviez racheté notre enfant, sa vie vous appartenait. Nous l’avons compris… Il ne nous restait plus qu’à faire notre devoir… Nous avons tué notre fils… C’est moi qui vous ai porté son foie, sous les apparences d’un messager… »

La pauvre bête soupire… et disparaît.

Okyo se frotte les yeux. Il se demande s’il doit croire, ou non, à cette apparition.

Il appelle sa femme. Il lui conte l’étrange aventure. La mère sanglote à la pensée du sacrifice qui a sauvé la vie de son fils.

Okyo fait élever dans son jardin un temple à Inari, le Dieu-Renard. Devant le temple, il fait placer les statues de deux renards en marbre, aux formes gracieuses, au museau allongé, aux oreilles pointues, aux longs yeux verts en cristal de quartz.

Chaque jour le fils d’Okyo vient brûler quelques baguettes d’encens, en l’honneur du renard reconnaissant qui lui a sauvé la vie.

Le miroir

A petite Kimi, Kimiko, était le portrait vivant ou plutôt la miniature de sa mère Hideno.

C'étaient le même visage allongé, au front haut, au teint clair ; les mêmes cheveux, si noirs qu'ils paraissaient avoir des reflets bleus ; les mêmes yeux obliques, étincelants sous la paupière bridée, le même nez légèrement aquilin, la même bouche minuscule, aux lèvres rouges bien dessinées ; le même cou de cygne ; les mêmes épaules tombantes ; les mêmes mains menues aux doigts fuselés.

En dépit des vingt ans qui séparaient leurs âges, on les eût prises, – sinon pour deux jumelles ! – du moins pour deux sœurs.

Et Kimiko aimait tellement sa mère qu'elle s'attachait à lui ressembler en tout, au moral comme au physique. Spontanément ou intentionnellement, toutes deux avaient les mêmes goûts et les mêmes dégoûts.

Comme Hideno mangeait volontiers du *sashimi*, Kimiko adorait ce poisson cru aux jolies teintes roses. Comme Hideno n'appréciait point les radis, Kimiko déclarait les détester.

La fillette sentait au cœur une vive sympathie pour tous les êtres qu'aimait sa mère ; une antipathie décidée pour tous ceux que celle-ci jugeait égoïstes, trompeurs ou brutaux.

Jamais Kimiko ne se trouvait aussi heureuse que lorsqu'elle était tout près de Hideno. Ses yeux souriants ne quittaient pas le visage aimé. Sa tête cherchait le contact des chères joues ou des douces mains maternelles.

Dès qu'elle sut écrire, Kimiko s'amusa à composer pour sa maman de petites lettres pleines d'expressions gentilles.

Même, un jour, voulant créer entre elles deux un tendre secret, elle décida de l'appeler, dans leur intimité, d'un surnom qui ne fût connu de personne autre : elle la nomma *nekoko*, petit chat, ou petite chatte ; car elle lui

trouvait quelque ressemblance avec ce gracieux animal, qu'elle aimait particulièrement !

Or, il arriva que Hideno tomba malade, gravement malade. Elle dormait mal, elle respirait mal, elle étouffait, elle toussait, elle crachait du sang. Elle sentait ses forces diminuer de plus en plus, la vie peu à peu l'abandonner.

Elle s'affligeait à la pensée de quitter ce monde, embelli par la fraîche tendresse de sa fillette, alors âgée de huit ans. Elle redoutait de la laisser, sinon seule, du moins sous la garde d'un père et de grands-parents qui ne sauraient pas l'aimer aussi délicatement que ce cœur charmant méritait d'être aimé. Surtout elle devinait la tristesse déchirante qu'éprouverait sa fillette au départ de l'être qui, pour elle, était tout l'univers. Comment la pauvre Kimi supporterait-elle la terrible séparation ?

Hideno cherchait par quel moyen elle pourrait atténuer cette terrible souffrance.

Un jour elle fit venir son enfant :

« Il se peut, – dit-elle, – que je m'en aille bientôt au pays où nous devons tous aller un jour… Ne pleure pas, petite Kimi… Écoute-moi plutôt, attentivement : j'ai à te dire des choses graves, et consolantes… Quand tu ne me verras plus à tes côtés, je serai quand même auprès de toi. »

Hidenot prit alors une grande boîte, qu'un jour son mari lui avait donnée, et poursuivit :

« Je vais te donner cette boîte… tu ne l'ouvriras pas tant que je serai en vie. Et, quand je ne serai plus là, tu l'ouvriras, mais rarement ; seulement en d'importantes occasions ; par exemple, au moment d'une vive douleur, ou d'une très grande joie. Alors tu verras mon visage au fond de cette boîte. Et tu sentiras que je suis toujours avec toi, dans la peine comme dans le bonheur… »

Quelques jours après, Hideno mourut.

Écrasée de douleur, la pauvre Kimi ouvrit la boîte. Qu'y vit-elle ? sa mère, sa maman chérie, pleurant avec elle… Ainsi l'être aimé, dont on venait d'emporter le corps dans un cercueil, était là, quand même, toujours capable de sympathiser avec les sentiments de sa fillette… La torture de Kimi en fut un peu allégée.

Désormais, toujours elle ouvrit la boîte, pour lui confier ses plus graves peines ou ses meilleures joies. Toujours elle vit sa maman s'attrister ou se réjouir avec elle.

Elle avait seize ans, quand le vieux père de sa mère la fit venir, pour lui annoncer qu'il connaissait un jeune homme, beau et bon, aimable et sérieux, avec qui, si les autres parents n'y mettaient pas obstacle, il serait heureux de la marier… Tout de suite, elle pensa aux enfants qu'elle pourrait avoir alors ; à la petite fille qui serait peut-être pour elle l'être aimant et aimé qu'elle-même avait été pour sa mère…

Comme la maman paraissait heureuse, comme elle souriait tendrement au fond de la boîte, en écoutant la confidence du précieux secret !

C'est peu de temps après que Kimi comprit l'illusion dont, pendant des années, elle avait été l'objet : un miroir, placé au fond de la boîte, lui renvoyait l'image de ses propres traits, qu'elle prenait pour ceux de sa mère.

Cette révélation, qui l'aurait atterrée quelques années auparavant, maintenant ne pouvait plus la troubler.

Elle n'avait plus besoin du miroir pour sentir que l'âme de sa mère était toujours présente, autour d'elle et en elle, s'affligeant de ses peines, et se réjouissant de son bonheur…

Une invention d’ivrogne

E ne réponds pas de la vie de votre mari, – dit le docteur Shiga à la femme de Takamatsu, – s’il persiste à boire du *sake.*

Le sake est un alcool de riz que l’on consomme légèrement tiède, d’ordinaire avant le repas.

Le docteur continua :

« Votre mari a toujours bu de l’alcool sans aucune modération. Maintenant son foie et son cœur sont malades, très malades. Et je le sais si faible qu’il succombera toujours à la tentation si vous ne le surveillez pas. Aussi est-ce à vous que je confie le soin de l’empêcher de boire. Heureusement, vous avez, vous, la forte volonté qui lui manque… C’est pour son bien, c’est dans son véritable intérêt que vous devez lui imposer le sacrifice d’un plaisir qui le conduit à la mort. »

Bien que déjà d’un certain âge, et obligée, par quelques rhumatismes, de marcher en s’appuyant sur une canne, la femme de Takamatsu était d’une remarquable énergie.

Elle appliqua à la lettre les instructions du docteur. Elle ne permit plus d’introduire chez elle une seule fiole de sake. Elle ne laissa plus jamais son mari sortir seul par crainte qu’il ne recommençât à boire.

Au bout de quelques semaines de ce régime, Takamatsu était excédé. Son esprit tendu vers un unique objet se demandait sans cesse par quel moyen pourrait lui être rendue la liberté de boire le délicieux alcool.

Un matin, il crut avoir trouvé…

Il fit appeler sa femme et lui dit :

« Ma chère épouse, vous ne sauriez croire combien je vous suis reconnaissant des soins si attentifs dont vous m’entourez… Quelle preuve

d’affection vous me donnez en veillant si minutieusement sur ma santé !… Je vais être sincère ; pardonnez-moi un aveu brutal : je dois vous confesser qu’au début, j’ai souffert de vous voir appliquer avec tant de scrupules les instructions du docteur Shiga… Oui, j’ai été, en secret, fâché, parfois furieux contre vous… Excusez-moi, je vous en prie… Maintenant, j’ai compris, je vous remercie de tout cœur. »

Il la regarda, pour juger de l’effet produit sur elle par ses paroles. Elle conservait un visage impassible, manifestant par son attitude la déférence que toute femme japonaise doit à son maître et seigneur.

Il continua :

« J’aurai, désormais, moins besoin d’être surveillé par vous. Dès aujourd’hui, je me soumets volontairement aux ordres du médecin… Même, pour fortifier ma volonté, j’ai décidé de recourir à l’aide de la religion. »

La femme de Takamatsu ne put empêcher ses yeux de s’ouvrir largement ni ses sourcils de s’élever sur son front plissé, en un geste de vive surprise. Jamais elle n’avait trouvé son mari si raisonnable ni si pieux !

Il continua :

« Oui, j’ai décidé de demander un appui au Bouddha, dans ma lutte contre mon vice. La religion bouddhique condamne l’usage des boissons enivrantes. Je ferai de temps en temps quelque pieuse retraite pour méditer sur le néant de la vie et la médiocrité des plaisirs humains…

— Oh ! n’allez pas faire ces retraites dans des temples ni dans des couvents où je ne pourrais pas vous suivre, – interrompit la femme, trahissant son incrédulité.

— Comme vous êtes méfiante, ma chère amie ! comme vous êtes injuste !… Non, vous vous trompez : c’est à la maison même que je désire faire ces retraites. Dès cet après-midi, et dans ma chambre même, je m’envelopperai d’un suaire, et je me plongerai dans la méditation… Je vous prie de ne point me déranger jusqu’à ce soir. »

La femme s’incline, et se retire, appuyée sur sa canne.

Takamatsu la rappelle :

« J’oublie de vous dire que je compte envoyer notre domestique Manyemon en course cet après-midi… Je veux faire porter par lui une offrande aux prêtres du temple Nishi Hongwanji… Vous n’avez pas besoin de lui, j’espère ?

— Non, aucun besoin.

— Eh bien, maintenant, ne troublez pas mes pieux exercices. »

Dès que sa femme a quitté la pièce, Takamatsu appelle son serviteur :

« Manyemon, je viens de dire à ma femme que je vais, enseveli sous un suaire, méditer jusqu'à ce soir sur le néant de l'existence… Mais c'est toi que je vais charger de réfléchir à ma place. Installe-toi sous ce voile funèbre, dans ce coin de ma chambre, et ne bouge d'ici sous aucun prétexte… Ce soir, après avoir fait une petite promenade, je viendrai te libérer en prenant ta place. Je te promets, pour ce service, de te donner une bonne récompense… »

Laissant Manyemon enveloppé du suaire qui le dissimule à tous les yeux, Takamatsu réussit à quitter sans bruit l'appartement. Oh ! comme il marche discrètement tant qu'il risque d'être aperçu par sa femme et surveillante ! Mais maintenant qu'il est hors de la portée de ses regards, comme il se sent allégé ! Il trotte gaiement, sourit aux passants inconnus, fredonne un air de *shamisen* (l'instrument dont se servent les chanteuses-danseuses, les *geishas*) :

> *« Tsou-tsou-ten,*
> *Tsou-tsou-ten,*
> *Tsou-tsou-ten. »*

Bientôt, assis devant une fiole de sake tiède, il boit, il boit, il boit.

Il se sent parfaitement heureux.

Cependant la femme de l'ivrogne hésite à le croire converti : ce serait trop beau ! Un doute passe en son esprit. Il faut absolument qu'elle apaise son inquiétude.

Clopin-clopant, elle se dirige vers la chambre de son mari. Elle entre, s'avance vers le pieux personnage. De sa canne, elle soulève le suaire : c'est Manyemon qu'elle découvre !

Elle ne domine pas son courroux :

« Gredin, tu aides mon mari à me tromper. Tu te rends complice d'une odieuse fourberie !… Je ne t'ai jamais frappé, je vais le faire aujourd'hui

pour la première fois. »

Elle lui donne un coup de canne :

« Laisse là ce voile. Quitte cette chambre. Quitte même la maison, pour le moment du moins. Va où tu veux, mais ne rentre pas avant la nuit… » Manyemon, tout penaud, se hâte d'obéir.

Quand il est parti, la vieille femme s'installe sous le suaire, gardant sa canne auprès d'elle.

Le soir est tombé.

Takamatsu rentre, ivre et joyeux. Il a réussi, sans être aperçu, à se glisser dans sa chambre.

Le sake le rend bavard et familier.

« Eh bien ! mon vieux Manyemon, mon cher Manyemon, j'espère que tu ne t'es pas trop ennuyé sous ce voile, pendant mon absence. Je vais te remplacer dans un instant. Mais laisse-moi d'abord te dire combien je te suis reconnaissant… Tu n'auras pas volé la grosse récompense que je vais te donner… Ah ! que je me suis amusé ! Que c'était bon ! Voilà des semaines que je n'avais pas goûté au sake : que j'ai eu de plaisir à en boire !… La liqueur me chatouillait délicieusement le palais… J'en ai bu pour tout le temps que ma femme m'avait empêché d'en boire ! »

Il part d'un grand éclat de rire :

« Ma femme ! j'ai rencontré, au restaurant, des amis qui savaient quelle torture elle m'infligeait en me privant de sake depuis des semaines. Je leur ai raconté le truc dont je me suis servi pour échapper à la vieille. Ils ont bien ri. Nous nous sommes copieusement moqués d'elle ensemble… Elle serait rudement furieuse si elle savait !… Heureusement, qu'elle ne saura rien, jamais rien !

— Elle ne saura rien ?… – répond, en écho, une voix sous le suaire. – Elle ne saura rien ? Elle saura tout, au contraire. Elle sait tout, déjà ! »

Se relevant, rejetant le suaire, la femme de Takamatsu apparaît devant l'ivrogne terrifié :

« Ah ! misérable ! – s'écrie-t-elle. – Voilà comment tu comprends l'importance des ordres donnés par le docteur pour sauvegarder ta santé ! Voilà comment tu m'aides à t'empêcher d'être malade, à te sauver de la mort ! Traître, perfide, lâche !

Voilà comment tu mens et comment tu essayes de me tromper ! Voilà comment tu te moques avec tes amis d'une épouse dont le seul tort est de vouloir ton bien ! »

Takamatsu baisse la tête, sans répondre. Sa femme continue :

« L’épouse, certes, doit respecter son mari, mais seulement quand ce mari est respectable… Je ne dois aucun respect à un ivrogne, ni à un fourbe… J’ai, pour la première fois de ma vie, frappé Manyemon tout à l’heure. Pour la première fois, je vais t’infliger une correction, une correction bien méritée. »

Saisissant sa canne, elle frappe à vingt reprises Takamatsu, qui, hébété par l’alcool, et comme fasciné de terreur, reçoit les coups sans oser quitter la place.

La Fontaine de Jouvence

Il y avait une fois un vieux bûcheron, très, très vieux, et sa vieille femme, très, très vieille.

Lui s'appelait Yoshida, elle Fumi.

Ils habitaient l'île sacrée Miya Jima, où nul n'a le droit de mourir. On envoie sur la côte voisine les moribonds, et, si le décès survient par hasard, on y transporte immédiatement le cadavre. L'île, couverte de pins et d'érables, est l'un des trois paysages les plus célèbres du Japon. Un temple magnifique s'y élève à la limite de la terre et de l'eau. Le portique principal est bizarrement situé en pleine mer. Des allées d'innombrables lanternes de pierre conduisent aux autres portes ; des daims y circulent, très calmes, que le passage des pèlerins n'effarouche pas. L'air est généralement d'une extrême pureté ; la mer est divinement bleue. De l'autre côté du détroit apparaissent, dans l'éloignement, des montagnes violettes ; et les voiles de paille, quadrangulaires, des bateaux de pêche, étincellent sous le clair soleil.

C'est dans cette île délicieuse qu'habitaient Yoshida et Fumi. Par tous les habitants du village ils étaient respectés et aimés. On louait la douceur résignée avec laquelle ils avaient su accepter les maux inévitables de l'existence ; on admirait l'affection fidèle qu'ils s'étaient gardée l'un à l'autre pendant les soixante ans de leur union.

Ils se connaissaient à peine, quand leurs parents avaient, il y a bien longtemps, décidé de les marier. Yoshida n'avait alors jamais parlé à Fumi ; mais il la suivait volontiers des yeux quand il la rencontrait sur le rivage. Elle marchait légèrement penchée en avant, comme il convenait alors aux jeunes filles bien élevées. Les jours de fête, il aimait à découvrir, dans la foule, son visage ovale et ses joues fleurs de pêcher, son kimono gris perle coupé d'une large ceinture, où sur un fond de soie brune des chrysanthèmes blancs étaient brodés.

Fumi, sans désirer beaucoup le mariage, savait qu'elle y était destinée : voilà quelques mois déjà qu'elle portait le *shimada,* la coiffure des jeunes filles à marier. Très douce, elle redoutait d'avance les sévérités, les inconstances possibles d'un époux : « Le cœur de l'homme, dit un proverbe, est changeant comme un ciel d'automne. » Mais elle était décidée à conquérir son futur époux par sa douceur patiente, par sa silencieuse tendresse. Un autre proverbe ne dit-il point : « Si l'on reste trois ans assis sur la même pierre, la pierre elle-même devient chaude… » ?

Il se trouva que cette union, décidée par les parents conformément aux habitudes traditionnelles du vieux Japon, fut féconde en joies durables pour les deux époux. Tout de suite Yoshida aima Fumi avec toute l'ardeur d'une florissante jeunesse ; Fumi, passionnément reconnaissante, lui voua une humble et fervente adoration.

Ils connurent de grandes joies, de grandes douleurs. Grandes joies, les naissances successives de trois beaux garçons. Grande douleur, la mort brutale des trois enfants adolescents : ils s'étaient fait pêcheurs ; un jour de tempête, la mer les garda… Yoshida et Fumi, le cœur brisé, tâchèrent de conserver, devant leurs amis, le visage souriant et calme. Mais quand ils étaient seuls ensemble, ils pleuraient longuement ; les manches de leurs kimonos essuyèrent de tristes larmes. Dans la plus belle chambre de la maison, à la place consacrée, sur le degré, en bois poli, du *tokonoma* (la niche aux œuvres d'art), ils dressèrent un autel en souvenir des trois enfants ; chaque jour, pendant bien des jours, ils déposèrent pour eux des mets sur une petite table laquée, allumèrent des baguettes d'encens. Ils restaient là de longues heures, s'entretenant avec les esprits des morts.

Seuls au monde maintenant, c'est dans leur amour réciproque qu'ils trouvèrent la meilleure consolation. Chacun d'eux, pour rendre l'autre moins sensible à la douleur, chercha à l'envelopper d'une affection plus vive et plus attendrie. Peu à peu le calme revint dans leurs cœurs, et la résignation à l'inévitable. « Quand les fleurs de cerisier sont tombées, dit un proverbe, ce ne sont point nos regrets qui pourraient les faire refleurir. »

Maintenant, ils étaient très vieux, vieux comme les vénérables tortues : Yoshida, tout ridé, tout sec, les membres tremblants ; Fumi, les cheveux et les sourcils rasés. On les rencontrait se promenant ensemble, d'un pas très lent, la femme un peu en arrière du mari, comme l'exigeaient alors les

convenances. Parfois, ils allaient jusqu'au temple admirable qui rend leur île célèbre d'un bout à l'autre du Japon. Souvent aussi ils restaient chez eux.

Fumi, malgré son grand âge, s'attachait à tenir la maison propre et charmante. Elle aimait la blancheur des murs de papier et l'éclat luisant des nattes neuves ; avec un sens très délicat des harmonies sentimentales, elle changeait de temps à autre, suivant la saison ou la couleur du jour, suivant l'orientation triste ou gaie de sa pensée, la peinture sur soie, le *kakémono* décorant le mur du tokonoma ; dans un vase de bronze elle disposait trois branches fleuries, harmonieusement ordonnées.

Parfois, à côté du vase, elle plaçait deux statuettes représentant deux vieillards au pied d'un pin dont ils balayent les aiguilles tombées. C'est un symbole japonais de l'amour conjugal : les vieux époux fidèles sont comparés à deux pins qui ont intimement uni leur tronc au point de ne plus former qu'un seul arbre, et de vieillir ensemble.

Ou bien Fumi mettait sur le degré du tokonoma la statuette laquée du Dieu qu'elle préférait, un Dieu bizarre, à longue barbe, coiffé d'une sorte de mitre étrange, tenant en main un bâton de voyage et un livre de prières, Fukurokuju, l'un des sept Dieux du Bonheur, le Dieu des vieillards heureux.

Ils étaient, en somme, des vieillards heureux, Yoshida et Fumi, ayant su garder, à travers les misères inévitables de la vie, la paix du cœur et l'affection. Pourtant une mélancolie leur venait, maintenant qu'ils étaient très âgés, un obscur regret de la jeunesse éloignée. Chacun d'eux pensait en lui-même : Quand l'un de nous mourra, quelle tristesse ce sera pour l'autre ! Quel isolement ! Comme il serait bon d'être jeunes encore, tous les deux, d'avoir une longue existence à passer ensemble ! Le beau rêve ! Et que la vie serait douce, si l'impossible se pouvait !…

Un jour d'automne, par un clair soleil, Yoshida, poussé par une inspiration mystérieuse, se dirige vers la forêt. C'est là qu'il a fait jadis, vaillamment, son métier de bûcheron : avant de mourir, il veut revoir les arbres parmi lesquels il a vécu toute sa vie.

Mais voici qu'il ne reconnaît plus les paysages d'autrefois. À l'orée de la forêt, il n'avait pas encore remarqué ce magnifique érable, dont les feuilles, rougies par l'automne, font une tache étincelante parmi le vert sombre des pins. Il n'avait pas encore aperçu cette source d'eau claire, d'une si étrange limpidité bleue…

Lassé par la promenade, il a soif. Dans le creux de sa main il puise quelques gouttes qu'il savoure lentement…

Miracle ! En se regardant au miroir de la fontaine, il se voit tout d'un coup changé : ses cheveux sont devenus noirs ; son visage n'a plus de rides ; dans ses muscles s'amasse une force nouvelle. Yoshida est redevenu jeune comme à vingt ans. C'est qu'il a bu, sans le savoir, à la Fontaine de Jouvence !

Robuste et souriant, heureux de vivre, il se dirige, d'un pas rapide, vers sa maison.

La vieille Fumi voit entrer chez elle le beau jeune homme. Elle pousse un cri de surprise ; puis une immense stupéfaction l'immobilise, la fixe au sol. Et une inquiétude douloureuse envahit son esprit : sans doute elle perd la raison…

Bien vite Yoshida la rassure, lui explique en détail le miracle dont il vient d'être favorisé.

Maintenant, tour à tour, la pauvre vieille rit et pleure de joie. Demain matin, elle ira, elle aussi, à la fontaine miraculeuse, dont son mari lui indique la situation exacte. Quand elle en reviendra, elle aura retrouvé la fraîcheur et la grâce de ses vingt ans.

Quelle belle vie ils vont mener tous les deux, mêlant aux sensations vives, aux ardeurs de la jeunesse, le charme doux qui s'attache au souvenir d'un long passé !…

Le lendemain matin, dès qu'une clarté rose s'élargit dans l'air limpide, Fumi se hâte vers la source aux eaux très bleues…

Yoshida garde la maison. Il attend sans inquiétude. Il sait qu'il faut environ deux heures pour aller à la source d'un pas de vieillard, puis pour en revenir d'un pas juvénile.

Cependant deux heures ont passé, Fumi n'est pas revenue. Yoshida s'étonne que sa femme mette un si long temps à revenir de la fontaine.

Plus le temps s'écoule, plus son impatience s'accroît.

Les heures se succèdent, cruellement lentes. Voici trois heures qu'elle est partie ; voici quatre heures ; voici cinq heures… Qu'est-il arrivé ?

Yoshida ne peut plus dominer l'obscure crainte qui grandit en lui. Il ferme la maison, court à la forêt.

Vite il arrive tout près de la fontaine miraculeuse : il entend le chant des eaux mêlé au murmure des branches. Ses sens, surexcités par l'attente, explorent au loin l'espace : il n'aperçoit pas celle qu'il cherche. Un immense découragement l'envahit.

Soudain, un bruit singulier frappe son attention : une plainte vague, peut-être l'appel d'un animal blessé…

Yoshida s'approche davantage de la source. Arrivé tout au bord, il s'arrête stupéfait : il vient d'apercevoir, parmi les hautes herbes, un tout petit enfant ; une toute petite fille, âgée de quelques mois sans doute, trop jeune pour pouvoir parler. Elle tend les bras vers lui d'un air désespéré…

Yoshida prend le bébé dans ses mains. Il plonge son regard dans les yeux de l'enfant. Quels yeux étranges ! On dirait qu'ils expriment une lente expérience, qu'ils cherchent à révéler les souvenirs de toute une vie. Stupéfiante ressemblance : Yoshida a connu des yeux tout semblables à ces yeux-là. Des yeux tout semblables ont pleuré à ses douleurs, souri à ses joies. Une émotion surhumaine s'empare de lui.

Brusquement il comprend tout : ce petit enfant, c'est sa vieille femme ; c'est la pauvre Fumi, rajeunie, − trop rajeunie ! Elle a craint sans doute de ne jamais pouvoir apaiser sa soif d'éternelle jeunesse ; elle a bu si longtemps l'eau rajeunissante, qu'elle est devenue un petit bébé !… Yoshida, avec un soupir, attache la fillette sur son dos, comme le font les parents japonais pour porter leurs enfants ; et il rentre chez lui, tout mélancolique à la pensée d'avoir désormais à protéger et à élever comme un père celle qui a été jadis sa compagne…

This file was downloaded from Z-Library project

zlibrary

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.se singlelogin.re go-to-zlibrary.se single-login.ru

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library